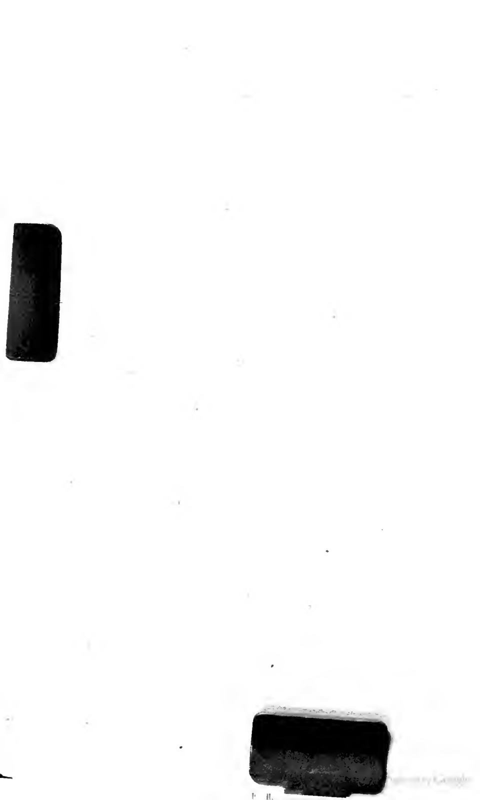




½ tela 31.

JOSEPH DE MAISTRE.

EXAMEN
DE LA PHILOSOPHIE
DE BACON.

SUIVI DE L'OUVRAGE DE PLUTARQUE:

SUR LES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE

DANS LA PUNITION DES COUPABLES;

NOUVELLEMENT TRADUIT, AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES.

TOME SECOND.



Bruxelles.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE,

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1838.


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
27 E
22

OEUVRES

DE

JOSEPH DE MAISTRE.

VI.

EXAMEN

DE LA PHILOSOPHIE

DE BACON;

OU L'ON TRAITE

DIFFÉRENTES QUESTIONS DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.

SUIVI DE L'OUVRAGE DE PLUTARQUE :

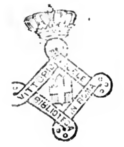
SUR LES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE

DANS LA PUNITION DES COUPABLES ;

NOUVELLEMENT TRADUIT, AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES.

Par le Comte Joseph de Maistre.

TOME SECOND.







Bruxelles,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1838.

EXAMEN

DE

LA PHILOSOPHIE

DE BACON.

CHAPITRE XVIII.

CAUSES FINALES.

Il n'y a qu'ordre, proportion, rapport et symétrie dans l'univers. Si je laisse errer mes regards dans l'espace, j'y découvre une infinité de corps différemment lumineux. Ce sont des soleils, des planètes ou des satellites, et tous se meuvent, même ceux qui nous paraissent immobiles. L'homme a reçu le triangle pour mesurer tout : s'il fait tourner sur elle-même cette figure féconde, elle engendre le solide merveilleux qui recèle toutes les merveilles de la science. Là se trouve surtout la courbe planétaire ; comme toutes les autres courbes régulières, elle est repré-

sentée et reproduite par le calcul. Un homme immortel a découvert les lois des mouvements célestes; il a comparé les temps, les espaces parcourus et les distances. Le nombre enchaîne tous ces mouvements; la lune même, longtemps *rebelle* (1), vient aussi se ranger sous la loi commune, et la comète vagabonde est surprise de se voir atteinte et ramenée par le calcul des extrémités de son orbite sur son périgée. L'homme volant dans l'espace sur ce grain de matière qui l'emporte, a pu saisir tous ces mouvements, il en fait des tables; il sait l'heure et la minute de l'éclipse dont il est séparé par vingt générations passées ou futures; il pourra sur une feuille légère tracer exactement le système de l'univers, et ces figures imperceptibles seront à l'immense réalité ce que l'intelligence représentatrice est à la créatrice, semblables par la *forme*, incommensurables par les dimensions.

Si l'homme regarde autour de lui, il voit sa demeure partagée en trois règnes parfaitement distingués, quoique les limites se confondent. Dans la matière morte il aperçoit cependant l'ordre, l'invariable division, la permanence des genres, et même une certaine organisation commencée. La cristallisation seule, par l'invariabilité de ses angles jusque dans ses derniers éléments, est pour lui une source intarissable d'admiration. Il croit connaître ce règne plus que les autres, mais il se trompe, car il ne connaît les choses qu'à mesure qu'elles lui ressemblent. Déjà il se reconnaît

(1) *Sidus contumax*. (Halley.)

dans la plante (1); mais c'est à l'animal qu'il se compare plus particulièrement; il y arrive par la sensitive, et de l'huître il s'élève jusqu'à l'éléphant, où l'instinct semble faire un effort pour s'approcher de la raison qu'il ne peut toucher. Entre ces deux extrêmes quelle profusion de richesses! quelle délicatesse dans les nuances! quelle infiuie diversité de fins et de moyens! Contemplez cette division ternaire de l'homme, cette tête où s'élabore la pensée, cette poitrine, règne du sentiment et des passions, cette région inférieure, réceptacle des opérations grossières! Trois organes principaux sont présents dans toutes les parties du corps par des prolongements de leur propre substance. L'homme est tout foie par les veines qui en partent; il est tout cœur par les artères; il est tout cerveau par les nerfs. Cette division ternaire, qui est frappante dans l'homme, se répète plus ou moins dans toute l'espèce animale à mesure qu'elle est parfaite; mais la nature s'est jouée dans l'insecte en *coupant* les principes pour les distinguer; et c'est encore cette humble espèce qu'elle a choisie pour montrer à l'homme dans les étonnantes métamorphoses de l'insecte une allégorie frappante; car lui-même n'est-il pas successivement *ver,* LARVE et *papillon?* Que l'homme rassemble toutes les forces de son âme pour

---

(1) « Vegetat a cranii tubere crustato, *caule* verticali, articulato, rigido, apposite ramoso, cui insident *folia*, carnosa, fibrosa, sparsa, apicibus etiam affixa in musculos, prodeunte fructificatione genitalium e dichotomia ultima *caulis*. »

(Car. Linnæi syst. nat. Holm. 1758, in-8°, X^{e} édit., tom. I, Regn. anim. Princ.)

admirer la merveille seule de la reproduction des êtres vivants. O profondeur! O mystère inconcevable qui fatigue l'admiration sans pouvoir l'assouvir! Qu'est-ce donc que cette communication de la vie? Que sont les sexes, et que faut-il croire? Le germinaliste, après avoir trouvé tant de raisons de se moquer de l'épigénésiste, s'arrête lui-même tout pensif devant l'oreille du mulet, et doute de tout ce qu'il croyait. Imprégnation, gestation, naissance, accroissement, nutrition, reproduction, dissolution, équilibre des sexes, balancement des forces, lois de la mort, abîme de combinaisons, de rapports, d'affinités et d'intentions manifestes, qui en prouvent d'autres sans nombre! Un ancien médecin observait que, *parmi les os qui forment, au nombre de deux cents, la charpente du corps humain, il n'en est pas un qui n'ait plus de quarante fins* (1). Le soleil est en rapport avec l'œil du ciron : les rayons du grand astre doivent pénétrer cet œil, se courber dans le crystallin et se réunir sur la rétine comme sur celle du naturaliste qui cherche l'animalcule à l'aide du microscope ; et comme rien dans la nature ne peut attirer sans être attiré (je dis dans la proportion des masses), comme le vaisseau de cent pièces qui attire à lui un canot s'en approche lui-même nécessairement, quoique dans une proportion insensible, de même dans le grand ensemble toutes les fins sont réciproques en proportion de l'importance comparée des êtres, et il est impossible que l'œil du ciron ait

(1) Galen., in lib. de Form. fœt.

été mis en rapport avec le soleil sans que le soleil à son tour ait été proportionnellement fait pour le ciron; il y a même une contradiction logique dans la supposition d'une fin, d'une dépendance, d'une proportion, d'un rapport quelconque *non réciproque*.

La démonstration de l'ouvrier par l'ouvrage est vulgaire; elle se présente à tous les esprits, et s'adapte à tous les degrés d'intelligence. Si elle appartient en particulier à quelqu'un, c'est à Cicéron; car il n'y a point, à proprement parler, de pensées neuves : toutes sont communes jusqu'à ce qu'elles soient saisies par un homme qui sache les revêtir d'une de ces formes qui n'appartiennent qu'au génie. Alors elles sont tirées de la foule et deviennent la propriété de celui qui a su les distinguer ainsi. C'est donc Cicéron qui a dit : « Quoi! la sphère d'Archimède prouve l'existence d'un ouvrier intelligent qui l'a fabriquée, et le système réel de l'univers, dont cette machine n'est que l'imitation, n'aurait pas la même force (1)! » Il serait difficile de présenter le grand argument d'une manière plus heureuse.

Les causes finales étant le fléau du matérialisme, les philosophes modernes, dont Bacon est le chef incontestable, n'ont rien oublié pour se débarrasser d'un argument qui gênait si fort les matérialistes et même les philosophes qui, sans être précisément matérialistes, inclinaient cependant plus ou moins vers

(1) « Archimedem arbitramur plus valuisse in imitandis sphæræ commutationibus quam naturam in efficiendis. » (Cic. de Nat. deor., II, 35.)

les doctrines matérielles ; car l'esprit d'un système le précède, et de plus le *déborde* toujours, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en s'étendant au delà de ce qui forme l'essence rigoureuse de ce système.

L'orgueil entre aussi pour beaucoup dans l'attaque générale faite aussi contre les causes finales. Ce qui frappe tous les yeux, ce qui est à la portée de tous les esprits ne suffit point à l'orgueil philosophique : il rejette une preuve qui s'adresse à tous les hommes. Dieu le fatigue d'ailleurs, et nulle part il n'aime le rencontrer : c'est un des caractères les plus saillants de la philosophie de notre siècle, si naturellement amoureuse de Bacon par raison d'affinité.

C'est à cette dernière considération surtout qu'il faut attribuer la mauvaise humeur, l'irritation sensible que manifestent nos philosophes toutes les fois qu'il s'agit de causes finales; et Bacon, chef de cette vile secte, a poussé sur ce sujet le délire au point de nous avouer naïvement « qu'Épicure même, parlant comme un enfant et ne disant que des mots, ne laissait pas que de lui causer un certain plaisir lorsqu'il l'entendait raisonner contre ce qu'on appelle LES CAUSES FINALES (1). » Il faut avoir pris son parti sur une question pour oser faire un aveu semblable ; mais tel est le caractère général de la secte : tout ce qui attaque la vérité est bien reçu des adeptes, même l'ab-

---

(1) « Quin et Epicurum adversus causarum (utloquuntur) per intentiones et fines explicationem disputantem, *licet pueriliter et philologice,* tamen NON INVITUS AUDIO. » (Impet. Philos. Opp., tom. IX, p. 311.)

surdité, et jamais il ne leur arrive de parler des causes finales de sang-froid ou de citer sans colère les philosophes qui s'en sont occupés, et qui en ont fait tout le cas qu'elles méritent. La source de cette colère est dans le cœur de celui qui refuse de voir ce qu'il refuse d'aimer; une preuve de l'existence de Dieu afflige ces hommes au pied de la lettre, et la découverte d'une objection, même ridicule, contre cette preuve est pour eux une véritable victoire (1). Nous venons d'entendre Bacon nous avouer naïvement qu'une absurdité dite contre les *causes finales* avait cependant le privilége de l'amuser; et, puisque le délire d'Épicure l'intéressait, on peut bien croire que la raison sublime de Platon le choquait. Aussi il est impossible d'exprimer la rage dont il est transporté contre ce philosophe. Tantôt il lui reproche *d'avoir toujours jeté l'ancre sur le même rivage* (2); tantôt (et c'est son expression favorite) il l'accuse « d'avoir SOUILLÉ la philosophie naturelle en y introduisant les causes finales et la théologie (3). » Mais c'est dans l'ouvrage des *Élans philosophiques*, que le sang-froid l'abandonne tout à fait, et que sous une forme dramatique il apostrophe ainsi Platon : « Maintenant, je viens à

(1) Quelle misère cependant d'être loin de celui qui est partout!!! (S. Aug., in Ps. XCIX.)

(2) « Plato in isto littore (les causes finales) semper anchoram figit.» (De Augm. Scient., III, 4. Opp., tom. VII, p. 196.)

(3) « Plato.... suæ philosophiæ immiscuit Theologiam. (Ibid., lib. I, p. 83.) In causis finalibus operam trivit et eas perpetuo inculcavit. (Ibid., III, 4, p. 197.) Reperiet eumdem (Platonem) naturam non minus Theologia, quam Aristotelem dialectica, INFECISSE. » (Cogit. et Visa, de Interpr. Nat. Opp., tom. IX, p. 173.)

» toi, Platon, aimable BADIN, poëte boursoufflé, » théologien extravagant! Lorsque tu polissais et que » tu mettais ensemble quelques aperçus philosophi- » ques en te donnant l'air de dissimuler la science » pour faire croire que tu la possédais (1). Tu as bien » pu fournir quelques discours au banquet des hom- » mes d'État et des gens de lettres, ou même ajouter » quelque agrément aux conservations ordinaires; » mais lorsque tu oses nous présenter faussement la vé- » rité *comme une citoyenne de l'esprit humain, et non* » *comme une simple habitante venue d'ailleurs* (2), » et que sous le nom de contemplation tu as appris à » l'esprit humain, qui n'est jamais attaché aux faits » et aux choses, de se rouler dans l'obscurité et la » confusion des *idoles,* alors tu commis un crime ca- » pital, et tu ne te rendis pas moins coupable lorsque » tu introduisis l'*apothéose de la folie en fortifiant* LES

(1) C'est, je crois, ce qu'on peut faire de mieux de la phrase suivante, où le jeu de mot sur les expressions *dissimuler* et *simuler dissimule* passablement le sens : *Quum scientiam dissimulando simulares.* (Imp. phil. Opp., tom. IX, p. 303.)

(2) « Quum veritatem humanæ mentis incolam, veluti indigenam nec aliunde commigrantem mentireris. » (Ibid., p. 303.) Il faut toujours s'écrier avec le cardinal de Polignac : *Tantus amor nihili!* Cette fureur de dégrader l'homme est un caractère particulier de notre siècle. Bacon, qui est le père de cette vile philosophie, déclare ici Platon coupable de haute trahison pour avoir osé dire : « Que la vérité est une *habitante naturelle* de l'esprit humain. » Il faut croire au contraire qu'elle est étrangère et seulement *admise.* — Mais par qui? Quelle puissance lui dit, ENTREZ? C'est la vérité sans doute qui reçoit la vérité; c'est *elle* qui reconnait *elle,* de manière que, si la nouvelle arrivée n'est pas reçue par une précédente habitante, elle n'entrera jamais. *Stulti aliquando sapite!*

» PLUS VILES PENSÉES (1) *par l'autorité de la religion.* » Tu le fus moins lorsque tu te rendis le père de la » philosophie *verbale,* et que sous tes auspices une » foule d'hommes distingués par les talents et la » science, séduits par les applaudissements de la foule » et contents de cette molle jouissance, corrompirent » la méthode plus sévère d'arriver à la vérité. Parmi » ces philosophes il faut compter Cicéron, Sénèque, » Plutarque, et beaucoup d'autres encore qui ne les » valent pas (2).

Il est impossible de lire sans indignation cette étrange tirade, où la plus abjecte médiocrité le dispute à la plus révoltante insolence. Qui jamais avant Bacon osa présenter Cicéron, Sénèque et Plutarque comme trois *assembleurs de mots,* faits seulement pour amuser les oreilles du vulgaire? Le crime de ces philosophes était aux yeux de Bacon de *platoniser* dans leurs écrits, et celui de Platon est d'avoir dit « que le monde est l'ouvrage (je ne veux rien dire » de trop) d'un ouvrier éternel; que le monde ma» tériel et visible n'est que l'image d'un monde in» tellectuel, modèle éternel dont l'idée archétype » préexistait dans l'intelligence suprême; que ce qui » meut est nécessairement antérieur à ce qui est mu, » comme ce qui commande l'est à ce qui obéit; que » tout mouvement, et la gravité en particulier, a son » principe dans une âme; que l'homme doit faire tous

(1) « Scelere haud minore stultitiæ apotheosim introduxisti et VILISSIMAS COGITATIONES religione munire ausus es. »

(2) Ibid. Impet. philos., cap. II. Opp., tom. IX, p. 305.

» ses efforts pour se rapprocher de Dieu, l'imiter au-
» tant qu'il est possible à notre faiblesse, le suivre et
» l'aimer; que si l'homme ne savait rien sans l'avoir
» appris, il ne pourrait rien apprendre; *que Dieu*
» *est pour nous, par rapport aux objets intelligibles,*
» *ce que le soleil est pour les objets visibles* (1), etc. »

Ce sont ces *viles pensées* qui révoltent Bacon. Le philosophe qui nous avertit si souvent *de ne rien chercher hors de la nature,* pouvait-il pardonner à Platon les idées originelles ou *innées* et le principe immatériel du mouvement? Pouvait-il, à plus forte raison, lui pardonner le dessein de rattacher ses idées philosophiques à la source même de toutes les vérités? C'est ce que le rêveur anglais appelle élégamment *faire l'apothéose de la folie* (2).

---

(1) « Je ne crois pas qu'on lise rien d'aussi sublime dans au-
» cun autre philosophe profane; il semble que la raison ne puisse
» s'élever plus haut, si pourtant elle s'est élevée jusque-là d'elle-
» même. »

(M. l'abbé Grou, dans *la Morale tirée des Confessions de S. Augustin*, tom. II, in-12, Paris, 1786, chap. XLI, p. 5.) Ouvrage excellent et pas assez répandu.

(2) Ce n'est pas au reste que Bacon n'ait su dire ailleurs « que les » systèmes de philosophie qui admettent un peu de superstition et » quelques contemplations sublimes, comme ceux de Pythagore et de » Platon, sont les plus propres à prolonger la vie; » (Hist. Vit. et Nec., n° 48, Opp., tom. VIII, p. 387) et ailleurs, « Platon était un » homme d'un génie sublime, qui voyait tout du point élevé où il s'é- » tait placé. » (De Augm. Scient., III, 4. Opp., tom. VII, p. 192.) Mais tous ces éloges ressemblent aux citations de la Bible destinées uniquement à faire passer le mal. Si cependant on aime mieux considérer Bacon comme un homme sans principes fixes, écrivant selon l'impulsion du moment, et capable de porter alternativement sur les

On dira peut-être que Bacon n'a point énoncé les dogmes platoniques qu'il avait en vue ; mais tout homme qui connaît à fond les deux philosophes, sait parfaitement que les reproches de Bacon ne tombent réellement, et ne peuvent même tomber que sur ce que Platon a dit de plus incontestablement vrai et de plus sublime.

Le grief fait à ce grand homme « d'avoir souillé la philosophie naturelle en y introduisant les causes finales » est une des plus solennelles absurdités qu'il soit possible de lire dans les ouvrages d'un homme qui en a tant dit. Autant vaudrait précisément reprocher au Père Pétau d'avoir *souillé* la physique en y introduisant *les dogmes théologiques*. Platon est-il donc physicien ? et comment était-il obligé de savoir ce que personne ne savait, ni même ne voulait savoir de son temps ? ou de se livrer à la physique, si cette science ne lui plaisait pas, ou si d'autres lui plaisaient davantage ? Platon est tour à tour littérateur, moraliste, politique, métaphysicien, mais toujours théologien, au point que dans sa république même il a trouvé le moyen de parler distinctement de l'enfer, du purgatoire et de la prière pour les morts. Bacon, dans le fait, accuse donc Platon d'*avoir souillé la théologie en y introduisant la théologie*. Car il ne faut pas être la dupe de ce mot de *causes finales,* qui n'est ici qu'un simple chiffre. Bacon savait bien, et tout le monde

hommes et sur les choses, par défaut de conscience ou de solidité, ou de l'un et l'autre, des jugements diamétralement contradictoires, je n'empêche.



sait que Platon ne s'est jamais occupé de *causes finales,* proprement dites, puisque les sujets qu'il a traités ne le permettaient pas. C'est *la source des causes finales, c'est Dieu lui-même* (1) que Bacon avait en vue lorsqu'il accusait Platon d'avoir introduit *les causes finales* dans la philosophie. *Causes finales* ne signifie et ne peut signifier ici que *Dieu* (2).

La rage de Bacon contre toute idée spirituelle remontait à Pythagore, à qui Platon devait beaucoup. Le premier de ces philosophes n'ayant rien écrit, rien du moins qui soit arrivé jusqu'à nous, on ne saurait l'accuser d'avoir prêché les causes finales ; n'importe : Pythagore, en sa qualité seule de philosophe spiritualiste et de théologien, se trouve suffisamment atteint et convaincu d'avoir fait l'*apothéose de la folie.* Bacon trouve donc que « la superstition de Pythagore » est plus grossière et plus fatigante que celle de » Platon (3), et qu'elle est plus propre à fonder un » ordre de moines qu'une école de philosophie; ce

(1) « Fontem causarum finalium, Deum scilicet. » (De Augm. Scient. III, 4, p. 197.)

(2) Ailleurs il dit *la théologie.* C'est un autre synonyme. Toutes les fois que Bacon ou ses disciples modernes reprochent à quelque philosophe d'avoir mêlé les *causes finales* ou *la théologie* à la physique, ces deux expressions signifient toujours Dieu. On ne doit le mêler à rien ; on ne doit point le voir ni même le chercher dans la nature : *la matière douée* nous suffit. On a pu dire dans les siècles d'ignorance : *Mens agitat molem;* maintenant il faut dire : *Moles sine mente movetur.*

(3) « Cum superstitione magis crassa et onerosa. » (Nov. Org., I, 1, nº LXV.) Le savant auteur du Précis, traduit : *Plus chargée de superstition.* (Précis de la Philosophie de Bacon, tom. I.) Cette traduction n'est pas rigoureusement exacte.

» que l'événement a prouvé, dit-il, puisque cette doc- » trine a eu moins d'affinité avec les différents systè- » mes de philosophie qu'avec l'hérésie des Manichéens » et la superstition de Mahomet (1). »

Bacon parle des plus grands hommes précisément comme on a droit de parler de lui. La comparaison de Pythagore avec Manès et Mahomet est à la fois la plus insultante et la plus folle qu'il soit possible d'imaginer.

Pythagore étudia pendant vingt-deux ans l'astronomie et les mathématiques dans les sanctuaires d'Égypte (2) : six siècles avant notre ère il connaissait le véritable système du monde ; il expliquait les apparences bizarres de Vénus ; il enseignait la conversion de l'eau en air, le retour de l'air en eau et mille autres choses curieuses dont le souvenir vague a fourni au brillant Ovide les matériaux du seizième livre de ses *Métamorphoses*. Bon géomètre pour son siècle, il trouva la démonstration du carré de l'hypoténuse. Il voyait dans le monde une intelligence suprême ; il disait que notre premier soin devait être de nous rendre semblables à Dieu, et le cri laconique de son école était SUIVEZ DIEU. Il disait encore « qu'il était impossible de se trouver dans un temple sans se sentir meilleur. » Un mot de son illustre fille, arrivé jusqu'à nous, donne une haute idée de la morale qu'on professait chez son père (3). Ses disciples enfin

---

(1) « Cogitata et visa de Interpr. Nat. » (Opp., tom. IX, p. 174.)

(2) Δυὸ δὲ καὶ εἴκοσιν ἔτη κατὰ τὸν Αἴγυπτον ἐν ἀδ ύτοις διετέλεσεν ἀςρονομῶν καὶ γεωμετρῶν. (Iambl. in vita Pyth., cap. IV.)

(3) On lui demandait un jour dans combien de temps une femme

furent des hommes d'État ou même des législateurs : ce n'est pas tant mal, comme on voit. Quant aux erreurs qu'il professa, sans examiner ce qu'il est permis de rejeter au nombre des énigmes et des allégories qu'on ne comprend pas, Bacon voulait-il donc que Pythagore en sût autant que le seizième siècle de notre ère ? Ce qu'il y a de sûr c'est que Pythagore fut un homme extraordinaire pour l'époque où il vivait, et que la haine dont Bacon l'honore n'est pas plus difficile à expliquer que sa tendresse pour Démocrite et Épicure.

Après ces réflexions générales, j'exposerai succinctement les différentes attaques faites contre les causes finales.

§ Ier.

PREMIÈRE OBJECTION.

La recherche des causes finales s'oppose à celle des causes physiques.

Le grand reproche que Bacon fait à la recherche des *causes finales* (il vaudrait mieux dire *intentionnelles*), c'est de nuire à celle des causes physiques : il est revenu souvent sur ce sujet avec la plus grande chaleur. Tantôt il nous dépeint les causes finales « comme des *rémoras* qui arrêtent le vaisseau de la » science (1); tantôt il observe doctement que la

---

pouvait se présenter à l'autel et y faire son offrande après un tête à tête familier avec un homme? L'honnête matrone répondit : *Si c'est avec son mari,* sur-le-champ même ; *si c'est avec un autre,* jamais.

(1) « Instar remorarum, uti fingunt, navibus adhærentium. » (De Augm. Scient., III, 4. Opp., tom, VII, p. 196.)

» philosophie de Démocrite et de ses collégues, qui » ne voulurent reconnaître dans l'univers ni Dieu, » ni intelligence, fut néanmoins plus solide, quant » aux causes physiques, et pénétra plus avant dans » la nature (1) que celle de Platon et d'Aristote, *par* » *cette seule raison que ces premiers philosophes ne* » *perdirent jamais leur temps dans la recherche des* » *causes finales* (2). » Ailleurs il nous apprend « que » si les causes finales envahissent le cercle des causes » physiques, *elles dévastent et dépeuplent misérable-* » *ment cette province* (3). »

Autant vaudrait précisément soutenir que les recherches anatomiques nuisent infiniment à la médecine. Qui nous empêche donc d'être anatomistes ou médecins, ou l'un et l'autre à la fois, suivant notre inclination et nos forces ? « La découverte des causes » finales, dit-il, peut être utile en métaphysique (4), » mais elle ne sert de rien en physique. » Belle et féconde observation, qui ressemble tout à fait à

(1) Il aurait dû nous dire en quoi cette philosophie *pénétra plus avant que les autres dans la nature.* Mécanicien grossier, il ne voit dans la connaissance de la nature qu'une anatomie matérielle ; la secte la plus stérile comme la plus dangereuse, celle qui corrompit toujours les hommes sans leur apprendre *jamais* rien, lui paraît avoir *pénétré la nature* plus que toutes les autres, parce qu'elle l'avait *disséquée* et réduite en atomes imaginaires.

(2) « Hanc unicam ob causam quod illi in causis finalibus nunquam » operam triverunt. » (Ibid., p. 197.)

(3) « Misere eam provinciam depopulantur et vastant. » (Ibid., p. 197.)

(4) « Is in metaphysicis non male ista allegarit ; in physicis autem, nequaquam. » (Ibid., p. 196.)

celle-ci : « La connaissance des différentes constitu-
» tions politiques est fort utile à l'homme d'État, mais
» parfaitement inutile au mathématicien. »

Bacon et ses complices ne cessent de nous parler d'expérience, sans s'apercevoir qu'eux-mêmes raisonnent constamment sans expérience et contre l'expérience. Ils nous disent « que la recherche des causes
» finales nuit à celle des causes RÉELLES (1) et vérita-
» blement physiques. » — Nous leur répondons :
« PROUVEZ ! montrez-nous le *pourquoi* et le *comment.*
» Citez-nous un seul physicien qui ait perdu son temps
» à ces recherches qui vous font tant peur, et que ce
» *rémora* ait arrêté dans sa course ? Citez-nous des
» livres faits sur ce *fatal* sujet des causes finales, et
» qui aient retardé la science ? » Jamais ils ne l'entreprendront, par la raison toute simple qu'ils en imposent et que la chose n'est pas possible. L'homme qui n'est pas physicien de profession peut s'occuper exclusivement, s'il le juge à propos, de causes finales, et sans nul inconvénient. Qu'il croie « que l'huile est
» faite pour sa lampe, que les piquants de l'épi sont
» faits pour écarter les oiseaux, » etc., qu'importe ? il nourrit sa piété sans nuire à la science. Quant au

---

(1) Il faut bien se garder de passer sur ce mot de RÉELLES ; car c'est un des arcanes de la Philosophie de Bacon que la physique seule est *réelle*, et cette idée a fait fortune parmi ses successeurs, comme nous le verrons plus bas. *Insensés !* qui ne voient pas ou ne veulent pas voir qu'il n'y a de *réellement réel* que ce qui ne leur paraît pas *réel*, que toutes les sciences, sans distinction, ont leur *réalité* dans l'intelligence qui les possède, que c'est le même principe qui juge de tout, et que la matière même n'est *réelle* que spirituellement.

physicien de profession, comment pourrait-il être détourné de son but principal par la considération des causes finales? Bacon a fait un livre intitulé *l'Intérieur des choses*, en quoi il ressemble tout à fait à ces voyageurs modernes qui ont composé dans leurs cabinets des descriptions de pays qu'ils n'ont jamais vus, rien n'étant moins connu de Bacon que *l'Intérieur des choses*. Nous en voyons ici une preuve remarquable; car s'il avait eu la moindre connaissance de ce pays, il aurait su 1° que les causes physiques et les causes finales se trouvent ensemble; 2° que souvent elles sont identiques; 3° que l'étude et la vénération des causes finales perfectionnent le physicien et le préparent aux découvertes.

Celui qui découvrirait pour la première fois le grand ressort qui fait tourner l'aiguille d'une montre, n'apprendrait-il pas à la fois et que ce ressort donne le branle au mouvement, et qu'il a été placé dans le *barillet* POUR produire cet effet? Peut-on découvrir que les planètes sont retenues et mues dans leurs orbites par deux forces qui se balancent (quoi qu'il en soit de ces deux forces), sans découvrir en même temps qu'elles furent établies dans le principe POUR ce grand résultat.

Supposons qu'un fervent chrétien et un athée découvrent en même temps la propriété que possède la feuille des arbres d'absorber une grande quantité d'air méphitique (ou non respirable), le premier s'écriera: « O Providence! je t'admire et je te remercie; » l'autre dira : « C'est une loi de la nature. » Qu'on m'indique l'avantage du second sur le premier, même du côté seul des connaissances physiques.

Boyle, aussi recommandable par sa piété que par ses rares talents, et l'un des véritables pères de la physique expérimentale, a composé un ouvrage intitulé *le Chrétien naturaliste,* destiné à prouver que cette science conduit nécessairement l'homme au christianisme. On trouve encore dans ses œuvres « un » Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie, » comparée avec la philosophie naturelle. » On y voit qu'il n'estimait cette dernière science que comme une alliée de la première.

Croirons-nous aux faits ou aux paroles? à l'expérience ou à l'imagination? à Boyle reculant les bornes de la science à laquelle il doit sa célébrité, ou à Bacon étranger aux premiers rudiments de physique et brouillé même irrémissiblement et par nature avec toutes les vérités de cette classe?

J'ai cité Boyle : citons maintenant l'illustre Linnée, *et pietate gravem et meritis.* Pour exprimer le sentiment dont le pénétrait la contemplation des œuvres divines, il disait avec beaucoup d'esprit : « J'ai vu » Dieu en passant et par derrière, *comme Moïse;* je » l'ai vu, et je suis demeuré muet, frappé d'admira- » tion et d'étonnement (1). »

Buffon, s'il eût été animé du même sentiment,

---

(1) « Deum sempiternum, omniscium, omnipotentem a tergo transeuntem vidi, et obstupui. » (Car. Linn. Syst. Nat. Regn. anim. Holm. 1758, X° édit., p. 9.) Ce qui suit n'est pas moins beau : « J'ai » su découvrir quelques traces de ses pas dans les œuvres de la création; et dans ces œuvres, même dans les plus petites, même dans » celles qui paraissent nulles, quelle force! quelle sagesse! quelle inex- » plicable perfection! etc. » (Ibid.)

aurait égalé et peut-être surpassé Linnée. Malheureusement il crut à son siècle qui croyait à Bacon; il se moqua des classifications de l'illustre Suédois; il ne vit que des individus dans toute la nature; il se jeta dans les idées mécaniques, il fit des planètes avec des éclaboussures de soleils, des montagnes avec des coquilles, des animaux avec des molécules, et des molécules avec des *moules*, comme on fait des gauffres; il écrivit les aventures de l'univers, et pour se faire le romancier du globe il en démentit le saint historien. Qu'a-t-il gagné à cette méthode? Haller, Spallanzani et Bonnet se moquèrent de sa physiologie; de Luc de sa géologie (1); tous les chimistes en chœur honnirent sa minéralogie; Condillac même perdit patience en lisant le discours *sur la nature des animaux;* et la cendre de Buffon n'était pas froide que l'opinion universelle avait déjà rangé ce naturaliste parmi les poëtes.

Ces deux exemples ne prouvent pas mal, ce me semble, que les causes finales ne nuisent point à la physique, et que pour être un grand naturaliste il ne suffit pas tout à fait de les rejeter.

L'un des plus grands chimistes de notre siècle m'enseigne que l'huile ainsi que les substances résineuses peuvent se résoudre en eau, du moins en partie (2); et M. de Luc me dit, d'une manière plus générale,

---

(1) Il appelle toute la Cosmogonie de Buffon *une fable géologique*, et ailleurs il s'écrie avec l'accent du dédain : « *Toujours M. de Buffon sur la géologie!* » (Précis de la Philos. de Bacon, tom. I, p. 251, 256.)

(2) « Even the oils and resinous substances can be resolved in part into water. » (Black's Lectures on Chemistry, in-4°, tom. I, p. 246.)

que « l'eau constitue la partie pondérable de l'air in-
» flammable, et que tout combustible n'est inflam-
» mable que par l'eau; en sorte que du moment où il
» a perdu son eau, la flamme cesse et la combustion
» s'achève dans les charbons (1). »

Je reçois ces vérités avec reconnaissance : c'est un aliment pour mon esprit, comme toute autre vérité; mais si je remercie pour cette pâture sèche et insipide, pourquoi l'apprêt de la piété la rendrait-elle moins précieuse pour moi? Écoutons le bon Pluche nous développant cette même théorie qui deviendra sous sa plume religieuse une véritable hymne au créateur.

« C'est la juste mesure d'eau renfermée avec le
» feu dans tous les sucs huileux qui fait la flamme du
» soufre, de la cire, du suif, des graisses et des hui-
» les. L'analyse, qui y retrouve cette eau, ne nous
» permet pas d'en douter.... C'est pour mettre
» l'homme à même d'avoir toujours à sa portée et
» d'employer prudemment cette substance si précieuse
» que Dieu l'a renfermée d'une manière spéciale dans
» les graisses et dans les huiles. J'ignore ce que c'est
» que l'huile; nous voyons tous qu'elle est le com-
» mode réservoir qui contient cet élément si terrible,
» si fugitif. Avec ce secours nous tenons le feu en
» captivité, malgré sa furie; nous le transportons où
» il nous plaît; nous en réglons à discrétion la quan-
» tité et la mesure, quelque intraitable qu'il paraisse,
» il est toujours sous nos lois. Ajoutons que Dieu, en

(1) « Introduction à la Physique terrestre, » etc., in-8°, Paris, 1805, tom. I. « Mémoire sur la nouvelle Théorie chimique, » n° 95, p. 119.

» nous soumettant le feu, nous a soumis la lumière » même. Tels sont les magnifiques présents dont il » nous a gratifiés en mettant à notre portée les ma- » tières huileuses; mais l'homme, au lieu d'y voir les » intentions de son bienfaiteur, n'admire souvent que » sa propre dextérité dans l'usage qu'il en sait » faire (1). »

Outre le mérite du style et celui de l'autorité, je trouve encore ici celui de la piété, qui ne *souille* nullement la physique.

Qu'on nous fasse comprendre comment et pourquoi la persuasion que le bœuf a été créé pour labourer mon champ m'empêchera d'examiner la nature de cet animal, d'en faire l'anatomie, d'étudier dans son corps l'espèce animale en général et l'espèce ruminante en particulier, etc.; comment il me sera impossible ou plus difficile de découvrir la parallaxe d'un astre, parce que je me serai faussement imaginé que Dieu l'a placé dans l'espace pour telle ou telle fin spirituelle, et même pour me réjouir la vue? J'ai beau regarder, je ne saurais voir là aucun *rémora*. Comment la reconnaissance pourrait-elle mettre des entraves à la science? La soif des découvertes est au contraire continuellement irritée par le besoin d'admirer et par le désir de remercier.

Tout se réduit donc à la haine pure et simple des *causes finales;* et ce sentiment doit être soigneusement démêlé et jugé.

Bacon lui-même se contredit sur ce point d'une

(1) Spectacle de la Nature.



manière excessivement ridicule. « On se tromperait » fort, dit-il, si l'on s'imaginait que la recherche des » causes finales nuit à celle des causes physiques. » pourvu qu'on sache restreindre la première dans de » justes bornes. On peut croire, par exemple, que les » cils de la paupière sont destinés à garder l'œil, » sans refuser cependant de reconnaître la loi générale » qui les a produits (1)... Car les deux causes s'ac- » cordent fort bien ensemble, excepté toutefois que » l'une indique *l'intention* et l'autre une conséquence » seulement. »

Ce sont ces *intentions* qui déplaisent : c'est pourquoi le *Précis de la Philosophie de Bacon* nous avertit si souvent « de ne pas prendre des *usages* » pour des *intentions ;* » autrement un homme qui mange une pomme serait exposé à croire qu'elle est faite pour lui, ce qui fait véritablement trembler.

Mais enfin, puisque Bacon avoue expressément que « la recherche de l'une des causes ne nuit point

---

(1) Nam causa reddita quod *palpebrarum pili oculos muniant*, nequaquam sane repugnat alteri illi quod *pilositas soleat contingere humiditatum orificiis*. Muscosi fontes, etc. (Virg. Ecl. VII, 45. De Augm. Scient. III, 4, p. 147.) V. la Trad. de M. Lasalle, qui ne paraît pas s'être aperçu que ces mots *muscosi fontes* commencent un vers de Virgile.

Je suis persuadé que Bacon, en écrivant cette magnifique généralisation, fut réellement très-content de lui-même. Je ne la cite que pour faire remarquer un paralogisme commun à cette espèce de raisonneurs : il consiste à confondre un *fait* avec une *cause*, comme si la découverte ou la généralisation d'un fait avait quelque chose de commun avec la découverte d'une *cause*, comme si, par exemple, on aurait trouvé la cause de l'électricité, si l'on pouvait établir l'identité de ce phénomème avec celui du galvanisme.

» à l'autre, » que veut-il doncnous dire, et pourquoi écrit-il? C'est un insensé qui dit dans son cœur, « il » n'y a point de causes finales, » et qui s'aveugle lui-même pour aveugler les autres.

Pascal, qui voyait Dieu partout, ne l'a jamais chargé immédiatement de soutenir le mercure dans le baromètre; il s'en est fié pour cela au poids de l'air : et cependant il remerciait Dieu de tout son cœur d'avoir créé l'air pour l'homme, n'ayant pas le moindre doute qu'il n'y eût une relation évidente entre l'air et le poumon des animaux, comme entre l'œil et la lumière. D'où vient donc cette colère contre les intentions? car jamais une intention supposée dans une cause n'a empêché de rechercher cette cause : encore une fois donc, d'où vient cette colère? Ah! il est trop visible que la source en est dans le cœur qui argumente contre l'esprit.

§ II.

SECONDE OBJECTION.

La recherche anticipée des causes finales a favorisé l'athéisme.

Tout s'étant perfectionné depuis Bacon, mais surtout l'erreur, l'interprète de ce philosophe, en nous développant les idées de son maître, a poussé plus loin que lui l'attaque contre les causes finales : il a prétendu qu'elles avaient altéré la croyance à l'existence de Dieu. On ne s'attendait pas sans doute que la pieuse contemplation des œuvres de Dieu eût la vertu de créer des athées. Écoutons le docte auteur

du Précis, et nous verrons que si la métaphysique peut faire extravaguer la physique, celle-ci s'est bien vengée dans l'ouvrage que nous citons.

« Le but de Bacon, dit-il, était de prévenir qu'on » ne continuât, comme on l'avait fait alors, d'édifier » et de démolir dans le champ des causes finales; ce » qui avait produit le *scepticisme,* c'est-à-dire le » *doute* (1) à l'égard de la croyance générale des » hommes sur l'existence d'une divinité qui s'est révé- » lée au genre humain (2) » (*Précis de la Philosophie de Bacon,* tom. II, p. 164.)

Rien n'est plus fréquent dans la philosophie moderne, et rien n'est plus impatientant, que le reproche adressé ordinairement avec une tristesse hypocrite aux livres philosophiques des théistes « d'avoir nui à la religion en défendant mal une bonne cause. » Voici encore un disciple de Bacon qui nous répète (et pour cette fois sans mauvaise intention, j'en suis bien sûr) « que l'abus d'édifier et de démolir sans cesse » dans le champ des causes finales avait produit le » scepticisme, *c'est-à-dire le doute,* à l'égard de la » croyance générale des hommes, etc. »

Il nous aurait fait un très-grand plaisir s'il avait daigné nous nommer quelques-uns de ces livres des théistes qui ont produit un doute monstrueux sur la première des vérités. Est-ce Abbadie, ou Clarke, ou

(1) « Le scepticisme, c'est-à-dire le doute? » Bonne et solide explication.

(2) On dirait qu'il y a plusieurs divinités, l'une qui a bien voulu se révéler au genre humain, d'autres moins civiles à notre égard, qui ont gardé leurs secrets pour elles.

Fénélon, etc., qui lui déplaisent? qu'il nous dise enfin quels sont les livres qui le scandalisent! Mais il s'en gardera bien.

J'aurais voulu encore être à portée de lui demander une grâce essentielle, celle de vouloir bien me déclarer sur son honneur combien il a rencontré dans sa vie de malheureux devenus athées ou sceptiques par la lecture des livres théistes.

Et quant à l'athée proprement dit, j'aurais voulu lui demander de plus s'il a jamais rencontré de cécité produite par la lecture d'un mauvais livre sur la lumière? Il en est de même de l'athéisme, qui est la cécité de l'âme. Cette maladie ne réside point ou ne commence point dans l'intelligence. Nul homme n'a cessé de croire en Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas; nul livre ne saurait produire cet état, et nul livre ne peut le faire cesser. Jamais on n'a rencontré et jamais on ne rencontrera un homme perverti par une mauvaise démonstration de l'existence de Dieu. Pour les athées aucune démonstration n'est bonne, pour les croyants elles le sont toutes.

Cette expression de *causes finales* est prise en deux sens différents, tantôt pour les signes d'intelligence qui se manifestent de toutes parts dans l'univers, et tantôt pour la fin particulière de chaque phénomène individuel; or, comme on n'a pas la certitude d'avoir rencontré juste sur ce dernier point, le meilleur esprit peut se trouver en contradiction avec un autre sur une fin particulière, et lui-même peut changer d'avis à cet égard; c'est ce qu'on appelle (du moins c'est la supposition la plus favorable que nous puissions faire) « édifier et démolir dans le champ

des causes finales, » en ajoutant avec une sage profondeur : *voilà ce qui produit le scepticisme ;* mais cette confusion d'idées est trop grossière. Qui jamais a confondu la *fin* d'une machine avec l'*artifice* qui l'a produite? L'un dit : « Cette pompe est destinée à éteindre les incendies ; » un autre ou le même dit ensuite : « Elle est faite pour arroser les places publiques ; » c'est donc là, je le suppose, ce que le disciple de Bacon appelle *édifier et démolir ;* ce qui selon lui *a produit le scepticisme*. Mais, je le demande, que dirait-on de ce raisonnement lumineux? « On ne » connaît pas avec une parfaite certitude *les fins* ou » *toutes les fins* de cette machine ; donc elle ne porte » aucun signe d'intelligence. » C'est cependant sur cet étrange paralogisme que repose l'objection entière, et cette objection est si chère à l'auteur du Précis qu'il en vient enfin à soutenir, d'après son maître, que les efforts faits pour découvrir l'ouvrier dans l'ouvrage sont capables de compromettre l'édifice entier de la révélation.

« Bacon, dit-il, exhortait donc les hommes à ne » point mettre en danger par leur impatience le pré- » cieux dépôt de la révélation, *ce port,* disait-il, *ce lieu* » *de repos* de toutes les contemplations humaines, en » faisant dépendre *leurs idées de théisme* DE CE QU'ILS » CROYAIENT TROUVER D'ORDRE dans l'univers (1), sou-

(1) L'auteur avait envie d'écrire *l'ordre qu'ils croyaient trouver* dans l'univers ; mais la main lui tremble, et il déplaît moins à son excellente conscience en écrivant *ce qu'ils croient trouver d'ordre*, etc., comme il a dit plus haut *leurs idées de théisme* au lieu de *leur croyance en Dieu*.

» vent sans rien connaître de ce qui se passe autour
» d'eux, ou en le jugeant mal (1). »

C'est-à-dire : « Ne faites pas dépendre vos idées
» sur l'existence de Dieu de l'ordre que vous croyez
» voir dans l'univers ; car vous ne savez pas à beau-
» coup près la physique assez pour reconnaître cet
» ordre. Tous les philosophes théistes se sont égarés
» jusqu'à nos jours en croyant le voir, et non-seule-
» ment les anciens, mais, par malheur encore, les
» spéculateurs chrétiens, en raisonnant sur ce grand
» sujet, ont donné prise à l'athéisme. La PATIENCE
» doit durer jusqu'à ce que nos infatigables travaux
» dans les sciences naturelles nous aient fait découvrir
» une cause générale non intelligente ; unique ma-
» nière de prouver que l'intelligence préside à tout
» dans l'univers (2). »

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 288. Toujours le même sophisme : « partout où le but n'est pas prouvé *l'ordre* ne l'est pas. » Tandis que la vérité se trouve dans l'axiome contraire : TOUT ORDRE EST FIN.

(2) « Ce n'était pas seulement les *Épicure*, les *Démocrite*, les *Aristote*, en un mot les athées, que *Bacon* avait en vue : c'était les *Socrate*, les *Cicéron*, ces théistes qui avaient cherché à s'élever par leurs propres forces à la connaissance de l'Être suprême.... Il en a été de même parmi les *spéculateurs* depuis que les lumières de la révélation ont été répandues par le christianisme. » (Précis, tom. II, p. 187.)

N'ayez pas peur que l'auteur cite un seul de ces *spéculateurs :* c'est une loi invariable que j'ai déjà fait observer. Il eût été agréable de l'entendre dire : « Fénélon, qui a fait dans son ouvrage sur *l'Existence* » *de Dieu* un si grand usage des causes finales, a donné prise à l'au- » teur du *Système de la nature.* »

Mais jamais on ne nommera.

Et que dirons-nous de cette incroyable idée « qu'en » admirant l'ordre dans l'univers nous EXPOSONS l'au- » torité de la révélation ; » de manière qu'en voyant l'ordre, et par conséquent *Dieu* dans l'univers, nous croirons moins, ou point du tout au livre qui nous enseigne que Dieu est en effet l'auteur de cet ordre !!!

Que je plains les hommes, et surtout les hommes de mérite, que le préjugé ou l'engagement conduisent ainsi à tourmenter la raison pour la faire déraisonner.

. . . . Nihilo plus agunt
Quam si dent operam ut cum ratione insaniant.

Il n'est pas inutile à beaucoup près d'observer ici que les deux expressions de *causes finales* et de *théisme* sont synonymes pour l'auteur du *Précis*. En effet, Bacon ayant dit, comme nous l'avons vu, « qu'il préférait infiniment à la philosophie de Pla- » ton celle de Démocrite, qui pénétrait plus avant » dans la nature *sans avoir besoin de Dieu,* ou comme » il l'a dit en latin-français, *amplius Deo non fuit* » *opus* » (de Augm. Scient., III, 4.), son disciple traduit : *Sans intervention de causes finales*. (Précis, tom. II, p. 149.) Il intitule d'ailleurs un de ses chapitres : *Des Causes finales*, ou *du Théisme*. (Ibid., Tom, II. Appendice, p. 144). Ainsi il ne reste plus l'ombre du doute sur ce point. Ou étant un signe d'équation, les deux termes qu'il sépare sont égaux, et nous sommes les maîtres de prendre l'un pour l'autre à volonté (1). Les défenseurs des causes finales se

(1) Cette substitution que l'auteur ne peut nous interdire l'embarrasserait peut-être un peu s'il nous plaisait d'en faire usage dans les

trouvant donc ici accusés d'avoir « édifié et démoli dans le champ du théisme, » ils sont par là même en droit de sommer le docte interprète de Bacon de nous spécifier clairement ces travaux en *plus* et en *moins* faits dans le *champ* sacré, et de nous expliquer sans le moindre détour « ce que le genre humain a soutenu » et nié alternativement dans le champ du théisme, » ou, en d'autres termes : « ce qu'il a *dit*, et de quoi » il s'est *dédit* sur la question de l'existence de Dieu. »

Il n'y a donc pas d'idée plus creuse que celle de ce prétendu scepticisme né des recherches indiscrètes sur les causes finales; mais quand il serait vrai que les efforts faits par une pieuse philosophie pour découvrir de tous côtés *les traces divines* (comme dit Linnée) seraient capables d'opérer en mal sur l'esprit d'une poignée de mécréants et de fous immoraux, que nous importe? On nous parle de ces gens-là comme d'une foule imposante. Dieu merci, il n'en est rien; on les compte sans peine et à peine comptent-ils. Si les doctrines qui nous édifient et nous éclairent les choquent et les endurcissent, tant pis pour eux. On ne voit pas pourquoi le bon sens et la pitié du genre humain se gêneraient pour quelques têtes à l'envers.

§ III.

TROISIÈME OBJECTION.

Les causes finales rapportent tout à l'homme.

---

nombreux endroits de son livre où il félicite formellement Bacon « d'avoir chassé de la physique LES CAUSES FINALES. » Je serais curieux de l'entretenir sur ce point, s'il existe encore pour l'honneur des sciences et pour le bonheur de ses amis.

L'homme étant le chef et le but de la création terrestre, et tenant d'ailleurs une place sublime dans la création universelle, il ne fait qu'user de son droit en contemplant surtout les êtres dans leurs rapports avec lui ; or c'est ce que la philosophie de notre siècle ne peut souffrir, tous ses efforts ne tendant qu'à dégrader l'homme. « Notre faiblesse, dit Bacon, qui » donne toujours le signal, se fait principalement » sentir dans la recherche des causes..., *qui au fond* » *sont tout à fait inexplicables*.... Mais pour avoir » voulu les expliquer l'entendement humain retombe » dans ce qui le touche de trop près, dans les causes » finales *qui tiennent plus à la nature de l'homme* » *qu'à celle de l'univers* (1). »

L'auteur du *Précis* traduit ici son maître; mais il n'ose pas le traduire exactement. Bacon a dit: « L'inquié- » tude de l'esprit humain se fait surtout sentir dans la » recherche des causes; car les principes premiers (ou » les causes généralissimes) *devant être positifs dans* » *la nature et pris comme ils se trouvent* (2), ne sau- » raient eux-mêmes avoir de causes ; cependant l'es- » prit humain, qui ne sait pas s'arrêter, tâche encore » de s'élever à quelque chose de plus connu (3). »

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, page 159.

(2) On a vu plus haut ce que c'est qu'un *principe positif* qui doit être pris COMME IL EST (sup., t. I[er], p. 302). L'argot de Bacon ne sera plus un chiffre pour personne.

(3) «At majore cum pernicie intervenit hæc impotentia mentis in in- » ventione causarum : nam quum maxime universalia in natura positiva » esse debeant, quemadmodum inveniuntur, neque sint revera CAUSA- » BILIA, tamen intellectus humanus, nescius acquiescere, adhuc appetit » notiora. » (Nov. Org., lib. I, n° XLVIII. Opp., tom. VII, p. 11.)

Cette inquiétude de l'homme, cet élan vers les causes, que Bacon

L'auteur du *Précis*, qui n'a pu s'empêcher de se dire dans sa conscience : MAESTRO, IL SENSO LOR M'È DURO (1), a pris le parti de l'atténuer, et il se contente de nous dire que « les causes sont au fond tout à fait inexplicables : » en quoi il nous montre seulement qu'il a très-bien compris et qu'il ne veut pas que nous comprenions. Mais la métaphysique de Bacon est maintenant parfaitement connue, et peut être renfermée en quelques lignes. « La science est » une pyramide dont les faits particuliers forment la » base. Bientôt on s'élève aux premières causes, puis » à de plus générales, et ainsi de suite, jusqu'à ce » qu'enfin on arrive aux causes généralissimes où la » pyramide est tronquée. Là il faut s'arrêter, et bien » se garder de chercher quelque chose de supérieur » et de plus connu ; car les causes premières ne pouvant en avoir, elles sont positives et doivent être » prises *comme elles sont*. Le philosophe ne se forme » même l'idée d'aucun commencement, et la sainte » Écriture est d'accord, puisqu'elle nous dit bien que » Dieu créa *le monde,* mais non *la matière.* »

On peut croire qu'une philosophie de cette espèce n'aime pas les *fins*, et encore moins les *fins qui se rapportent à l'homme*. L'auteur du Précis traduit encore mal ici son maître. Celui-ci reproche aux causes finales « de se rapporter ENTIÈREMENT à la nature » de l'homme plutôt qu'à celle de l'univers » (ce qui

appelle ici *impotentia mentis,* le choquait infiniment. Chaque caractère divin gravé sur le front de l'homme était une tache pour son œil animal.

(1) *Maître, ces paroles me sont bien dures.* (Dante, inf. III, 4.)

les démontrait fausses suivant lui). L'auteur du Précis traduit : Elles tiennent plus à la nature de l'homme qu'à celle de l'univers (1) ; tournure qui affaiblit beaucoup l'erreur de Bacon; car quoique l'homme ne fasse, comme je viens de le dire, qu'user de ses droits, en rapportant tout à lui, cependant on ne saurait avancer, sans une exagération visiblement calomniatrice, qn'il ne pense qu'à lui dans la contemplation des causes finales, puisqu'il est notoire qu'à chaque instant tous les hommes, et surtout les natnralistes, examinent les fins dans les rapports infinis des êtres entre eux et avec l'univers, en faisant totalement abstraction de l'homme.

A l'égard des causes finales dans leur rapport particulier avec l'homme, la question s'adresse à l'amour plus qu'à l'intelligence. *L'œuf de la poule est-il fait pour nous faire des omelettes?* il y a de fort bonnes raisons pour répondre affirmativement ; mais quant à la question de l'intention et de la *fin* abstraite, qu'importe? La fabrique de l'œuf, comme toutes les autres choses du monde, suppose-t-elle ou non un ouvrier intelligent? C'est de quoi il s'agit. Deux erreurs capitales doivent être remarquées sur ce sujet. On suppose d'abord assez fréquemment qu'en assignant *une fin* on exclut les autres ; rien n'est plus faux. Je lis que la lune a été créée, *ut præesset nocti :* fort bien, mais sans préjudice des fins plus profondes, que je respecte toutes. Assurément Moïse aurait produit un bel effet sur l'esprit des Hébreux s'il avait dit que la

(1) « Quæ sunt PLANE ex natura hominis potius quam universi. » Nov. Org., loc. cit.)

lune avait été créée *pour opérer les marées !* Et quand il l'aurait dit, on pourrait toujours reproduire le même argument qu'on fait très-mal à propos contre le texte cité; car très-certainement la lune a bien d'autres destinations dans l'univers que de soulever l'Océan deux fois par jour. Le soleil lui-même contribue aussi aux marées, et de plus il est chargé de mûrir les laitues; ce qui n'empêche nullement qu'il n'ait encore reçu d'autres missions.

En second lieu, les philosophes ennemis des fins se donnent le tort impardonnable d'introduire du hasard et des inconvénients dans les ouvrages divins. Parce que l'homme est souvent trompé dans ses vues, forcé par les circonstances et entraîné au delà de ses fins primitives par des accidents imprévus, il transporte sottement cette faiblesse à Dieu. La philosophie accuse souvent le commun des hommes de faire Dieu semblable à eux : c'est bien elle qui commet cette faute en raisonnant ainsi sur les fins. Elle nous dira, par exemple : « Vous me prouvez bien que vous usez » d'une foule d'animaux, que vous savez vous en » faire obéir et que vous exercez en général un grand » empire sur toute l'espèce animale; ce fait même » n'a pas besoin de démonstration; mais il prouve » seulement que vous possédez cet empire; prouvez » maintenant qu'on vous l'a *donné* (1). »

---

(1) Buffon, qui avait pris pour devise ce passage d'une certaine ode :

Plus content de vivre en personne,
Six jours que le destin me donne,
Que six cents ans chez nos neveux;

Buffon, dis-je, observe dans l'histoire naturelle du chien « que l'homme

Cette objection dans la bouche d'un philosophe qui se dit théiste est le comble de la déraison, puisqu'elle suppose que l'un des grands faits de l'univers, *la domination de l'homme sur les animaux,* a eu lieu, au pied de la lettre, *à l'insu de Dieu.* En effet, s'il l'a su il l'a voulu, et s'il l'a voulu c'est une *fin.*

Quant à l'athée, il raisonne encore plus mal, s'il est possible, en attaquant ce qu'on pourrait appeler *fins humaines.* Nous ne lui citons, lorsque nous argumentons contre lui, que l'ordonnance générale de l'univers qui démontre une intelligence; il serait trop ridicule de parler de la bonté de Dieu à celui qui n'en reconnaît pas même l'existence.

Ainsi lorsque nous remercions Dieu de ses dons *et de tout ce qu'il a créé pour nous,* le théiste et l'athée qui nous reprennent ont également tort; le premier, parce que, sans s'en apercevoir, il nie ce qu'il admet; et le second, parce que, nos discours ne s'adressant point à lui, il n'a pas droit de prendre la parole et de nous interrompre indiscrètement.

Qu'il est essentiel de s'exprimer exactement! En disant *un tel être existe pour cette fin* on peut dire

---

» n'aurait jamais pu dominer les animaux s'il n'avait eu l'adresse de » se *faire un parti* parmi eux. » Nous l'avons échappé belle? Si nous n'avions pas eu l'art de corrompre le chien, s'il n'avait pas consenti bassement à se rendre l'instrument de notre domination pour le plaisir grossier de se chauffer à notre foyer et de manger dans nos assiettes, les lièvres brouteraient la salade sous nos fenêtres et les loups nous brouteraient nous-mêmes. C'est le chien qui nous a donné le sceptre; mais, sans prétendre l'excuser tout à fait, c'est cependant une justice de convenir que jamais peut-être il n'a existé de traître plus fidèle.

une chose plausible et même évidente; en disant *un tel être n'existe* que *pour cette fin* on peut dire une absurdité.

Nous devons cependant bien nous garder d'être trop modestes sur ce point et d'oublier notre dignité. Si l'on considère l'importance de l'homme en sa qualité d'être intelligent, si l'on considère de plus l'empire qu'il exerce sur ce globe, les preuves d'une volonté souveraine se manifestent de toutes parts, même à la simple raison, qui ne doit rien trouver de trop grand pour l'homme; en sorte que la révélation venant ensuite nous dire : *Toutes ces choses vous ont été données,* elle trouve les voies préparées, et ne fait plus que confirmer le jugement de la raison.

. . . . *Alterius sic*
Altera poscit opem res et conjurat amice.

J'espère qu'il ne reste plus aucun doute sur l'évidente fausseté de cette allégation de Bacon, « que les » causes finales (ou les intentions) se rapportent » *entièrement* à la nature de l'homme, plutôt qu'à » celle de l'univers. » Elle est, comme nous l'avons vu, fausse de deux façons, et parce qu'il est faux que nous rapportions tout à l'homme, et parce qu'en lui rapportant tout il est faux que nous lui rapportions tout exclusivement. Cependant le même sophisme et les mêmes reproches reparaissent toujours.

[1] L'homme a dit : Les cieux m'environnent;
Les cieux ne roulent que pour moi :
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi.

Pour moi seul le soleil se lève ;
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs :
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile,
Au centre de cet univers (1).

L'erreur de Bacon, développée par les philosophes de notre siècle, se trouve concentrée et embellie dans les vers qu'on vient de lire. D'abord qu'est-ce que *l'homme* qui commence cette strophe ? Ce n'est sûrement pas tel ou tel homme, ni même le genre humain de ce moment. Il s'agit nécessairement de *tous* les hommes passés, présents et futurs. Or en supposant que la terre renferme, comme on l'a calculé, mille millions ou un milliard d'hommes environ, en ne lui supposant qu'une antiquité de six mille ans, suivant la narration mosaïque, et en faisant les défalcations nécessaires pour les temps primitifs, il s'ensuit que d'après la règle connue et incontestable, qui assigne trente ans à la génération commune, la terre a déjà porté plus de cent milliards d'hommes (2).

Qu'y aurait-il donc d'étonnant, en faisant même abstraction des hommes futurs (qui renforcent néan-

---

(1) Malfilâtre, dans le *Journal de Paris* du 1er novembre 1811.

(2) Vassius donnait à la terre 500 millions d'habitants; les journalistes de Trévoux, 720 millions; Riccioli, mille millions. (Geogr. lib. XII, *De verosimil; hominum numero*.) Voltaire, de sa pleine puissance, donne au monde 1,600 millions d'habitants : il faut le laisser dire. Je n'ignore pas, au reste, que certains calculateurs veulent que les générations ne se renouvellent que tous les trente-trois ans; mais il ne s'agit pas ici d'exactitude. (*V.* le Catéchisme philosophique de Feller, tom. III, art. VI, n° 468.)

moins l'argument d'une manière incalculable), qu'un système planétaire eût été créé *uniquement*, pour une si prodigieuse quantité d'êtres intelligents? Pour des milliards d'êtres, je ne dis pas *grands*, car ce mot serait ici très-*petit*, mais *semblables à Dieu*, et que Dieu même a déclarés tels : car tout esprit est semblable à Dieu.

Mais les causes finales n'ont pas besoin du tout de cette hypothèse exclusive. On veut que ce qui n'est pas fait *uniquement* ne soit, par là même, *aucunement* fait pour l'homme : réciproquement on croit, ou l'on fait semblant de croire, qu'en soutenant qu'un tel être est fait *pour* l'homme, on soutienne par là même qu'il n'est fait *que* pour lui; c'est un paralogisme évident, et c'est cependant sur ce paralogisme que sont fondées toutes les attaques dirigées contre les causes finales.

Chaque citoyen d'une ville est-il privé du droit croire et de soutenir que les temples, les bains publics, les théâtres, les hôpitaux, les promenoirs, etc., sont faits *pour lui*, parce qu'il partage ces commodités de la vie avec d'autres hommes? Mais s'il n'a pas ce droit, un autre ne l'aura pas davantage, de manière qu'en excluant ainsi tous les habitants, un à un, il en résultera en dernière analyse, que les édifices publics, etc., ne sont faits pour personne.

La comparaison me semble d'une justesse parfaite. En supposant toutes les planètes habitées, si le *citoyen* de la terre n'a pas droit de croire que le soleil est *fait* pour lui, celui de Mercure, Vénus, etc., ne l'aura pas davantage, de manière que le soleil ne sera point *fait* pour le système planétaire; beau

théorème, sans doute, de philosophie rationnelle!

« Nul d'entre nous, a dit le traducteur de Bacon, » qui était né pour raisonner mieux, nul d'entre nous » n'a *le cœur assez grand* ni *l'esprit assez élevé* pour » comprendre une fois combien peu de place il occupe » dans l'univers, et combien peu son imperceptible » existence y est importante. Il n'est guère probable » que l'univers ait été organisé pour le service de » l'homme, puisque tant d'autres êtres y trouvent » aussi leur part souvent meilleure que la sienne (1). »

Comment donc? il faut avoir *le cœur grand et l'esprit élevé* pour se croire nul! Ceci est nouveau; je pensais que l'orgueil était du côté de ceux qui croient que tout est fait pour eux. Mais ce qui suit n'est pas moins beau: « S'il y a dans l'univers des êtres qui » nourrissent l'homme, il y en a aussi qui le mangent, » et le requin, en dévorant son roi, avale aussi la » royauté (2). »

J'aimerais autant lire la fable *du Lion et du Marseillais,* par Voltaire; encore la déraison en vers peut être prise pour une simple plaisanterie, et jamais, par exemple, on ne pensera que Boileau s'est trompé philosophiquement en disant: « Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une bête. » Mais que dire d'un homme grave, ayant même des prétentions au titre de *philosophe*, et qui vient nous dire de telles choses *en prose?* qui confond l'individu avec l'espèce, et qui

---

(1) M. Lasalle dans les œuvres de Bacon. (Nov. Org., liv. I, chap. II, note *f*, p. 191.)

(2) Ibid., p. 191-192.

nous affirme que le genre humain n'a pas la moindre supériorité sur l'espèce des requins, parce que tel et tel requin a mangé tel et tel homme? On prouverait tout aussi bien et même beaucoup mieux que César ne gagna pas la bataille de Pharsale parce que plusieurs hommes tombèrent de son côté; que la dynastie des Capets n'a pas régné depuis le onzième siècle sur les Français, parce qu'à telle ou telle époque des mains sacriléges ont commis tel ou tel attentat contre cette dynastie, etc., etc.

Hélas! si la souveraineté n'était jamais coupable, jamais il n'y aurait de révoltes; mais il n'est pas moins vrai que les révoltes, citées contre elle avec si peu de science ou de probité, sont cependant tout à la fois et la plus triste et la plus incontestable preuve de cette même souveraineté.

L'école de Bacon aura beau nous dire « que Dieu » a créé l'univers pour la jouissance des êtres sensi» bles » (du crapaud sans doute et de l'homme) (1), nous aimerons mieux dire avec *Linnée* « que la fin » de la création terrestre est la gloire de Dieu déri» vant de l'œuvre de la nature, PAR L'HOMME SEUL (2);» car, quoique dans la rigueur philosophique ***tout soit fait pour tout,*** il n'est pas moins vrai néanmoins que tout se rapportant en général à l'intelligence, ce globe

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 141.—De quelle compassion doivent être pénétrés, en lisant « que Dieu a créé le monde » pour la *jouissance* des êtres sensibles, ceux qui *savent,* ceux qui se » *doutent,* ceux qui *recherchent* seulement pourquoi il a été créé! »

(2) « Finis creationis telluris est gloria Dei, ex opere naturæ, PER HOMINEM SOLUM. » (Linn. loc. cit.)

fut particulièrement destiné à l'homme qui en est véritablement le roi. La belle poésie que je citais tout à l'heure peut donc, au moyen d'un léger changement, se montrer de nouveau sans affliger la vérité.

L'homme a dit : les cieux m'environnent ;
Dieu fait rouler les cieux pour moi :
De ces astres qui me couronnent
Par lui j'ai pu trouver la loi.
Oui, pour moi le soleil se lève,
Et pour moi le soleil achève
Son cercle apparent dans les airs.
Autour du souverain tranquille,
Emporté sur ce point mobile,
Mon œil embrasse l'univers.

Pour cette fois l'homme a raison et rigoureusement raison. Mais on ne saurait trop le répéter : ceci s'adresse à l'amour beaucoup plus qu'à l'intelligence, et c'est précisément parce que cette considération est non-seulement très-solide, mais sublime et très-honorable pour l'homme, qu'elle est insupportable à la philosophie moderne, qui est tout entière fille de Bacon.

Demandez-lui ce qu'il faut penser de cette foule de choses qui servent à la conservation de l'homme, elle vous répondra : « Vous en usez, à la vérité, mais » leurs causes ont-elles été établies à cette fin (de la » conservation de l'homme)? *On ne peut rien dire* » *à cet égard avec une telle certitude qu'il ne puisse* » *être attaqué par ceux des athées ou des sceptiques* » *qui sont capables d'un profond examen* (1). »

---

(1) Observez encore l'affectation de présenter toujours les athées

Mais qui parle donc à ces gens-là de la *conservation* et du bonheur de l'homme ? Ils peuvent dire à l'égard de Dieu ce que Jean-Jacques Rousseau disait à l'égard des hommes : « La reconnaissance est un sentiment insupportable pour mon cœur. » Qu'ils s'en débarrassent donc en refusant d'aimer, d'admirer, de reconnaître même Dieu dans le moindre bienfait relatif à l'homme. On ne leur parle que d'ordre et de symétrie en général ; on fait abstraction de la grandeur et des priviléges de l'homme : on ne le regarde que comme une pièce du tout ; mais dans ce tout, où il n'y a qu'ordre, symétrie, relations, rapports, dépendances, causes, fins et moyens, l'intelligence est évidente. Entre nous la piété peut se faire entendre ; de nous à eux il ne s'agit jamais que de sens commun.

§ IV.

QUATRIÈME OBJECTION.

L'homme n'est point encore assez instruit pour atteindre les causes finales.

---

comme une secte nombreuse, renfermant des savants du premier ordre, *capables d'un profond examen ;* entre nous et eux la partie est indécise : c'est ce que cette philosophie nous enseigne au commencement du dix-neuvième siècle. Nous n'avons du côté du raisonnement aucun avantage sur l'athée. Cependant, puisque le savant auteur du *Précis* convient que le monde a été créé « pour la jouissance des êtres sensibles » (sup. p. 39), il faut bien, ce me semble, que l'homme y soit aussi pour sa part avec tous ses collègues les animaux, et que l'athée le plus *capable d'un examen profond* ne puisse attaquer cette fin. — J'ai peur qu'il n'y ait ici une contradiction.

Pour se débarrasser de ces fatigantes intentions il serait plus court sans doute de les nier en général et sans détour ; mais ce serait manquer de respect au sens commun et soulever contre soi l'indignation universelle : on a donc pris un chemin qui, pour être détourné, n'en conduit pas moins précisément au même but. On nie que l'homme soit assez avancé pour connaître les causes finales ; on présente la découverte des intentions comme une science profonde, comme une espèce d'énigme dont le mot n'est accordé qu'aux derniers efforts de l'esprit humain.

Il est utile d'observer l'artifice employé par une damnable philosophie pour soulever ces nuages de poussière qui ont pu cacher la vérité, moins par leur simple interposition que parce qu'en picotant les yeux faibles ils les ont forcés de se fermer.

Nous avons vu plus haut que Bacon ne reconnaissait qu'une seule science, savoir la physique, et qu'il en faisait la base de toutes les autres. Son école s'est emparée de cette idée et l'a exagérée à un point qui passe l'imagination.

Elle a donc soutenu que nulle philosophie, nulle science morale, nulle philosophie rationnelle, nulle métaphysique surtout, ne pouvait subsister d'elle-même et porter le nom de *science*, à moins qu'elle ne fût un corollaire, une dérivation, un dernier résultat de la physique. Alors seulement elle se nomme *science* RÉELLE, pour faire entendre que par elle-même elle ne saurait être considérée que comme un jeu de l'imagination humaine.

Il est donc impossible de parler de Dieu raisonnablement, et de l'apercevoir dans la nature jusqu'à ce

que, par la méthode d'exclusion si heureusement inventée par Bacon, on ait prouvé que la cause du mouvement est étrangère au monde, et doit se trouver hors de lui. En attendant on peut croire en Dieu, mais sur la foi seulement de la révélation, l'idée d'un être infini, spirituel et créateur étant absolument étrangère à l'homme. Je me hâte de citer de peur qu'on ne me soupçonne de calomnier.

« La recherche des *formes* ou *natures* (physiques) » est l'objet de la métaphysique (1), » c'est-à-dire que *la connaissance des corps est l'objet de la science des esprits*. Nombre de lecteurs pâmeront de rire à ce beau théorème, mais bientôt ils verront que la chose n'est que trop sérieuse.

« Bacon considérait la physique rationnelle.... » comme la science qui doit s'occuper des *causes de* » *la nature,* pour fournir à la métaphysique ses ré- » sultats généraux (2). Avant lui les phénomènes de » l'univers, observés vaguement et incomplétement, » n'avaient pu manifester *leurs causes*, et, comme » cependant les hommes ont eu de tout temps la » notion d'une cause première, ceux qu'on a nommés » *les philosophes* (3) avaient voulu en raisonner avant

(1) Précis de la Phil. de Bacon, tom. II, p. 65.

(2) Tom. I, p. 85. *Causes de la Nature!* Cette expression énigmatique désigne ces puissances qui forment la plus haute *assise* de la pyramide tronquée, puissances que l'auteur appelle souvent *des origines*, et au-dessus desquelles Bacon défend à l'esprit humain de s'élever.

(3) Ibid., p. 86. Il se gardera bien de les nommer; c'est une règle générale pour la secte, et jamais elle ne s'en écarte. Tout ce que l'orgueil humain peut se permettre dans sa plus folle ivresse c'est de dire :

» de connaître l'univers lui-même, car on ne le con-
» naît point lorsqu'on s'arrête aux simples aperçus;
» et c'est même ce qui a donné naissance à l'athéisme.
» C'est en entreprenant de démontrer trop tôt l'exis-
» tence de Dieu par la nature qu'on a donné de la
» force aux athées..... Comment pouvait-on entre-
» prendre de démontrer ici l'existence de Dieu, tandis
» qu'on n'avait pas la moindre connaissance des causes
» qui agissent dans l'univers.... Il fallait bien du
» temps pour que l'accumulation des connaissances
» RÉELLES (1) formât des hommes capables d'établir
» des propositions positives inattaquables, en dé-
» montrant que l'univers n'avait pas en lui *les*
» *causes* (2) de son existence; car l'on n'y était pas

« Tous les philosophes qui ont vécu jusqu'à nous ont déliré sur la plus » grande des questions. » Cependant on peut n'y pas faire attention; mais si les adeptes s'avisaient de plus de nommer Descartes, Newton, Leibnitz, les Bernouilli, Clarke, Pascal, Malebranche, Fénélon, etc., etc., ils sentent bien ce qu'on leur répondrait : « Mais qui » êtes-vous donc, vous autres, comparés à ces grands hommes, et com- » ment osez-vous, etc.? » Ils ont donc pris le parti de ne jamais nommer les philosophes qu'ils font semblant de mépriser.

(1) Il faut bien faire attention à ce mot de RÉELLES qui reviendra souvent; il signifie que les sciences naturelles sont les seules *réelles*, et il semble que cette théorie a fait fortune dans la patrie de l'auteur, puisqu'on y écrivait il y a peu de temps, dans un journal très-généralement et très-justement estimé, « que la philosophie de l'esprit humain » doit être placée dans l'ordre de l'enseignement après celle des ma- » thématiques et de la physique, si l'on veut que cette science prenne sa » place parmi les sciences réelles. » (Biblioth. britann., 1812, n° 391, 392, p. 482, note.)

(2) L'auteur ne dit pas *la cause*, mais *les causes*, comme on l'a déjà vu un peu plus haut, et il est fort heureux qu'une doctrine aussi condamnable soit en même temps aussi dépourvue de raison. Supposez

» encore parvenu du temps de Bacon, et les connais-
» sances à mesure qu'elles augmentaient se trouvant
» communes aux athées et aux défenseurs du théisme,
» *les premiers ont toujours pu, en analysant les*
» *arguments des derniers, prouver qu'ils étaient sans*
» *fondement* (1). »

« Bacon définissait comme seule métaphysique rai-
» sonnable *celle qui ne s'occupe de rien hors de la*
» *nature,* mais qui recherche dans la nature ce qu'il
» y a de plus profond et de plus général; qui ne fait
» point d'abstractions *logiques* mais *physiques;* qui
» tire de l'histoire naturelle et expérimentale, puis
» de la physique qui en tire des inductions, des ré-
» sultats déjà généralisés physiquement, et qui s'é-
» lève ensuite en les réunissant A LA FABRIQUE DE
» L'UNIVERS (2). » Pas davantage! jusque-là il n'y a

---

qu'on *démontre* à un athée que *les causes,* c'est-à-dire les *causes physiques*, sont hors de lui, il vous remerciera. « C'est ce que je veux, » *dira-t-il,* je craignais LA CAUSE*; mais quant* aux CAUSES, je ne de- » mande pas mieux; vos ORIGINES sont mon affaire. » L'auteur du *Précis* dira-t-il que des *origines* il faut encore s'élever à leur cause *unique*, *immatérielle* et *intelligente*? Dans ce cas, tout son échafaudage physique est inutile, et il n'en sait pas plus que nous pour convaincre l'athée qui prendra la liberté de rire beaucoup de ce bel argument: « Les causes *physiques* de l'univers sont hors de l'univers; » donc il existe *une cause* unique et immatérielle de l'univers. »

(1) Tome I, p. 198. On a envie de pleurer lorsqu'on voit que l'esprit de système et un amour désordonné pour une science favorite ont pu amener un homme infiniment estimable à soutenir sans détour « que les athées (balayure imperceptible de l'univers) ont pu jusqu'à » nos jours détruire tous les arguments des théistes, *c'est-à-dire* du » genre humain. »

(2) Ibid., tome II, p. 110.

point de Dieu pour la raison. Mais il faut continuer.

« Bacon renvoyait donc à la métaphysique... la » recherche des causes finales ou des *fins* attribuées à » une intelligence suprême... dont nous avons la certitude par une révélation, de peur.... qu'en mêlant » trop à la philosophie la théologie, c'est-à-dire la » question de l'existence d'une cause première intelligente..., *on ne s'imaginât pouvoir se passer d'un* » *être créateur de tous les êtres* (1). »

En effet « il n'est pas possible de raisonner sur les » causes finales avec le moindre degré de certitude » avant qu'on ait bien compris en quoi consistent les » causes *matérielles* et *efficientes* (2); connaissance » dont les résultats généraux doivent former la métaphysique. »

« On ne peut donc s'élever à une philosophie

---

(1) Ibid., p. 277. Pour le coup la transition paraîtra tout à fait *abrupte*. Au reste tout ce verbiage mille fois ressassé, et que j'ai resserré autant qu'il m'a été possible, peut être rigoureusement ramené à un simple conseil dont l'importance et la solidité motivée sont également frappantes.

« Ne vous hâtez point trop dans vos études philosophiques de vous » élever jusqu'à Dieu, de peur qu'en le regardant trop tôt comme la » cause immédiate des phénomènes qui peuvent s'expliquer matériellement, vous n'en veniez à croire qu'on peut se passer de lui : » ce qui est clair.

Afin que Bacon soit apprécié comme il doit l'être, il est également important de faire connaître ce qu'il a dit et ce qu'il a fait dire.

(2) C'est-à-dire *des causes matérielles* et *non matérielles*, ou *efficientes* et *non efficientes*; car les mots de *matière* et de *cause* proprement dite s'excluent rigoureusement. Observez ici en passant la parfaite synonymie de ces quatre expressions : *théologie*, *existence de Dieu*, *théisme* et *causes finales*.

» RÉELLE que par la physique, ni à celle-ci que par la » mécanique.....; et l'on ne doit s'occuper des causes » finales que lorsqu'on est arrivé à une métaphysique » RÉELLE, comme renfermant des résultats géné- » raux..... suffisants *pour une entreprise aussi pro-* » *fonde* (1). Car il ne suffit pas que les causes finales » existent dans l'univers pour que les hommes puis- » sent les y voir; il faut qu'ils se mettent en état de » les découvrir; aussi Bacon ne pensait-il pas que, » SI DIEU EXISTAIT(2), il eût pu laisser aux hommes le » soin de les trouver (ces causes) par une telle » route. »

Le premier qui a développé cette théorie dans toute son étendue c'est Lesage de Genève, qui fut le concitoyen et l'oracle de l'auteur du *Précis.*

« La plupart des ouvrages, dit-il, qu'on a écrits » jusqu'à présent sur les causes finales renferment des » principes si hasardés et si vagues, des observations » si puériles et si décousues, des réflexions enfin si » triviales et si déclamatoires (3) « qu'on ne doit pas

---

(1) Tome II, p. 245.

(2) Tome II, p. 163. HEAR! HEAR! comme on dit au parlement d'Angleterre.

(3) On entend ici les prédicateurs: « Ah! mes frères, comment serions-nous insensibles à tant de bonté, etc. » C'est cette déclamation triviale qui leur fait pitié. En général ils ne peuvent souffrir aucune relation d'amour et de reconnaissance entre Dieu et l'homme. J'en ai vu qui étouffaient dans l'église. Kant avouait que la prière publique le tourmentait. Je n'en ai jamais connu un seul qui n'ait souri ou grimacé au moindre signe de cette religion du cœur qui ne craint jamais de se tromper sur les fins, puisque l'erreur dans ce genre ne pouvant être qu'en plus ou en moins, elle est nulle comme le plus ou le moins

» être surpris de ce qu'ils ont dégoûté tant de per-
» sonnes de ces sortes de lectures (1). »

Nous voyons reparaître ici la supposition si chère à cette philosophie « que l'incrédulité, et pour parler « clair, l'athéisme, est le fruit des ouvrages faibles » écrits par les théistes ; » mais il n'y a rien de si faux. Les ouvrages dont on nous parle avec tant de mépris ne dégoûtent que ceux qui n'en aiment pas le sujet. « Pour la plupart des hommes, c'est le senti- » ment qui en décide. Dieu existe pour les gens de » bien qui souhaitent son existence, et n'existe point

---

sont nuls dans la considération générale. Pour établir qu'un homme sait écrire il est égal de produire cent pages ou dix.

(1) Lesage, dans son Essai de chimie mécanique, in-8°, p. 497. On doit se rappeler ici l'observation faite t. Ier p. 322 dans la note. Lesage parlera bien en général de *principes hasardés et vagues*, *d'observations puériles et décousues;* mais jamais il ne nommera *les observateurs* ni leurs livres, parce qu'il les récuse tous, de Pythagore à Paley, ce qui serait cependant par trop fort. Il vaut donc mieux s'en tenir aux généralités, et c'est à quoi ces philosophes ne manquent jamais. Quant *aux observations puériles*, elles se réduisent à quelques fins hasardées, comme s'il y avait quelque inconvénient à tâtonner dans ce genre, et comme si vingt intentions prouvées n'étaient pas aussi convaincantes que cent mille !

Il faut observer de plus que ces mots : « Ceux qui ont écrit jusqu'à » présent sur les causes finales, *signifient* ceux qui ont écrit sur » l'existence de Dieu. » Il ne peut rester aucun doute sur ce point. Ainsi Lesage veut dire que jusqu'à lui la plupart des philosophes et des théologiens ont déraisonné sur l'existence de Dieu ; et en ajoutant modestement : « mais il est impossible de donner une théorie des fins exempte de ces grands défauts » (Ibid., p. 497-98), il entend 1° que jusqu'à lui on n'a guère prouvé Dieu que par les fins; 2° qu'on n'a dit sur ce grand sujet que des puérilités ; 3° QU'ENFIN LESAGE VINT. — L'orgueil effréné est un des caractères les plus distinctifs de cette philosophie.

» pour les méchants qui la craignent. Ce sont nos vices » ou nos vertus qui le tuent ou le ressuscitent dans » notre opinion (1), » comme la lumière est *tuée* pour notre œil par la cataracte, et ressuscitée par l'heureuse opération qui écarte l'obstacle; mais celui qui dit *je vois* et celui qui dit *je ne vois pas* prouvent également l'existence de la lumière.

Pour corriger les maux faits par les écrits des théistes, Lesage avait imaginé une théorie « qui embras- » serait les ouvrages de l'art et de la nature, et qui, » après avoir fourni des règles de synthèse pour la » composition d'un ouvrage, sur des vues données et » avec des moyens donnés, proposerait des règles » d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par » l'inspection de ses ouvrages (2). »

Ainsi on verra d'abord par voie de synthèse « com- » ment Dieu et un charpentier s'y prendraient pour » faire un monde et un plancher, sur telles vues et » avec tels moyens donnés » (par Lesage), et l'on essaierait ensuite par voie d'analyse « quelles vues le » système planétaire et le plancher d'une maison sup- » posent de la part de Dieu et du charpentier. »

Et si la synthèse ni l'analyse ne savent pas découvrir ces vues, il demeurera démontré que le monde et le plancher ont été produits par une cause *sourde*, que tout homme sage doit prendre *comme elle est.*

En effet, tant qu'on ne sait pas dans quelles vues

(1) Ces paroles appartiennent au traducteur français de Bacon, et sont très-remarquables dans sa bouche. L'auteur du *Précis* les cite à la p. 177 de son IIe vol.

(2) Lesage, ubi sup. 497, 498.

fut construit un certain ouvrage, cet ouvrage ne prouve point du tout l'existence d'un ouvrier, et c'est à lui de dire son secret s'il a envie de se prouver aux spectateurs ; ce qui est évident.

Plein de ces idées lumineuses, qu'il adopte dans toute leur étendue, l'auteur du *Précis de la philosophie de Bacon* décide *qu'à l'égard d'une intelligence suprême cette synthèse doit embrasser toute la nature* (1) ; de manière que, jusqu'à ce qu'on ait une connaissance parfaite de *toute la nature,* l'esprit humain ne peut se convaincre qu'elle a un auteur. Les fins ÉGRENÉES (2) ne prouvent rien, et l'homme qui ne les connaît pas *toutes* n'a pas droit d'en reconnaître *une*.

Il est donc bien le maître de jouir de tous les biens de la terre qui sont sous sa main ; « mais il ne peut » être sûr que rien de ce qui lui sert ait été fait pour » lui, jusqu'à ce que, par l'*induction légitime* et en » particulier *par la route rigoureuse de l'exclusion,* » il soit remonté 1° à la différente configuration des » différentes classes d'atomes, 2° à quelque cause » générale des mouvements observés (3). »

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. I, p. 238.

(2) « Lorsqu'on a rassemblé beaucoup d'effets dont on croit apercevoir les fins, il y a entre leurs causes physiques une très-grande variété, ce qui les rend comme ÉGRENÉES. L'idée de *fortuité*.... peut » bien diminuer par la multitude des cas, mais le nombre des cas où l'on » n'aperçoit point de *fin* directe demeure toujours très-grand, et l'on » n'a point encore de *criterium* réel, tant qu'on ne s'élève pas sûrement *à quelque chose de plus général.* » (Précis, tom. I, p. 234, 235.)

(3) Précis. (Ibid.)

Voilà certes un très-grand travail! Mais si quelque heureux mortel parvenait enfin « à découvrir la confi- » guration des atomes de toutes les classes et quelque » cause générale, » pourrions-nous alors voir Dieu dans l'univers en sûreté de conscience? Oh! point du tout; il resterait une difficulté terrible. « Arrivé à ce « point éminent dans les causes physiques, il faudrait » encore (et on ne le peut) démontrer, en redescen- » dant jusqu'à l'explication de TOUS les phénomènes » dont les usages sont évidents, qu'il eût été impossi- » ble (à Dieu) de produire ces effets par des moyens » qui leur fussent mieux adaptés. Alors tous les rap- » ports des *usages* aux *causes* particulières existantes » se réunissent en une fin générale et désignent AINSI » une intelligence supérieure (1). »

De la doctrine que je viens d'exposer découlent les plus beaux théorèmes. Nous apprenons en premier lieu qu'un nombre d'ouvrages quelconques dont on connaît la *fin* ne prouve point l'existence d'un ouvrier, tant qu'on s'obstine à lui attribuer un autre grand nombre d'ouvrages dont les *fins* demeurent inconnues. Le bœuf, par exemple, est utile à l'homme; mais le serpent à sonnettes lui est pour le moins inutile; d'un côté donc nous avons un signe d'*intention* et de l'autre un signe de *fortuité;* l'un détruit l'autre, et l'existence de Dieu demeure parmi les *desiderata* de Bacon.

En second lieu, que, dans le cas même où toutes les intentions seraient claires, il n'en résulterait rien

(1) En vérité, cela est écrit à la page 239 du 1er vol.

pour la cause de la Divinité, attendu qu'elles seraient ÉGRENÉES, et que les *fins* même *prouvées* ne prouvent pas, jusqu'à ce qu'elles soient réunies en *grappes;* ce qui ne peut avoir lieu qu'en plaçant entre elles et la suprême intelligence une *cause générale et physique.* En effet le meilleur moyen de démontrer que TOUS les phénomènes sont l'ouvrage d'une cause intelligente, c'est sans doute de démontrer qu'ils dérivent TOUS d'une cause matérielle, générale et surtout INCRÉÉE (1). Rien de plus clair.

J'ai fait voir maintenant avec la plus grande évidence par quel assemblage de sophismes on est parvenu à embrouiller ce sujet si simple et si lumineux des *intentions.* On suppose que nous les rapportons à l'homme; rien n'est plus faux, et nous n'avons pas besoin du tout de cette supposition. Nous *usons* des raisonnements de l'amour, mais nous n'en *abusons* point : les employer contre l'athée c'est les profaner.

On cherche une explication ou douteuse ou ridicule, et là-dessus on triomphe comme si l'on avait jeté le doute sur toute la théorie des *fins.* Nous avons vu combien ce moyen est futile (2). On me nie que la

---

(1) *Car l'on ne saurait se former l'idée d'aucun commencement.* « Et comme en descendant de ce point ÉMINENT, c'est-à-dire *d'une* » *physique générale* à l'explication de TOUS les phénomènes, on dé- » signe AINSI *une intelligence suprême,* (Précis, ubi sup. tome I, » pag. 239.) il s'ensuit qu'AUTREMENT elle n'est pas *désignée;* ce qui » est tout à fait raisonnable et non moins consolant.

(2) Il n'en est pas cependant de plus cher à la philosophie matérielle, parce qu'il prête à la bouffonnerie. Lorsqu'on dit en ricanant *que le nez est fait pour les lunettes et la jambe pour le bas de soie,* on ne manque pas de produire un grand effet sur les beaux-esprits.

paupière soit faite pour garder l'œil ; que m'importe? Il s'agit de savoir *si l'œil est fait pour voir, s'il y a un rapport d'intention entre cet organe et la lumière*, etc.

Mais le chef-d'œuvre de la philosophie moderne c'est le sophisme à la fois subtil et grossier qu'elle a employé pour tromper l'esprit des hommes sur ce mot *fin*. Elle a posé en fait et constamment supposé sans aucune discussion, qu'une *fin* générale n'est jamais prouvée tant qu'on n'a pas prouvé la *fin* particulière, ou, en d'autres mots, qu'UNE fin n'est pas prouvée tant que CETTE fin ne l'est pas. On demande *quel est le but de la création?* Lesage répond : « J'ai fait voir que Dieu n'a pas créé les choses pour lui-même, ni pour manifester ses perfections (1), mais pour le bonheur des créatures (2). »

L'auteur du *Précis*, trouvant ce mot *bonheur* encore trop subtil pour son oreille formée par le *Pontife des sens* (3), décide que le monde a été créé *pour la* JOUISSANCE *des êtres sensibles* (4).

Malebranche, prenant la parole au nom de mille autres, déclare « que Dieu n'a d'autres fins de ses opérations que lui-même; que le contraire n'est pas possible; que c'est une notion commune à tout homme capable de quelque réflexion, et dont l'Écriture sainte ne permet pas de douter. »

---

(1) Ubi supra, p. 436.

(2) Son père (de Lesage) adoptait l'opinion fort répandue que le but de la création était la gloire du créateur : le fils y substituait *le bonheur des créatures*. (Notice de la vie et des écrits de Georges-Louis Lesage, par Pierre Prévost. Genève, 1805, in-8° p. 36.)

(3) Sup. p. 223.

(4) Sup. p. 39.

Qu'importe la question pure et simple des FINS? L'intelligence ne se prouve à l'intelligence que par la parole et par l'ordre, qui est aussi une parole, puisque la parole n'est que la pensée manifestée, et qu'il ne saurait y avoir d'*ordre* sans une pensée *ordonnatrice*. Toute symétrie est une *fin* par elle-même et indépendamment de la *fin* ultérieure. Un paysan qui voit un quart de cercle ne sait certainement pas ce qu'il voit; cependant l'existence de l'artiste lui est aussi parfaitement prouvée qu'à l'astronome qui emploie cet instrument. Du petit au grand l'argument est le même. On ne demande point si le chien, si le cheval, si le bœuf ont été créés pour l'homme, mais si l'organisation des animaux annonce une intention. On ne demande point pourquoi le monde a été créé; mais si le monde tel qu'il est ressemble à une chance de particules agitées et réunies d'elles-mêmes dans l'espace pour former, *sans intelligence,* tout ce que nous voyons, *et même des êtres intelligents.* C'est en vain qu'une philosophie folle d'orgueil tâche de nous soustraire à ces rayons qui l'éblouissent elle-même, pour nous traîner avec elle dans les ténèbres; nous ne l'y suivrons point. Nous dirons à l'athée ou au sceptique : « L'examen des FINS *particulières* fait perdre du temps, et nous n'aimons pas à disputer; mais nous déclarons nous en tenir contre vous à l'inébranlable démonstration qui résulte de la FIN *abstraite* et de l'harmonie des moyens. Nous prétendons que le métier à bas, de lui-même et sans autre examen, prouve UNE *fin,* et que cette *fin* prouve l'existence d'un ouvrier intelligent, parce que toute symétrie est une *fin,* avant toute considération accordée à la *fin*

de la symétrie. Vous prétendez, vous, que jusqu'à ce qu'on vous ait présenté LA fin particulière, qui est le bas, l'ouvrier n'est pas prouvé; vous parlez contre votre conscience, et c'est à elle que nous en appelons.

Et si, pour échapper à des preuves qui vous choquent en forçant votre assentiment intérieur, vous en venez à soutenir que des FINS, même évidentes, ne prouvent rien tant qu'il n'est pas prouvé *que Dieu ne pouvait mieux faire,* nous cesserons de raisonner avec vous, mais sans cesser de vous aimer. *Jubemus vos* SALVERE *plurimum*.

Pour attacher au pilori la dernière feuille de la Philosophie de Bacon il me reste un chapitre important à traiter, celui qui a pour objet l'accord de la religion et de la science.

CHAPITRE XIX.

UNION DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE.

Rien ne déplaisait tant à Bacon que l'union de la théologie et de la philosophie. Il appelle cette union *un mauvais mariage,* plus nuisible qu'une guerre ouverte entre les deux puissances (1). La théologie s'oppose, si l'on veut l'en croire, à toute nouvelle découverte dans les sciences ; la chimie a été *souillée* par les affinités théologiques (2). Il se plaint de « *l'hiver* » *moral* et des cœurs glacés de son siècle, en qui la » religion avait dévoré le génie (3). » Enfin il ne se contente pas d'insulter Platon et Pythagore, comme

(1) « Revera autem, si quis diligentius animum advertat non minus periculi naturali philosophiæ ex istiusmodi fallaci fœdere quam ex apertis inimicitiis imminere. » (Cogit. et Visa. Opp., tom. IX, p. 167, 168.)

(2) *Ex religiosis affinitatibus et* ALIO FUCO *commendata*. (Ibid., p. 307.) Il était si furieux contre Paracelse, qui avait mêlé (pas plus que bien d'autres cependant) la religion à la chimie, qu'il s'oublie jusqu'à l'appeler avec une rare élégance *enfant adoptif des ânes*. (ASINORUM ADOPTIVE). (Ibid.)

(3) « In nostris frigidis præcordiis atque tempore quo res religionis ingenia consumpserint. » (Impet. Philos. Ibid., p. 280.)

nous l'avons vu ; il en vient à se plaindre à peu près ouvertement du tort que le christianisme avait fait aux sciences. Il observe que, depuis l'époque chrétienne, l'immense majorité des esprits s'était tournée vers la théologie, et que tous les secours, comme toutes les récompenses, étaient pour elle. Il se plaint même que dans l'antiquité les études des philosophes s'étaient tournées en grande partie vers la morale, qui était comme une théologie païenne (1). On croit entendre un encyclopédiste, et personne ne peut méconnaître dans les différentes citations qu'on vient de lire, et dans une foule d'autres que présente cet ouvrage, cette haine concentrée, cette rancune incurable contre la religion et ses ministres, qui a distingué particulièrement la plupart des savants et des beaux esprits de notre siècle.

Il est cependant peu de maximes à la fois plus fausses et plus dangereuses que celle qui tend à séparer la religion de la science. « L'esprit, a dit Malebranche, devient plus pur, plus lumineux, plus fort et » plus étendu à proportion que s'augmente l'union » qu'il a avec Dieu, parce que c'est elle qui fait toute » sa perfection (2). »

Je ne suis point étonné que cette maxime et tant d'autres du même genre aient fait tort à Malebranche dans le dernier siècle, et que sa patrie même, saisie d'un accès de délire dont l'histoire de l'esprit humain ne présente pas d'autre exemple, l'ait mis au-dessous de Locke. Malebranche n'a pas moins parfaitement

(1) Cogitata et Visa. Opp., tom. IX, p. 167-168.

(2) Recherche de la Vérité. Paris, 1721, in-4°. Préface, p. VI.

raison, et il n'y a pas même de l'exagération dans ce qu'il ajoute (*ibid.*) : « que les hommes peuvent re-» garder l'astronomie, la chimie et presque toutes les » sciences comme les divertissements d'un honnête » homme, mais qu'ils ne doivent pas se laisser sur-» prendre à leur éclat, ni les préférer à la science de » l'homme. » Bacon est tout à fait inexcusable d'avoir contredit cette grande vérité après l'avoir très-heureusement exprimée en prononçant ce mot si connu, *que la religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre*. Il a donc parlé non-seulement contre la vérité, mais encore contre sa conscience, en accordant aux sciences naturelles une suprématie qui ne leur appartient nullement. La prodigieuse dégradation des caractères dans le dix-huitième siècle (publiée même physiquement, surtout en France, par celle des physionomies) n'a pas d'autre cause que l'extinction des sciences morales sous le règne exclusif de la physique et de la desséchante algèbre.

La science a son prix sans doute, mais elle doit être limitée de plus d'une manière; car d'abord il est bon qu'elle soit restreinte dans un certain cercle dont le diamètre ne saurait être tracé avec précision, mais qu'en général il est dangereux d'étendre sans mesure. Quelqu'un a fort bien dit en France que la science ressemble au feu : concentré dans les différents foyers destinés à le recevoir, il est le plus utile et le plus puissant agent de l'homme; éparpillé au hasard, c'est un fléau épouvantable (1).

---

(1) J'emprunte cette comparaison, qui est très-juste et très-belle,

L'antiquité nous donne encore sur ce point une leçon frappante ; car ce n'est pas sans une grande raison que, dans les temps primitifs, nous voyons la science renfermée dans les temples et couverte des voiles de l'allégorie. C'est qu'en effet le *feu* ne doit point être remis aux enfants. Que si les enfants ont grandi, ou que les hommes faits aient oublié certains usages du feu, ou que la science elle-même soit devenue moins *brûlante,* la règle originelle sera modifiée sans doute ; cependant toujours elle se montrera dans l'alliance naturelle et fondamentale de la religion et de la science, et dans les mots mêmes qui accompagneront constamment leur séparation. *O lois catholiques,* profondément ignorées par l'aveugle écrivain dont j'expose les erreurs ! mais qui sait si de nos jours encore on voudra les reconnaître?

Les sciences doivent en outre être considérées dans leur rapport avec les différents ordres de la société. L'homme d'État, par exemple, ne se plongera jamais dans les recherches purement physiques qui excluent son caractère et son talent (1). Elles paraissent convenir tout aussi peu aux prêtres, qui auront toujours, au contraire, un talent particulier et même une

---

sans savoir à qui la restituer. Si elle est rencontrée par le propriétaire, il est prié de la reprendre. C'est un journaliste français, si je ne me trompe.

(1) Bacon s'est rendu extrêmement ridicule pour avoir ignoré cette vérité. Je doute qu'il y ait un spectacle au monde plus risible que celui du chancelier d'Angleterre disputant à son cuisinier les marmites et les coquemars pour faire des expériences sur la forme de la chaleur et pesant l'air dans l'air avec une balance d'épicier.

certaine vocation pour l'astronomie. Il n'est pas étonnant que dans l'antiquité cette science se présente comme une propriété du sacerdoce, que dans les siècles moyens l'astronomie soit demeurée de nouveau cachée dans les temples, et qu'enfin, au jour du réveil des sciences, le véritable système du monde ait été trouvé par un *prêtre*. Si les devoirs sévères et les occupations immenses du sacerdoce légitime lui permettaient de se livrer à la chimie et, mieux encore, à la médecine, il obtiendrait certainement des succès prodigieux. Sur la haute question du lien caché qui unit les sciences divines et humaines, la sagesse consiste à prendre exactement le contre-pied de tout ce qu'a dit Bacon, c'est-à-dire à tâcher d'unir *par tous les moyens possibles* ce qu'il a tâché de diviser *par tous les moyens possibles,* la science et la religion.

Il faut de plus que les sciences naturelles soient tenues à leur place, qui est la seconde, la préséance appartenant de droit à la théologie, à la morale et à la politique. Toute nation où cet ordre n'est pas observé est dans un état de dégradation. D'où vient la prééminence marquée du dix-septième siècle, surtout en France? De l'heureux accord des trois éléments de la supériorité moderne, la religion, la science et la chevalerie, et de la suprématie accordée au premier. On a souvent comparé ce siècle au suivant, et comme il n'y avait pas trop moyen de contester la supériorité du premier dans la littérature, on s'en consolait par la supériorité *incontestable* du second dans la philosophie, tandis que c'est précisément le contraire qu'il fallait dire; car notre siècle fut sur-

passé par la philosophie bien plus que par la littérature du précédent. Qu'est-ce donc que la philosophie? Si je ne me trompe, *c'est la science qui nous apprend la raison des choses,* et qui est plus profonde à mesure que nous connaissons *plus de choses.* La philosophie du dix-huitième siècle est donc parfaitement nulle (du moins pour le bien), puisqu'elle est purement négative, et qu'au lieu de nous apprendre quelque chose, elle n'est dirigée, de son propre aveu, qu'à *détromper* l'homme, à ce qu'elle dit, de tout ce qu'il croyait savoir, en ne lui laissant que la physique. Descartes, qui ouvre le dix-septième siècle, et Malebranche, qui le ferme, n'ont point eu d'égaux parmi leurs successeurs. Y a-t-il dans le siècle suivant une meilleure anatomie, un plus terrible examen du cœur humain que le livre de La Rochefoucauld? un cours de morale plus complet, plus approfondi, plus satisfaisant que celui de Nicole? Y a-t-il dans notre siècle beaucoup de livres à comparer à celui d'Abbadie, *de la Connaissance de soi-même et des sources de la morale?* Pascal, comme philosophe, a-t-il été égalé dans le siècle suivant? Quels hommes que Bossuet et Fénélon dans la partie philosophique de leurs écrits! La théologie ayant d'ailleurs plusieurs points de contact avec la métaphysique, il faut bien se garder de passer les théologiens sous silence quand il s'agit de la supériorité philosophique. Lisez, par exemple, ce que Pétau a écrit sur la liberté de l'homme en elle-même et dans son rapport avec la prévision et l'action divine: suivez-le dans la savante histoire de tout ce que l'esprit humain a pensé sur ces profondes questions, et lisez ensuite ce que Locke a balbutié sur le

même sujet : vous pâmerez de rire, et vous saurez au moins ce que vaut une grande réputation moderne en voyant ce qu'elle a coûté.

Il est encore très-important de remarquer qu'indépendamment de la supériorité du dix-septième siècle dans les ouvrages philosophiques proprement dits, sa littérature entière, prise dans le sens le plus général du mot, respire je ne sais quelle philosophie sage, je ne sais quelle raison calme, qui circule pour ainsi dire dans toutes les veines de ce grand corps, et qui, s'adressant constamment au bon sens universel, ne surprend, ne choque et ne trouble personne. Ce tact exquis, cette mesure parfaite fut nommée *timidité* par le siècle suivant, qui n'estima que la contradiction, l'audace et l'exagération.

Une autre considération générale qui n'est qu'une suite de la précédente, et qui assure une supériorité décidée à la philosophie du dix-septième siècle sur la suivante, c'est que la première est dirigée tout entière au perfectionnement de l'homme, au lieu que la seconde est une puissance délétère qui ne tend, en détruisant les dogmes communs, qu'à isoler l'homme, à le rendre orgueilleux, égoïste, pernicieux à lui-même et aux autres ; car l'homme, qui ne vaut que parce qu'il croit, ne vaut rien s'il ne croit rien.

Et cette considération de l'utilité déciderait seule la question de vérité ; car jamais l'erreur ne peut manquer de nuire, ni la vérité d'être utile. Si l'on a cru quelquefois le contraire, c'est qu'on n'y avait pas regardé d'assez près.

Mais ce qui doit être observé par-dessus tout, c'est que l'infériorité du dix-huitième siècle est due uni-

quement à l'esprit d'irreligion qui l'a distingué. Les talents ne lui ont pas manqué, mais seulement ce principe qui les exalte et les dirige.

Dans les livres de certains mystiques de l'Asie appelés *suphis,* il est écrit « que Dieu au commencement » des choses, ayant rassemblé tous les esprits, leur » demanda s'ils ne se *reconnaissaient pas obligés* » *d'exécuter toutes ses volontés ;* » et que tous répondirent « OUI. » C'est une grande et évidente vérité présentée sous une forme dramatique qui l'anime. Qu'y a-t-il de plus certain que la noble destination de tous les êtres spirituels de concourir librement. dans leurs sphères respectives, à l'accomplissement des décrets éternels ? La sanction de cette loi n'est pas moins évidente. Toute action de l'intelligence créée contraire aux vues de l'intelligence créatrice amène nécessairement une dégradation de cette même lumière qui lui avait été donnée pour concourir à l'ordre ; et si cette action désordonnée est de plus volontaire et délibérée, c'est une véritable révolte dont l'effet doit être particulièrement funeste. Or comme jamais la sublime destination de l'esprit ne fut contredite d'une manière plus générale et plus directe que dans le dix-huitième siècle, il ne faut pas être surpris que tous les talents y soient demeurés pour ainsi dire au-dessous d'eux-mêmes.

Donnez à Buffon la foi de Linnée ; imaginez Jean-Jacques Rousseau tonnant dans une chaire chrétienne sous le surplis de Bourdaloue ; Montesquieu écrivant avec la plume qui traça *Télémaque* et la *Politique sacrée,* Madame du Deffant allant tous les jours à la messe, n'aimant que Dieu et sa fille, s'échauffant sur

la Providence, sur la grâce, sur S. Augustin et peignant une société qui lui ressemble, etc., etc. : qui sait si, dans des genres si différents, le grand siècle ne se trouverait pas avantageusement balancé?

Un fleuve de fange qui roulait des diamants a sillonné l'Europe pendant tout le dernier siècle. L'urne qui l'épanchait à *Ferney* ressemblait à ces vaisseaux du Levant qui recèlent la peste dans les précieuses cargaisons qu'ils nous apportent. Purifiez ces eaux, faites-les partir de cette haute source qui domine toutes les impuretés humaines, ce fleuve eût enchanté, fertilisé, enrichi l'Europe sans la corrompre. Si le dix-septième siècle présente plus de talents supérieurs peut-être que dans le nôtre, les talents en général se montrent en plus grand nombre : et qui sait encore jusqu'à quel point ceux-ci se seraient élevés si le génie coupable et avili n'eût pas volontairement jeté ses ailes? Non-seulement l'esprit du siècle a plus ou moins flétri les talents, mais de plus ce qu'il en a laissé subsister n'a produit qu'un vain éclat, un vain amusement pour l'esprit presque toujours accompagné de conséquences funestes. On en voit un exemple frappant dans l' *Esprit des Lois :* personne ne peut nier que ce livre n'appartienne à un talent supérieur; cependant l'anathème général l'a frappé; il n'a fait que du mal, et il en a fait immensément. Le *Contrat social* s'adressait à la foule, et les laquais même pouvaient l'entendre; c'était un grand mal sans doute; mais enfin leurs maîtres nous restaient : le livre de Moutesquieu les perdit.

Que n'a-t-on pas dit dans le dernier siècle contre l'éducation religieuse? que n'a-t-on pas fait pour

rendre la science et la morale même purement humaines? Les Français surtout frappèrent le grand coup en 1763. L'effet est connu; il fut clair, immédiat, incontestable, et cette époque sera à jamais remarquée dans l'histoire. Là commence la génération détestable qui a *voulu*, *fait* ou *permis* tout ce que nous avons vu.

Bacon est le père de toutes ces maximes funestes; on n'a rien fait qu'il n'ait conseillé; il n'a rien conseillé dans ce genre qu'on n'ait exécuté; il n'a été véritablement connu, il n'a été célébré et traduit que par les hommes de notre siècle; les encyclopédistes commencèrent sa réputation, c'est-à-dire qu'elle commença avec la plus grande et la plus redoutable conjuration qui jamais ait été formée contre la religion et les trônes. Si les conjurés le choisirent pour leur oracle et le mirent à la mode, ils savaient bien sans doute ce qu'ils faisaient. Les affinités morales sont une loi de la nature comme celles de l'ordre physique. Si tous convinrent de se réunir autour de Bacon, c'est que tous rencontrèrent chez lui ce qu'ils voulaient.

Bacon a donc donné le plus mauvais conseil aux hommes, et, quoique l'expérience l'ait suffisamment prouvé, il est bon néanmoins de faire observer qu'il n'est pas condamné moins hautement par la théorie et par cette marche générale de l'esprit humain dont les phases successives pourraient être appelées *lois du monde*.

Toutes les nations commencent par la théologie et sont fondées par la théologie. Plus l'institution est religieuse, plus elle est forte. On peut citer l'Égypte, l'Étrurie, Rome, Lacédémone, etc. : cette règle n'a

point d'exception. Partout les prêtres sont les fondateurs, les gardiens et les dispensateurs de la science, dont le foyer est dans les temples.

Ce qu'on a dit sur ce point touchant l'ambition, l'avarice, la fourberie des prêtres fait pitié. Qu'une certaine classe d'hommes en possession exclusive de la science se glorifie de ce trésor et craigne de le communiquer, qu'il y ait même de l'excès à cet égard, et que l'intérêt personnel appuie quelques calculs sur l'ordre établi des choses, cela se conçoit; mais que ces hommes puissent s'emparer de la science par un raisonnement antérieur, c'est une puérilité qui ne vaut pas la peine d'être réfutée.

Plus la théologie est parfaite dans un pays, plus il est fécond en véritable science. Voilà pourquoi les nations chrétiennes ont surpassé toutes les autres dans les sciences, et pourquoi les Indiens et les Chinois, avec leur science *tant* et *trop* vantée, ne nous atteindront jamais tant que nous demeurerons respectivement ce que nous sommes (1). Copernic, Képler, Descartes, Newton, les Bernouilli, etc., sont des productions de l'Évangile.

Plus la théologie sera cultivée, honorée, dominante, et plus, toutes choses égales d'ailleurs, la science humaine sera parfaite, c'est-à-dire plus elle aura de force et d'étendue, et plus elle sera dégagée de tout alliage dangereux ou funeste.

(1) Cette restriction est essentielle, car cet état respectif pourrait fort bien changer; et si l'Asie venait à recouvrer quelques-unes de ses anciennes prérogatives, elle nous passerait en un clin d'œil; ce qui serait une nouvelle preuve de tout ce qui est dit dans ce chapitre.

Le développement de ces vérités produirait un trop gros livre; mais pourquoi donc serait-il nécessaire de les prouver en détail? elles tiennent aux principes les plus évidents; la métaphysique les démontre; l'histoire les proclame.

« Bacon, dit-il, (en parlant de lui-même, en troi- » sième personne, comme César) Bacon a vu combien » la philosophie naturelle avait eu à souffrir de la » superstition et du zèle religieux, immodéré et » aveugle (1). » Puis il nous parle de ces philosophes grecs qui furent déclarés coupables d'*impiété pour avoir voulu expliquer physiquement le tonnerre, et de ces cosmographes qui ne furent guère mieux traités par les pères de l'Église pour avoir* LES PREMIERS *découvert et décrit la rondeur de la terre* (2).

Bacon en aurait dit davantage s'il avait osé; mais son traducteur, qui a dit tout ce que le premier voulait dire, nous a donné, dans sa colère philosophique, un commentaire de ce texte, extrêmement amusant. « Rien n'a fait plus de tort, dit-il, à l'Église ca-

(1) *Filum labyrinthi, sive formula inquisitionis ad filios.* (§ 7. Opp., tom. II, p. 171. Partie anglaise.)

(2) « The cosmographers which FIRST discovered and described the roundness of the earth. » (Ibid., p. 171.) — Ne dirait-on pas que les pères de l'Église existèrent *tous à la fois*, et qu'ils dirent anathème *tous à la fois* à des *cosmographes* qui, de même *tous à la fois*, avaient découvert *les premiers* la rondeur de la terre. Il n'est pas permis de s'exprimer avec tant d'ignorance et d'inexactitude. Quels sont donc ces *cosmographes?* (il ne sait jamais le nom de rien) et quand ont-ils vécu? Le raisonnement, l'expérience, l'analogie, tout se réunit pour établir la rondeur de la terre. A nulle époque du monde cette vérité n'a pu être universellement ignorée.

» tholique que la démonstration de certaines vérités
» qu'elle avait longtemps niées avec opiniâtreté, et
» même punies en la personne de ceux qui les défen-
» daient.... Si l'Église catholique avait eu la sagesse
» de ne point se mêler des sujets scientifiques et phi-
» losophiques, ou de ne brûler que l'argument en
» laissant vivre le logicien, elle eût prévenu ou du
» moins beaucoup éloigné l'horrible réaction dont
» nous avons été témoins; mais elle a suivi d'autres
» maximes, et en persécutant nos philosophes, nos
» prêtres n'ont fait qu'enraciner la philosophie.....
» La persécution que les catholiques ont fait essuyer
» au grand Galilée... n'a eu d'autre effet que d'exci-
» ter un plus grand nombre de personnes à en lire
» la démonstration (1). »

Comment ces monstrueuses calomnies ont-elles pu trouver place dans l'esprit d'un écrivain qui a su se recommander à ses lecteurs par une foule de pensées intéressantes dont il a orné sa traduction? C'est un exemple terrible de l'excès d'aveuglement où les préjugés d'un siècle maudit ont pu porter des hommes faits d'ailleurs pour connaître et aimer la vérité.

Il est faux que l'*Église catholique* ait jamais *nié*, encore moins *nié avec opiniâtreté*, et encore moins *puni dans la personne de ceux qui les soutenaient*, je ne dis pas *certaines vérités*, mais une *seule vérité*, dans le cercle des sciences naturelles, dont elle ne se mêle nullement, à moins qu'on n'entreprenne d'y trouver des arguments contre la religion. Et quant au

(1) Tom. V de la trad. (Nov. Org., liv. I, chap. IV, p. 299-300.)

conseil donné à cette religion de se contenter de *brûler l'argument au lieu de brûler le logicien,* on a lieu de douter si le traducteur jouissait de ses facultés intellectuelles lorsqu'il écrivait cette pasquinade.

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la vieille querelle des *antipodes*. Pascal a eu le malheur de dire dans une de ses lettres provinciales, pour se donner le plaisir de faire une épigramme contre un pape, *que le monde aima mieux croire à Christophe Colomb, qui venait des antipodes, qu'au pape Zacharie, qui les niait.* Mais si Pascal avait examiné les pièces, au lieu de se livrer aveuglement à la passion qui conduisait sa plume, il se serait bien vite aperçu de son erreur. Au milieu du huitième siècle le prêtre Virgile, Irlandais de naissance, fut accusé de soutenir « *qu'il » y avait un autre monde, d'autres hommes sous la » terre, un autre soleil, une autre lune* (1). Le pape Zacharie, alarmé par des propositions qui lui semblaient attaquer l'origine commune de tout le genre humain et le dogme de la rédemption, ordonna des informations sur ce point ; mais on ne voit pas qu'elles aient eu des suites. Virgile mourut paisiblement à Salzbourg, dont il avait été fait évêque après cette affaire, où il ne s'agissait nullement de la question des antipodes proprement dite, sur laquelle des auteurs ecclésiastiques et même des pères de l'Église du premier ordre ont embrassé l'affirmative (2).

---

(1) « Quod alius mundus et alii homines sub terra sint, seu alius sol et luna. » (Biblioth. des pères, dans les lettres de S. Boniface et lettre X[e] du tom. VI des Conciles.)

(2) Comme on ne doit jamais faire ce qui est fait, je renvoie au Dic-

S. Augustin a dit en propres termes que la terre est suspendue dans le vide, ou dans le rien (*in nihilo*), que l'Océan l'environne de toute part et en fait la plus grande des îles (1). Il me semble qu'on doit être content de cette profession de foi, qui peut tenir lieu de beaucoup d'autres.

Quant à l'affaire de Galilée, il est inconcevable qu'on ose en parler encore après les éclaircissements qui ont été donnés sur ce sujet. Tiraboschi a démontré dans trois dissertations intéressantes que les souverains pontifes, loin de retarder la connaissance du véritable système du monde, l'avaient au contraire grandement avancée, et que, pendant deux siècles entiers, trois papes et trois cardinaux avaient successivement soutenu, encouragé, récompensé et Copernic lui-même et les différents astronomes précurseurs plus ou moins heureux de ce grand homme ; en sorte que c'est en grande partie à l'Église romaine que l'on doit la véritable connaissance du système du monde (2).

---

tionnaire historique de l'abbé Feller, art. *Virgile* (2), où toutes les autorités sont exactement citées. Il semble n'avoir oublié que S. Augustin, que je cite seul par cette raison.

(1) *S. Aug. Opp.*, tom. VII, p. 338-423. Cité dans *le Christianisme de Bacon*. (Tom. II, p. 238, 331.) Si l'on veut voir un bel exemple d'effronterie philosophique, il faut lire ce texte de Condorcet après celui de S. Augustin : *Dans le huitième siècle un pape ignorant persécuta un diacre pour avoir soutenu la rondeur de la terre* CONTRE LE RHÉTEUR AUGUSTIN. (*Esquisse d'un tableau historique*, etc., p. 228.) L'expression impertinente *le rhéteur Augustin* appartient à Jean-Jacques.

(2) *V.* les Mémoires historiques lus à l'académie des *Dissonanti* de Modène, par l'abbé *Tiraboschi*. (Storia della Letter. ital. Venise, 1796, in-8°; tom. VIII, p. 313 et suiv.)

Les personnes qui aiment à se défaire de leurs préjugés et à appren-

On se plaint de la persécution que souffrit Galilée pour avoir soutenu le mouvement de la terre, et l'on ne veut pas se rappeler que Copernic dédia son fameux livre des *Révolutions célestes* au grand pape Paul III, protecteur éclairé de toutes les sciences, et que dans l'année même qui vit la condamnation de Galilée, la cour de Rome n'oublia rien pour amener dans l'université de Bologne ce fameux Képler, qui non-seulement avait embrassé l'opinion de Galilée sur le mouvement de la terre, mais qui prêtait de plus un poids immense à cette opinion par l'autorité de ses immortelles découvertes, complément à jamais fameux de la démonstration du système copernicien.

Un savant astronome, de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, s'étonne de la hardiesse avec laquelle Copernic, *en parlant à un pape,* s'exprime dans son épître dédicatoire sur les hommes *qui s'avisent de raisonner sur le système du monde sans être mathématiciens* (1). Il part de la supposition que les papes avaient proscrit ce système, tandis que le contraire de cette supposition est incontestable. Jamais l'Église réunie, jamais les papes, en leur qua-

---

dre des choses dont elles se doutaient peu, feront bien de lire ces deux mémoires.

(1) *Exposition du système de l'univers*, par M. Schubbert, chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, astronome de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, dans l'almanach allemand de cette capitale. Année 1809, p. 80-199.

Les rares connaissances et le style non moins distingué de l'auteur ont pu élever un almanach au rang des livres et le placer dans toutes les bibliothèques.

lité de chefs de l'Église, n'ont prononcé un mot ni contre ce système en général, ni contre Galilée en particulier. Galilée fut condamné par l'inquisition, c'est-à-dire par un tribunal qui pouvait se tromper comme un autre, et qui se trompa en effet sur le fond de la question ; mais Galilée se donna tous les torts envers le tribunal, et il dut enfin à ses imprudences multipliées une mortification qu'il aurait pu éviter avec la plus grande aisance, et sans se compromettre aucunement (1). Il n'y a plus de doute sur ces faits. Nous avons les dépêches de l'ambassadeur du grand-duc à Rome, qui déplore les torts de Galilée. S'il s'était abstenu d'écrire, comme il en avait donné sa parole ; s'il ne s'était pas obstiné à vouloir prouver le système de Copernic par l'Écriture sainte, s'il avait seulement écrit en langue latine, au lieu d'échauffer les esprits en langue vulgaire, il ne lui serait rien arrivé. Mais supposons le contraire de ces faits, et donnons tous les torts à l'inquisition : en résultera-t-il *que les catholiques persécutèrent Galilée?* Quel délire! Il y a deux cents millions de catholiques sur la terre, vivant sous une foule de souverainetés différentes : comment se trouvèrent-ils gênés tous à la fois et pour toujours par le décret d'un tribunal séant dans les murs de Rome? Quelle corporation, et même quel individu catholique, en sa qualité de catholique, a ja-

(1) Il faut encore se rappeler les égards flatteurs dont le ressentiment le mieux fondé ne priva point Galilée. En arrivant à Rome il logea chez le cardinal Bellarmin, et sa prison passagère fut un palais accompagné de jardins magnifiques. Lui-même datait une lettre : *da questo delizioso retiro.*

mais persécuté Galilée? S'il était défendu d'enseigner le système de Copernic dans cette capitale, qui empêchait de l'enseigner à quelques milles de Rome, dans tout le reste de l'Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, dans tout le monde enfin, Rome exceptée? Le même écrivain que je citais tout à l'heure s'étonne « que le livre de Copernic ait paru sous l'é- » gide d'un pape dont les successeurs devaient un » jour lancer les foudres du Vatican, et même ap- » peler à leur aide le bras séculier, pour étouffer la » vérité nouvelle, et ramener sur le globe la nuit du » préjugé à peine dissipée (1). »

Je ne veux faire aucune comparaison; mais voilà cependant encore un exemple remarquable de la force des préjugés sur les plus excellents esprits. En effet jamais les papes n'ont lancé ce qu'on appelle *les foudres du Vatican* sur les partisans de Copernic, et moins encore ont-ils *appelé à leur secours la puissance temporelle* pour étouffer la nouvelle doctrine; car cette puissance leur appartient chez eux, comme à tous les autres princes, et hors de l'état ecclésiastique ils l'auraient invoquée en vain. On ne citera pas un seul monument, un seul rescrit, un seul jugement des papes qui tende à étouffer ou seulement à décréditer aucune vérité physique ou astronomique : tout

(1) « Es ist merkwürdigdasz... diese grosz Entdeckung zuerst, unter der Ægide eines Pabstes erschien, dessen Nachfolger die Donner des Vaticans und den weltlichen Arm zu Hülferiefen um die neue Wahrheit zu unterdrücken und die kaum zerstreute Nacht der Vorurtheile auf dem Erdkreise zurück zu rufen. » (V. l'Exposition du système du monde. Ibid.,)

se réduit à ce décret de l'inquisition contre Galilée, décret qui ne signifie rien, qui est isolé dans l'histoire, qui n'a produit d'ailleurs et ne pouvait produire aucun effet.

Ce qui est véritablement curieux c'est la contradiction où tombent sans s'en apercevoir tous ces accusateurs de la puissance ecclésiastique. Le traducteur de Bacon va nous en fournir un premier exemple. « La » persécution, dit-il, que les catholiques (les catholi- » ques !) ont fait essuyer au grand Galilée, relative- » ment à son assertion sur le mouvement de la terre, » n'a eu d'autre effet que d'exciter un plus grand » nombre de personnes à en lire la démonstration (1). »

Un philosophe allemand, dans un morceau sur la puissance ecclésiastique (ou ce qu'il appelle l'*Hildebrandisme*) écrit avec un fanatisme et un aveuglement qui aurait fait honneur au seizième siècle, triomphe « de ce que la vérité plus rapide et plus incoercible que son emblème naturel, la lumière, se joua à l'époque de la réforme de tous les obstacles que lui opposa *l'Hildebrandisme* (2). »

Je prends acte de cet aveu ainsi que du précédent, et j'observe qu'il est étrange de déclarer la vérité invincible dans la même phrase où l'on accuse l'Église

(1) Tom. V de la traduction. Nov. Org., liv. I, chap. IV, p. 300.

(2) Possell, dans les classiques allemands de Politz. Tom. IV, in-8°, p. 104-110.

La condamnation de Galilée ne suspendit presque pas d'un moment le triomphe de la vérité (Montucla, *Hist. des mathématiques*, part. IV, liv. V, n° III). Sans doute, mais qu'on ne vienne donc plus nous débiter des élégies sur la *vérité opprimée*.

de l'avoir étouffée. Rien en effet ne peut supprimer une vérité découverte. Si quelques obstacles la retardent, bientôt ils tournent à son profit : l'histoire fait foi, et si les exemples nous manquaient la nature de l'esprit humain nous ferait deviner la loi qui est la même dans l'ordre physique ; car *tout obstacle qui n'éteint pas une force en augmente la puissance, parce qu'elle l'accumule*. Du reste ce que l'œil prévenu de ces écrivains n'a garde d'apercevoir c'est qu'il est infiniment utile qu'il y ait dans le monde une puissance qui s'oppose à toutes les innovations qui lui paraissent téméraires : si elle se trompe, l'invincible vérité a bientôt dissipé le nuage. Dans le cas contraire, infiniment plus fréquent que l'autre, elle rend le plus grand service aux hommes en donnant un frein à l'esprit d'innovation qui est un des plus grands fléaux du monde. Toute autorité, mais surtout celle de l'Église, doit s'opposer aux nouveautés sans se laisser effrayer par le danger de retarder la découverte de quelques vérités, inconvénient passager et tout à fait nul comparé à celui d'ébranler les institutions ou les opinions reçues. On a appliqué avec beaucoup d'esprit à la souveraineté spirituelle ces vers de Virgile :

> Res dura et regni novitas me talia cogunt
> Moliri, et late fines custode tueri. (Æn. I, 564.)

Si la bulle de Léon X eût étouffé le protestantisme dans son berceau, elle eût évité la guerre de trente ans, la guerre des paysans, les guerres civiles de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Flandre, etc., l'assassinat de Henri III, l'assassinat de Henri IV, l'as-

sassinat de Marie Stuart, l'assassinat du prince d'Orange, l'assassinat de Charles I[er], le massacre de Mérindol, le massacre de la Saint-Barthélemy et la révolution française, incontestable fille de celle du seizième siècle.

Si la censure de la Sorbonne eût arrêté subitement Buffon, son brillant esprit, incapable de repos, nous aurait parlé utilement sur quelque sujet utile, au lieu d'enfanter les *Époques de la nature,* et peut-être n'eût-on pas imprimé à Londres une traduction des œuvres de ce naturaliste DÉGAGÉE DE SES EXTRAVAGANCES (1).

Ainsi l'alliance de la religion et de la science, que Bacon nous présente comme un fléau de l'esprit humain, est le grand but vers lequel les législateurs doivent tendre de toutes leurs forces, parce que la religion, en purifiant et en exaltant l'esprit humain, le rend plus propre aux découvertes, parce qu'elle combat sans relâche le vice qui est l'ennemi capital de la vérité, et parce qu'en favorisant la science de ces deux manières elle achève de la perfectionner en la privant d'une certaine *alcalescence* originelle qui la fait tendre sans cesse à la putréfaction.

Bacon, en ne cessant d'invectiver contre l'enseignement et l'état des sciences de son temps, invectivait réellement contre une loi *cosmique*; autant valait écrire contre la précession des équinoxes ou contre les marées. Il voulait à toute force troubler, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la végétation de la plante

(1) « Freed from his extravagancies. » Ce sont les paroles du prospectus que j'ai lu jadis.

humaine. Il *protestait* contre la marche de l'action divine. Jamais la science ne doit paraître avant que les esprits soient préparés à la recevoir sans danger, et même pour le bien général de l'humanité il faut plaindre sincèrement la nation chez qui cet ordre aurait été interverti.

Toute la science de l'univers a commencé dans les temples, et les premiers astronomes surtout furent des prêtres. Je ne dis pas qu'il faille recommencer l'initiation antique, et changer les présidents de nos académies en hiérophantes, mais je dis que toutes les choses recommencent comme elles ont commencé, qu'elles portent toutes un principe originel qui se modifie suivant le caractère différent des nations et la marche progressive de l'esprit humain, mais qui cependant se montre toujours d'une manière ou de l'autre. Les prêtres ont tout conservé, ont tout ranimé, et nous ont tout appris. Il serait inutile de rappeler ce que nous devons aux moines; mille plumes ont épuisé ce sujet (1). Le mot *clerc* signifia et signifie

(1) Hume a fait ces aveux exprès : « Si nulle nation de l'Europe ne » possède une aussi grande quantité d'analistes fidèles et de monu- » ments historiques que la nation anglaise, elle le doit uniquement au » clergé de l'Église romaine, qui a préservé ces trésors..... Tout » homme qui a feuilleté les annalistes cénobites sait qu'à travers leur » style barbare ils sont pleins d'allusions aux auteurs classiques et sur- » tout aux poëtes. » (Hume's Richard III, ch. XXIII. Ibid., note D.)
Hume, qui affecte l'impartialité sans la posséder réellement, puisqu'elle ne peut résider que dans la conscience, oublie ailleurs ce qu'il vient de nous faire lire, et nous dit intrépidement *que par l'établissement des monastères une foule d'hommes furent arrachés aux arts utiles et nourris* DANS LES RÉCEPTACLES DE LA PARESSE ET DE L'IGNORANCE. (Henri VIII, chap. XXIX.) — Il est comique !

7.

même encore quelquefois dans notre langue *un savant* (1), et celui de *clergie* désignait la science. Dans l'ancienne Italie un ignorant fut nommé *un laïque* (2). La conservation et la renaissance de l'astronomie sont dues uniquement à la question de la Pâque (3). La réformation du calendrier fut le grand œuvre du sacerdoce, qui en fit présent même à ceux qui le refusaient. L'un des principaux ouvriers de cette grande entreprise fut le jésuite Clavius; et puisque ce nom se présente à moi j'observerai que l'ordre des jésuites, qui possède éminemment l'esprit sacerdotal, a toujours montré, par cette raison, beaucoup de talent et d'inclination pour l'astronomie. Lalande en a fait l'observation, et a donné une longue liste des astronomes que cet ordre a produits. On sait ce qu'ils ont fait à la Chine et ailleurs, et bientôt, je l'espère, ils reprendront les mêmes travaux avec de plus grands succès, aucune loi primitive ne pouvant être entièrement effacée.

Tous les arts libéraux ont suivi pour nous la même marche que celle des sciences. Notre musique naquit

---

(1) *C'est un grand clerc ; il est* ou *il n'est pas très-grand clerc dans cette matière*. Ce sont des façons de parler encore usitées. Les navigateurs modernes ont trouvé qu'à Taïti le même mot (*tahowa*) signifie *prêtre* et *savant*. (Carli, *Lettere americane*, tom. I, let. VII.) C'est de tout côté la même loi.

(2) « Dagl' Italiani, per un bel passo di Dante, si diceva *laico*, per dir uomo che non sapeva di lettere. » (Vico, Scienza nuova, in-8°, p. 201.)

(3) C'est une remarque très-juste de M. l'abbé Andres (*Dell' origine, progresso e stato attuale d'ogni letteratura*. Tom. IV, in-4°, p. 260.)

dans l'Église; et lorsque les débris de la poésie et de la musique antique eurent enfin conclu avec le génie du Nord cette alliance dont les conditions sont à jamais écrites dans les hymnes de l'Église romaine, un prêtre régulier (Guy d'Arezzo) donna à l'Europe cette écriture musicale qui doit, suivant les apparences, durer autant que l'écriture algébrique (1).

Les premiers essais et les plus grands efforts de la peinture et de la sculpture représentèrent jadis les héros et les dieux. A la renaissance des arts le Christ et ses *héros* s'offrirent à l'imagination des artistes, et lui demandèrent des chefs-d'œuvre d'un ordre supérieur. L'art antique avait senti et rendu le *beau idéal;* le christianisme exigea un *beau céleste,* et il en fournit des modèles dans tous les genres; ses vieillards, ses jeunes gens, ses enfants, ses femmes, ses vierges sont des êtres nouveaux qui semblent défier le génie. S. Pierre recevant les clefs, S. Paul parlant devant l'aréopage, S. Jean écoutant les trompettes ne laissent rien désirer à l'imagination tout à la fois la plus brillante et la plus sage. La beauté mâle dans sa fleur respire sur la figure des anges; en eux se réunit la grâce sans mollesse et la vigueur sans rudesse; ils n'ont pas les deux sexes comme le dégoûtant Herma-

(1) « Nel lungo catalogo che si potrebbe formare degli scrittori di musica di que' tempi, pochi s'incontreranno che non sieno monachi od ecclesiastici. Non per erudizione o coltura...., non per illustrare le matematiche discipline, ma per cantare degnamente i divini uffizi si coltivava lo studio della musica; e i più antichi munumenti che abbiamo.... di quella scienza, tutti vengano da' libri di coro e da' canti delle chiese. » (M. l'abbé Andres. Ibid., p. 261.)



phrodite; ils ont la beauté des deux sexes, et cependant ils n'ont point de sexe. Le goût même se croirait coupable s'il y pensait. Une éternelle adolescence brille sur ces visages célestes; jamais ils n'ont été enfants, jamais ils ne seront vieillards; en les contemplant nous avons une idée de ce que nous serons lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour n'y plus rentrer.

L'enfance surnaturelle se montre déjà dans ces inimitables chérubins que Raphael a placés au-dessous de la reine des anges dans l'un de ses plus beaux tableaux. Ces têtes sont pleines d'intelligence, d'amour et d'admiration. C'est la grâce des amours fondue dans l'innocence et la sainteté. Mais tous ces efforts de l'art ne sont que des préparations, et comme des degrés qui doivent élever l'artiste jusqu'à la figure de l'*Enfant-Dieu*. Le voyez-vous sur les genoux de sa mère? elle embrasse son créateur, qui lui demande du lait (1). La *parole éternelle* balbutie; elle joue; elle dort; mais le *Verbe*, qui se rapetisse pour nous, en voilant sa grandeur n'a pas voulu l'éclipser. Le nuage qui couvre l'astre épargne l'œil sans le tromper, et jusque dans les moindres traits de l'enfance mortelle on sent le Dieu.

Bientôt nous le verrons dans le temple étonner les docteurs; ensuite il commandera aux éléments; il



(1) Vergine madre, figlia del tuo figlio,
Humil ed alta più che creatura!
Termine fisso d'eterno consiglio;
Tu sei colei che l'umana natura
Nobilitasti sì, che'l, tuo fattore
Non si sdegnò di farsi tua fattura.

ressuscitera les morts ; il instruira, il consolera, il menacera les hommes ; il parlera, il agira pendant trois ans *comme ayant la puissance* (1). Il se livrera enfin volontairement aux tourments d'un supplice affreux ; il montera sur la croix ; il y parlera sept fois, et toujours d'une manière extraordinaire. Sa voix se renforçant à mesure que la mort s'approche pour lui obéir, sa dernière parole sera plus haute ; et *libre entre les mourants* comme il sera bientôt *libre entre les morts* (2) ; il mourra quand il voudra, en trompant ses bourreaux étonnés, qui n'avaient pu calculer que sur des hommes la durée possible du supplice.

L'art antique a su nous montrer dans le Laocoon le plus haut degré de souffrance physique et morale, sans contorsions et sans difformité. C'était déjà un grand effort de talent que celui de nous représenter la douleur à la fois belle et reconnaissable, cependant il ne nous suffit plus pour peindre le Christ sur la croix. Qui pourra nous montrer le Dieu humainement tourmenté, et l'homme souffrant divinement ? C'est un chef-d'œuvre idéal dont il paraît qu'on peut seulement approcher ; je ne crois pas que parmi les plus grands artistes un seul ait pu jamais contenter ni lui-même, ni le véritable connaisseur ; cependant le modèle, même *inarrivable,* ne laisse pas que d'élever et de perfectionner l'artiste. Le talent fatigué par ses efforts pouvait se délasser en s'exerçant sur la figure des martyrs. C'était encore de superbes modèles que

(1) *Sicut potestatem habens.* (Matth.) (Dante, Parad. XXXIII, v. 1 et suiv.)

(2) *Inter mortuos liber.* (Ps. LXXXVII, 6.)

ces *témoins* sublimes qui pouvaient sauver leur vie en disant *non*, et qui la jetaient en disant *oui*. Sur le visage de ces victimes volontaires l'artiste doit nous faire voir non-seulement la douleur *belle*, mais la douleur *acceptée*, mêlée dans leurs traits à la foi, à l'espérance, à l'amour.

La beauté ayant été donnée à la femme, la femme devait être le modèle de choix pour les deux premiers arts d'imitation. L'antiquité, chez qui le vice était une religion, pouvait se donner carrière sur ce point; mais le christianisme, qui n'admet rien de ce qui peut altérer la morale, a prononcé à cet égard une loi bien simple. Cette loi proscrit toute représentation dont l'original offenserait dans le monde l'œil même de la sagesse humaine. Comment la femme ne rougirait-elle pas d'être représentée aux yeux d'une manière qui la ferait chasser d'une assemblée comme une folle dégoûtante si elle osait s'y montrer ainsi? Et pourquoi l'homme, plus hardi que la femme, oserait-il cependant demander à l'art la copie d'une réalité qu'il aurait accablée de ses sarcasmes? On n'a pas manqué d'observer que cette réserve nuit à l'art; mais c'est une erreur qui repose sur une fausse idée du beau que le vice définit à sa manière. Il me souvient que, dans un journal français très-répandu, on demandait au célèbre auteur du *Génie du Christianisme si une nymphe n'était pas un peu plus belle qu'une religieuse*. En les supposant représentées par le même talent ou par des talents égaux (condition sans laquelle la demande n'aurait point de sens) il n'est point douteux que la religieuse serait plus *belle*. L'erreur la plus faite pour éteindre le véritable sentiment du

beau est celle qui confond *ce qui plaît* et *ce qui est beau*, ou, en d'autres termes, ce qui plaît aux sens et ce qui plaît à l'intelligence. Quel spectateur de notre sexe ne se trouve pas plus ému par la Vénus du Titien que par la plus belle vierge de Raphael? Et cependant quelle différence de mérite et de prix! *Le beau* dans tous les genres imaginables est *ce qui plaît à la vertu éclairée*. Toute autre définition est fausse ou insuffisante. Pourquoi donc la religieuse serait-elle moins belle que la nymphe? Parce qu'elle est vêtue peut-être? mais par quel aveuglement immoral veut-on donc encore juger la représentation autrement que la réalité? Qui ne sait que la beauté devinée est plus séduisante que la beauté visible? Quel homme n'a remarqué, et dix mille fois, que la femme qui se détermine à satisfaire l'œil plus que l'imagination manque de goût encore plus que de sagesse? Le vice même récompense la modestie en s'exagérant le charme de ce qu'elle voile. Comment donc la loi changerait-elle de nature en changeant de place? évidente, incontestable dans la réalité, comment serait-elle fausse sur la toile? Ces maximes pernicieuses ne sont propagées que par la médiocrité qui se met à la solde du vice pour s'enrichir. Le beau religieux est au-dessus du beau idéal, puisqu'il est l'idéal de l'idéal; mais, peu de gens pouvant s'élever à cette hauteur, l'artiste vulgaire quitte ce qui est beau pour ce qui plaît. Écrasé par le talent qui produit la *transfiguration* et la Vierge *della Seggiola*, il s'adresse aux sens pour être sûr de la foule. Il sait bien que le vice *s'appelle légion*. La foule accourt donc en battant des mains, et bientôt le peintre pourra s'écrier

au milieu des applaudissements : *Ingenio victi, re vincimus ipsa.*

Une loi sévère qui se mêle à toutes les pensées de l'art lui rend le plus grand service en s'opposant à la corruption, qui détruit à la fin le beau de toutes les classes, comme un ulcère malin qui ronge la vie.

La femme chrétienne est donc un modèle surnaturel comme l'ange. Elle est *plus belle encore que la beauté,* soit que pour confesser sa foi elle marche au supplice avec les grâces sévères de son sexe et le courage du nôtre, soit qu'auprès d'un lit de douleurs elle vienne servir et consoler la pauvreté malade et souffrante, ou qu'au pied d'un autel elle présente sa main à l'homme qu'elle aimera seul jusqu'au tombeau; dans toutes ces têtes d'un caractère si différent il y a cependant toujours un trait général qui les fait remonter au même principe de beauté.

. . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

A l'aspect de ces figures, quelque belles qu'on les puisse imaginer, aucune pensée profane n'oserait s'élever dans le cœur d'un homme de goût. On leur doit une certaine admiration intellectuelle pure comme leurs modèles. Jusque dans leurs vêtements il y a quelque chose qui n'est pas terrestre. On doit y voir l'élégance sans recherche, la pauvreté sans laideur, et si le sujet l'ordonne, la pompe sans le faste. ELLES SONT BELLES COMME DES TEMPLES (1).

(1) « Filiæ eorum compositæ in similitudinem templi. » (Ps. CXLIII, 13.)

Et comme de la réunion d'une foule de traits empruntés à différentes beautés on vit naître jadis un modèle fameux dans l'antiquité, tous les traits de la beauté sainte se réunissent de même, comme dans un foyer, pour enfanter la figure de MARIE, le désespoir et cependant l'objet le plus chéri de l'art moderne dans toute sa vigueur. Il semble que l'empire du sexe pénètre jusque dans ce cercle religieux, et que les hommes saisissent avec empressement l'idée de la femme divinisée. La fabuleuse *Isis*, ayant aussi un enfant mystérieux sur ses genoux, obtenait déjà je ne sais quelle préférence de la part des imaginations antiques. Chacun voulant en posséder l'image, un poëte a dit :

Par ISIS, comme on sait, les peintres sont nourris (1).

Dans l'ordre de la vérité et de la sainteté, MARIE peut faire naître une observation semblable. *Toujours la même et toujours nouvelle*, nulle figure n'a plus exercé le talent imitatif. Le pinceau des plus grands maîtres semble en avoir fait un objet d'engagement et d'émulation. Sur ce sujet mille et mille fois répété, tantôt ils surpassaient leurs rivaux et tantôt ils se surpassaient eux-mêmes. Il n'y a pas un cabinet distingué en Europe qui ne renferme quelque chef-d'œuvre de ce genre; et tandis que l'amateur s'extasie devant eux, le missionnaire armé de la même figure, quoique faiblement exécutée, commence efficacement l'œuvre de la régénération humaine (2).

(1) « Pictores quis nescit ab ISIDE pasci? » (Juven. XII, 28.)

(2) Les figures de Marie et de Jésus enfant ont toujours été un grand

Les considérations précédentes expliquent pourquoi nous avons été, suivant toutes les apparences, aussi supérieurs aux anciens dans la peinture qu'ils nous ont eux-mêmes surpassés dans la statuaire, ou du moins pourquoi nous n'avons jamais pu parvenir à la même perfection dans les deux genres : c'est que, la peinture n'ayant point eu de modèle parmi nous, elle est née tout simplement dans l'Église, et que, cette naissance étant naturelle, elle a produit librement tout ce qu'elle pouvait produire. Dans la sculpture au contraire nous avons copié; et c'est encore une loi universelle que toute copie demeure au-dessous de l'original. C'est en vain d'ailleurs que pour les représentations religieuses on chercherait un ange dans l'Apollon du Belvéder, une vierge dans la Vénus de Médicis, un martyr dans le Laocoon, un S. Jean dans Platon, etc. Ils n'y sont pas.

Lorsque autrefois quelqu'un dit à Phidias qui *pensait* son Jupiter : Où *chercheras-tu ton modèle? monteras-tu sur l'Olympe?* Phidias répondit : *Je l'ai trouvé dans Homère* (1).

---

levier entre les mains des missionnaires auprès des sauvages et des barbares. L'orgueil philosophique et un autre qui est son frère ne manqueront pas de crier à l'idolâtrie; mais ils n'y entendent rien. L'*idolâtrie* est naturelle à l'homme, et très-bonne en soi, *à moins qu'elle ne soit mauvaise.*

Dans une lettre manuscrite, écrite en latin par quelques missionnaires, le 25 novembre 1806, à leur supérieur en Europe, et datée d'une ville où l'on n'irait guère chercher l'idolâtrie, je lis « qu'un » peintre et un sculpteur leur seraient aussi nécessaires que des ouvriers » évangéliques. »

(1) Ἦ *καὶ κυανέῃσιν*, etc., c'est-à-dire : « Il dit, et le froncement de » son noir sourcil annonça ses volontés : sa chevelure s'agita, exhalant

Pareillement, si l'on eût dit à Raphael : *Où donc as-tu vu* Marie ? il aurait pu répondre : *Je l'ai vue dans S. Luc* (1); parce qu'il n'y avait en effet, de part et d'autre, qu'un modèle intellectuel.

Est-il nécessaire de parler de l'architecture ? Non : dans tout ce qu'elle a de grand et d'éternellement beau, elle est tout entière une production de l'esprit religieux. Depuis les ruines de Tentyra jusqu'à Saint-Pierre de Rome, tous les monuments parlent, le génie de l'architecture n'est véritablement à l'aise que dans les temples; c'est là qu'au-dessus du caprice, de la mode, de la petitesse, de la licence, enfin de tous les vers rongeurs du talent, il travaille sans gêne pour la gloire et pour l'immortalité.

Les mêmes hommes qui demandaient en France « si une nymphe n'est pas plus belle qu'une reli- » gieuse » s'écriaient encore : « Soyons chrétiens » dans l'Église et païens au théâtre. » Ce dernier conseil était bien mauvais, car il n'y a rien de si insipide que le paganisme amené ou ramené sur nos théâtres, contre toutes les règles de la vraisemblance et du goût. Cette fade mythologie est un défaut visible de la scène française, d'ailleurs si parfaite.

La Harpe a dit, à propos de la comédie latine : « Il n'y a point, à proprement parler, de comédie » latine, puisque les Latins ne firent que traduire » ou imiter les pièces grecques, que jamais ils ne

---

» un parfum divin, et d'un mouvement de sa tête immortelle il ébranla
» l'immense Olympe. » (Iliad. I, 528-530.)

(1) « Magnificat, etc. Luc I, 46.

» mirent sur le théâtre un seul personnage romain, » et que dans toutes leurs pièces c'est toujours une » ville grecque qui est le lieu de la scène. Qu'est-ce » que des comédies latines où rien n'est latin que le » langage? Ce n'est pas là sans doute un spectacle » national (1). »

Qui nous empêche de parodier ainsi ce morceau?

« Il n'y a point, à proprement parler, de tragédie » *française,* puisque les *Français* n'ont fait que tra- » duire ou imiter les pièces grecques, que jamais ils » ne mirent sur le théâtre (2) un seul personnage » *français,* et que dans toutes leurs pièces c'est tou- » jours une ville étrangère qui est le lieu de la scène. » Qu'est-ce que des tragédies *françaises* où rien n'est » *français* que le langage? Ce n'est pas là sans doute » un spectacle national. »

La Harpe sans s'en apercevoir a fait un reproche très-fondé à la scène tragique française. Lorsque j'assiste à une représentation de *Phèdre* et que j'entends la fameuse tirade, il ne me faut pas moins que toute la force de l'habitude et l'inimitable perfection de Racine pour m'empêcher de rire. Qu'est-ce que tout cela nous fait à nous, chrétiens ou athées du

---

(1) Lycée, tom. II, Sect. 2. — Il aurait pu citer Plaute.

Atque hoc poetæ faciunt in comœdiis.
Omnes res gestas esse Athenis autumant,
Quo illud vobis Græcum videatur magis.

(Men. Prol. 7 — 10.)

(2) Du moins jusqu'à Voltaire et quelques faibles imitateurs, ses contemporains.

dix-neuvième siècle. Rien n'est plus étranger à nos mœurs, à notre croyance, à notre philosophie même. Je n'entends qu'Euripide supérieurement traduit; c'est un anachronisme de goût. Voltaire, quoique ses beaux vers le soient bien moins que ceux de Racine, produit cependant un beaucoup plus grand effet dans la scène de Lusignan, précisément *parce qu'étant païen dans le monde* il eut le courage d'être *chrétien au théâtre*. En général, et sans exclure aucun sujet, la loi qui comprime toutes les passions produira toujours un effet merveilleux sur la scène lorsqu'on saura la mettre aux prises avec elles.

Et qui pourrait le croire avant d'y avoir scrupuleusement réfléchi? la composition dramatique qui a le plus à gagner par l'empire de l'esprit religieux c'est la comédie, parce qu'il tend constamment à introduire dans les mœurs générales une certaine sévérité qui fait haïr l'indécence et la grossièreté, ennemies mortelles de la bonne comédie. Le poëte, obligé d'être comique sans être coupable, *sans doute de son art remporterait le prix*. Y a-t-il donc quelque rire préférable au rire innocent? Molière, s'il eût eu la moralité de Destouches, n'en vaudrait-il pas mille fois mieux? La loi sainte, lorsqu'elle ne peut commander entièrement à l'esprit du monde, l'oblige cependant à transiger. Chose étonnante! elle perfectionne même ce qu'elle proscrit.

8.

CHAPITRE XX.

RELIGION DE BACON.

Le traducteur de Bacon, qui s'était pour ainsi dire imprégné de l'esprit de son auteur, le fait parler ainsi.

« Parlant à un roi théologien et dévot, devant des » prêtres tyranniques et soupçonneux, je ne pourrai » manifester entièrement mes opinions; elles heur- » teraient trop les préjugés dominants. Obligé souvent » de m'envelopper dans des expressions générales, » vagues et mêmes obscures, je ne serai pas d'abord » entendu, mais j'aurai soin de poser des principes » dont ces vérités, que je n'oserai dire, seront les con- » séquences éloignées, *et tôt ou tard ces conséquences* » *seront tirées* (1). Ainsi, sans attaquer directement

(1) Rien n'est plus vrai. C'est ainsi que le traducteur de Bacon nous dit, à la fin du dix-huitième siècle : « Nous plaçons la physique avant » la morale, SA FILLE. » (Préf. génér., p. LX.) Et nous avons entendu un autre admirateur de Bacon demander avec une charmante naïveté : « Comment peut-on avoir une bonne métaphysique avant d'avoir une bonne physique ? » (Sup. p. 227-228.) Parmi le nombre presque infini de

» le trône ni l'autel, qui, aujourd'hui appuyés l'un » sur l'autre, et reposant tous deux sur la triple base » d'une longue ignorance, d'une longue terreur et » d'une longue habitude, me paraissent inébran- » lables, tout en les respectant verbalement je mi- » nerai l'un et l'autre par mes principes; car le plus » sûr moyen de tuer du même coup et le sacerdoce et » la royauté, sans égorger aucun individu, c'est de » travailler en éclairant les hommes à rendre à ja- » mais inutiles les rois et les prêtres, leurs flatteurs » et leurs complices, quand ils désespèrent de devenir » leurs maîtres. Ce sont des espèces de tuteurs néces- » saires au peuple, tant qu'il est enfant et mineur. Un » jour finira cette longue minorité, et alors rompant » lui-même ses lisières il se tirera de cette insidieuse » tutelle; *mais gardons-nous d'émanciper trop tôt* » *l'enfant robuste,* et tenons-lui les bras liés jusqu'à » ce qu'il ait appris à faire usage de ses forces, de peur » qu'il n'emploie sa main gauche à couper sa main » droite, ou ses deux mains à se couper la tête (1). »

Le tome second de cet ouvrage justifie complétement la vérité de cette prosopopée. J'espère avoir rendu les *ténèbres* de Bacon *visibles* (pour me servir d'une expression célèbre dans son pays). J'ai forcé ce sphinx à parler clair, et ses énigmes ne feront plus désormais que des dupes volontaires. Cependant je crois utile de ramasser encore ici quelques textes pré-

---

blasphèmes que notre siècle a proférés contre le bon sens, la morale et la dignité de l'homme, on n'en trouvera pas un seul qui ne se trouve ou virtuellement ou expressément dans les œuvres de Bacon.

(1) Préface générale, p. XLIV.

cieux qui manquaient à la conviction de l'accusé. Je les accompagnerai des notes du traducteur, qui a toujours soin d'aiguiser le trait et de le faire sentir.

Les causes finales ou les intentions sont le tourment de la philosophie moderne qui n'a rien oublié pour s'en débarrasser. De là, entre autres, son grand axiome : *La nature ne crée que des individus.* En effet toute classification supposant l'ordre, cette philosophie a nié les classes pour nier l'ordre. Afin d'asseoir ce merveilleux raisonnement, elle fixe ses yeux louches sur les différences des êtres pour se dispenser de les tourner sur leurs ressemblances. Elle ne veut pas reconnaître que les nuances entre les classes et les individus constituent un ordre de plus, et que la diversité dans la ressemblance suppose plus visiblement l'intention que la ressemblance seule.

Enfin, quand l'ordre vient à l'éblouir, elle cherche quelque lieu sombre où elle puisse jouir du plaisir de ne pas l'apercevoir; puis elle nie de l'avoir vu, parce qu'elle ne le voit plus.

Je citerai sur ce point une des extravagances de Bacon, qui m'avait échappé dans le chapitre des Causes finales.

« Si le suprême ouvrier, dit-il, s'était conduit à la » manière d'un décorateur, il aurait arrangé les » étoiles de quelque belle et élégante manière, tan- » dis que, au contraire, parmi leur foule innombrable » on trouvera difficilement quelque figure régulière, » ou carrée, ou triangulaire, ou rectiligne (1). »

(1) De Augm. Scient., lib. V, cap. IV, p. 274. *Si summus ille opi-*

D'où il suit immédiatement qu'il n'y a ni *ordre*, ni *beauté*, ni *élégance* dans l'arrangement des corps célestes, parce qu'ils ne forment point à nos yeux de figures régulières.

Il n'y a rien de si décisif que ces sortes de textes; on y voit le plaisir secret, et cependant bien visible, de l'esprit révolté qui cherche le hasard, et se réjouit de l'apparence seule de cette chimère.

Que dirait-on d'un homme qui refuserait de voir de l'ordre dans un parterre parce qu'il ne sait en voir ni dans les grains de sable qui couvrent les allées, ni dans les fleurs et les graminées qui tapissent les plates-bandes et les boulingrins?

Mais suivons le raisonnement de Bacon. Il se plaint d'abord de l'esprit humain « toujours prêt à voir dans » l'univers plus *d'égalité* et *d'uniformité* qu'il n'y en » a réellement (1). De là vient, continue-t-il sage- » ment, LE RÊVE des mathématiciens qui rejettent les » spirales pour faire circuler les planètes dans des

---

fex ad modum ædilis *se gessisset*, etc. J'ai substitué le mot de *décorateur* à celui d'*édile*, qui ne serait ni d'abord ni universellement senti. Cette idée plaisait si fort à Bacon qu'il y revient dans un autre ouvrage : « Il serait important, dit-il, de remarquer..... qu'on ne voit point d'étoiles qui par leur arrangement, » etc. (Sylva Sylv. préf. de l'auteur, tom. VII de la trad., p. 42.) Il n'est, au contraire, *nullement important* de faire une remarque qui ne saurait appartenir qu'à un très-petit ou à un très-mauvais esprit.

(1) *Égalité* et *uniformité* signifient *ordre*, et nous avons entendu M. de Luc, disciple admirateur et interprète de Bacon, avertir rondement les hommes « de ne pas se laisser séduire par ce qu'on aper- » çoit d'ordre dans l'univers, » ce qui n'est au fond qu'une traduction de la pensée de Bacon.

» cercles parfaits (1). » Il fait ensuite un autre reproche à l'homme, celui « de se regarder comme la » règle et le miroir de la nature, et de croire qu'elle » agit comme lui, idée aussi absurde, dit-il, que celle » des anthropomorphites chrétiens ou païens (2). »

Il est impossible de mépriser assez et cette vile philosophie et le vil écrivain qui nous l'a transmise. Quoi donc! l'intelligence humaine qui étudie dans elle-même l'intelligence divine, est aussi absurde que l'*anthropomorphite,* qui prête à Dieu une forme humaine! Nous savons cependant que nous avons été créés *à l'image* du grand Être; il nous a même ordonné expressément *de lui ressembler* dans ses perfections, et la philosophie antique avait déjà préludé à ce précepte sublime (3). Permis à la philosophie moderne, toute gonflée du venin de Bacon, de nous répéter jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée, *que nous faisons Dieu semblable à l'homme;* nous leur répondrons autant de fois que ce n'est pas tout à fait la même chose de dire *qu'un homme ressemble à son portrait, ou que son portrait lui ressemble.*

Ces préliminaires sur la faiblesse de l'esprit humain

(1) Comme si des spirales revenant sur elles-mêmes et répétant les mêmes phénomènes avec une invariable constance n'étaient pas, même dans son hypothèse extravagante, des courbes régulières, aussi concluantes en faveur de l'ordre que des cercles parfaits.

(2) De Augm. Scient., lib. V, cap. IV. Opp., tom. VII, p. 273.

(3) *Suivez Dieu*, disait déjà Pythagore. Il serait inutile de citer Platon ou Épictète; mais rien n'effraie Bacon *et ses descendants* comme la ressemblance nécessaire des intelligences : ils déclarent d'un commun accord *anthropomorphite* l'homme qui cherche l'intention dans l'ordre, parce que cette idée est *humaine.*

conduisent Bacon à nous dire « que l'épicurien Vel-
» leius (qui parle dans les *Dialogues de Cicéron sur* » *la nature des dieux*, aurait fort bien pu se passer » de demander à ses interlocuteurs pourquoi Dieu s'é- » tait amusé, comme un décorateur, à brillanter la » voûte céleste en y attachant un nombre infini d'é- » toiles? »

Mais pourquoi *Velleius pouvait-il se dispenser de faire cette question?* Bacon s'explique : « C'est que si » Dieu était réellement l'auteur de cette décoration il » aurait arrangé ces étoiles de quelque manière élé- » gante et régulière ; ce qui n'a pas lieu. »

Ainsi Bacon trouve qu'Épicure ne raisonne pas assez bien et ne se sert pas de tous ses avantages contre la Providence. « Vous accordez, dit-il à un épicurien, » vous accordez que Dieu a décoré le ciel, et vous de- » mandez *pourquoi?* Mais vous n'y pensez pas. Dieu » est étranger à l'ordonnance de ce beau ciel ; s'il s'en » était mêlé, on le verrait à l'arrangement des étoiles. » Cette idée d'ailleurs d'un ouvrier prouvé par son » ouvrage est une *idole de caverne* née de cette es- » pèce de rage qui porte l'homme à raisonner sur » l'intelligence divine d'après la sienne (1). Vous » êtes habitué à voir l'intention, et par consé- » quent l'intelligence, partout où vous voyez l'ordre, » et vous avez raison quant aux ouvrages humains ; » mais si vous transportez la règle à la fabrique de

(1) « Neque enim credibile est... quantum agmen *idolorum* philosophiæ immiserit naturalium operationum ad similitudinem actionum humanarum reductio : hoc ipsum, inquam, quod putetur talia naturam facere qualia homo. (Bacon, ibid. De Augm. Scient., V, 4, p. 275.)

» l'univers, elle devient fausse ; ce n'est plus qu'une » idole et un véritable *anthropomorphisme;* vous » faites Dieu semblable à l'homme. Que s'il s'agit des » étoiles en particulier, l'observation précédente *n'est » pas même nécessaire* (1); car elles sont visiblement » jetées au hasard ; un tapissier aurait mieux fait. » Ainsi elles ne prouveraient rien, quand même » l'ordre prouverait quelque chose. »

Tel est Bacon *déplissé;* et l'on comprend maintenant l'*importance* de l'observation faite au sujet des étoiles. L'irrégularité des constellations le débarrassait de l'ordre, et c'était pour lui une victoire sur les *idoles.*

Mais c'est un grand bonheur qu'après avoir développé une maxime pernicieuse de Bacon on soit toujours dans le cas de prouver qu'il était impossible de raisonner plus mal.

Depuis quand l'ordre qu'on n'aperçoit pas est-il un argument contre celui qu'on aperçoit? et quand nous voyons l'ordre, et l'ordre évident, dans notre système, qu'importe qu'il échappe à nos regards dans les systèmes plus éloignés? D'ailleurs, de cette observation triviale *qu'on n'aperçoit aucun arrangement régulier parmi les étoiles,* on n'a pas du tout le droit de conclure qu'il n'y en a point; l'analogie exige au contraire une conclusion tout opposée. Ici se place d'elle-même une belle pensée de Fénélon.

« Si des caractères d'écriture étaient d'une gran- » deur immense, chaque caractère, regardé de près,

(1) Non opus est. (Bacon. Ibid.)

» occuperait toute la vue d'un homme ; il ne pourrait en apercevoir qu'un seul à la fois, et il ne pourrait lire, c'est-à-dire assembler les lettres et découvrir le sens de tous ces caractères rassemblés... Il n'y a que le tout qui soit intelligible, et le tout est trop vaste pour être vu de près (1). »

Comment pourrions-nous lire une écriture dont chaque lettre est un monde ? et quand la dimension des caractères ne s'y opposerait pas, sommes-nous placés pour lire ?

En un mot, *l'ordre aperçu prouve l'intention, et l'ordre inaperçu ne l'exclut point ;* et dans tous les sens Bacon est non-seulement pitoyable, mais de plus éminemment répréhensible (2).

Il peut se faire que son traducteur se soit trompé en le donnant *toujours* pour un hypocrite qui ne prend le masque du chrétien que pour en imposer au roi et aux prêtres; mais il est vrai cependant que, dans certains endroits où l'on pourrait soupçonner M. Lasalle d'avoir poussé cette idée trop loin, Bacon lui-même a pris soin de le justifier. Celui-ci, par exemple, ayant parlé du miracle de la Pentecôte

(1) Fénélon, *de l'Exist. de Dieu*, Ire part., ch. II, concl. génér.

(2) Je n'insiste ici que sur le point de la religion; cependant, comment ne pas s'impatienter en passant contre un homme qui, *bien et justement atteint et convaincu* de la plus profonde ignorance sur les premiers principes de toutes les sciences, se permet néanmoins d'appeler RÊVES (*commenta*) des découvertes immortelles dont il n'avait pas la moindre idée, et non-seulement de contredire mais de tourner en ridicule et d'insulter presque des astronomes du premier ordre, qui, déjà de son temps, avaient solidement établi le véritable système du monde.

avec la gravité convenable (1), M. Lasalle ajoute en note : « Ceux de nos lecteurs qui à la première » vue seront choqués de ce jargon mystique, de ces » coups de baguette et de ces prestiges assez sembla- » bles à ceux que durant tant d'années l'Académie de » musique OPÉRA, considéreront ensuite que le chan- » celier *Bacon,* écrivant sous les yeux d'un roi théo- » logien et d'un clergé dominant...., est à chaque » instant obligé d'entrelacer la religion avec la phi- » losophie, *et de changer son flambeau en cierge* (2). »

Ceux de mes lecteurs qui à la première vue seraient choqués de ce jargon philosophique et tentés de croire que le traducteur prête ici ses propres idées à son auteur, n'ont pour rendre justice à la bonne foi du premier qu'à entendre Bacon lui-même nous disant en son propre nom, « qu'il faut toujours tenir pour » suspects tous ces faits merveilleux qui ont des re- » lations quelconques avec la religion (3). »

C'est encore un passage assez curieux que celui où Bacon ramasse toutes les forces de son hypocrite habileté pour nous dire tout doucement que « pour être » bon chrétien il convient d'être un peu fou. » C'est de l'*encens* dont il se sert pour arriver à son but en tournant.

(1) Nouvelle Atlantide, tom. XI de la trad., p. 378.

(2) Ibid., note du trad., p. 378-379.

(3) « Maxime autem habenda sunt pro suspectis quæ pendent *quomodocumque* a religione. » (Nov. Org., lib. II, nº XXIX, p. 131.) L'habile histrion ajoute sur-le-champ, pour se mettre à couvert : *tels que ces prodiges que rapporte Tite-Live.* Sur quoi il faut lui dire, comme madame de Sévigné : *Beau masque, je te connais !* le *quomodocumque* est écrit.

« L'encens, dit-il, qu'on fait fumer durant le ser-
» vice divin, et tous les parfums de même nature
» dont on faisait usage autrefois dans les sacrifices (1),
» ont une légère teinte de qualité vénéneuse, qui *en*
» *affaiblissant un peu le cerveau* dispose ainsi les
» hommes au recueillement et à la dévotion; effets
» qu'ils peuvent produire en occasionnant dans les
» esprits *une sorte de tristesse et d'abattement,* et en
» partie aussi *en les échauffant et les exaltant.* On sait
» que chez les Juifs il était défendu de se servir pour
» les usages communs du principal parfum employé
» dans le sanctuaire (2). »

Il serait difficile de porter plus loin l'art de l'entortillage et les précautions d'une prudente *euphémie ;*

---

(1) Observez le parallèle et le nivellement des cultes : « *L'encens* » *qu'on brûle* aujourd'hui *à la messe et celui dont on faisait usage* » autrefois dans les sacrifices (offerts à Jéhovah ou à Moloch) *possède* » *une légère qualité vénéneuse*, etc. »

(2) Sylva Sylv., Cent., X, n° 930 de la trad., et 932 du texte. M. Lasalle fait dire ici à Bacon « qu'il était défendu chez les Juifs » d'employer *dans le culte particulier* ce genre de parfum, » etc.; c'est une erreur. Bacon dit *pour les usages communs*, par exemple, pour parfumer un appartement, etc. « We see that among the Jews » the principal perfume of the sanctuary was forbidden for all *com-* » *mon uses.* » (Ibid., Opp., tom. II, p. 54.)

L'évêque Newton, commentateur de Milton, a une idée bien différente de celle de Bacon ; il pense, « d'après de très-bons protestants, » *à ce qu'il assure,* qu'il eût été bon de conserver dans l'église angli- » cane une certaine *vapeur d'encens* (something of it) pour la dou- » ceur et la salubrité de l'air ; » ce qui n'a rien de commun assurément avec l'*exaltation et la folie*. Il s'appuie sur Milton, qui lui-même s'appuyait sur la claire Apocalypse. (Apoc. VIII, 3, 4, Milton, Parad. lost., VII, 599-600, and Bishop Newton, ad loc.) Voilà comment tout est douteux !

cependant rien n'est plus clair pour tout lecteur qui a du tact et de la conscience.

La haine de Bacon contre le sacerdoce fournit encore contre lui le moins équivoque des indices. Le passage suivant est surtout remarquable : « Les vrais » athées sont les hypocrites qui manient sans cesse » les choses saintes, et qui, n'ayant aucun sentiment » de religion, les méprisent au fond du cœur (1). »

Le traducteur dit fort bien, à propos de ce texte : « Je prie le lecteur de fixer son attention sur les deux » phrases précédentes, de chercher contre quelle » sorte de gens elles sont dirigées, et d'envoyer la lettre » à son adresse (2). »

Ailleurs il répète la même invitation et il prie son lecteur de juger par lui-même, après avoir lu la phrase qu'il indique (3), « de cette dévotion que » M. de Luc et quelques autres papistes attribuent au » chancelier Bacon (4). »

(1) Essais de Morale et de Politique, n° XVI[e] (*de l'athéisme*), tom. XII de la trad., p. 170-171.

(2) Ibid., p. 171, note.

(3) Il s'agit de ce passage scandaleux où Bacon se plaint de l'ignorance qui a inventé *des vies, des âmes et autres choses semblables*, comme si tout ne pouvait pas s'expliquer commodément par la matière et par la forme. (*V.* Parmen., Teles., etc. Philosoph. Opp., tom. IX, pag. 324.)

(4) Il est assez plaisant que parmi tant d'injures que M. Lasalle pouvait adresser à M. de Luc il ait choisi celle de papiste qui fait dresser les cheveux : avis important à tous ceux qui se mêlent de défendre le christianisme sans être *papistes!* les incrédules les traitent de *papistes*, et les papistes les traitent d'*incrédules*. Puisqu'ils sont sûrs d'exciter si peu de reconnaissance, en vérité ils feraient mieux de garder le silence.

Je terminerai par ce que Bacon a dit de la mort : c'est un texte qu'on ne saurait trop méditer. « Les » hommes, dit-il, craignent la mort comme les en- » fants craignent les ténèbres; et, ce qui renforce » l'analogie, les terreurs de la première espèce sont » aussi augmentées dans les hommes faits par ces » contes effrayants dont on les berce (1). »

Sur cela le traducteur dit encore très-bien : « De » quelle nature sont-ils ces contes *dont on berce les* » *hommes faits?* Il me semble que ce sont *des contes* » *religieux ;* et s'ils augmentent la crainte de la mort, » c'est qu'ils font craindre quelque chose au delà (2). »

Tout le monde sans doute sera du même avis ; et si l'on joint le chapitre que j'écris ici à tous ceux de la seconde partie de cet ouvrage où j'expose au grand jour les théories les plus mystérieuses de Bacon, il deviendra difficile de nier la perversité de sa doctrine.

Il reste cependant un grand problème à examiner, celui de savoir comment il est possible que des écrits où l'on trouve de si nombreuses et de si tristes preuves, je ne dis pas seulement d'une incrédulité anti-chrétienne, mais d'une impiété fondamentale et d'un véritable matérialisme, présentent en même temps

(1) M. Lasalle ajoute : « Voilà une de ces propositions qui m'ont » fait avancer que le chancelier *Bacon* était beaucoup moins *dévot* » qu'il ne le paraît à certaines gens qui ne le sont pas plus que lui, et » qui ont les mêmes raisons pour le paraître quelquefois. » (Essais de Mor. et de Pol. n° XI ; *de la Mort,* tom. XII de la trad., p. 9 et 10.)

Je ne suis pas chargé, pour me servir des expressions du traducteur, « de remettre cette lettre à son adresse. »

(2) Ibid., p. 9 et 10, texte et note.

9.

assez de traits religieux pour avoir fourni à l'estimable abbé *Émery* le sujet de son livre intéressant intitulé *Christianisme de Bacon?* (1)

La première idée qui se présente à l'esprit c'est celle de l'hypocrisie. Bacon pouvait fort bien être hypocrite comme il était flatteur, vénal, machiavéliste, etc., et véritablement il est naturel de croire qu'il ait écrit plusieurs choses dans le bon genre, uniquement pour se mettre à couvert. Il y a d'ailleurs dans tout ce que sa plume a produit de mauvais un tel art, une telle finesse et des précautions si profondes pour cacher le venin, qu'il est encore très-difficile de se persuader que ces morceaux ne présentent pas les véritables sentiments de Bacon.

Cependant, comme l'hypocrisie proprement dite m'a toujours paru beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine communément, et que je crois à ce vice hideux aussi peu qu'il m'est possible, je ne refuse point de mettre sur le compte des contradictions humaines tout ce qu'elles peuvent expliquer. Tous les jours on dit *c'est un hypocrite*, mais pourquoi donc, quand il suffit de dire; *c'est un homme?* Sénèque a fort bien dit : *Magna res est unum hominem agere*. En effet

(1) C'est à ce même abbé Émery que nous devons *les Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, ouvrage du plus grand mérite, véritable présent fait à une foule d'hommes qui n'ont ni le temps ni les moyens de rechercher ces profondes pensées dans les œuvres volumineuses de ce Leibnitz, le plus grand des hommes, peut-être, dans l'ordre des sciences, puisque jamais homme ne fit marcher de front un plus grand nombre de hautes connaissances et qui semblent même s'exclure mutuellement.

il n'y a rien de si difficile *que de n'être qu'un*. Quel homme sensé n'a pas mille fois gémi sur les contradictions qu'il aperçoit dans lui-même? Celui qui fait le mal par faiblesse après avoir fait le bien sans ostentation est coupable sans doute, mais nullement hypocrite.

Croyons donc, puisque la chose n'est pas impossible, que Bacon en soutenant alternativemeut le vrai et le faux a toujours ou souvent dit ce qu'il pensait. Il nous a laissé un opuscule infiniment suspect, intitulé *Caractère d'un chrétien croyant, exprimé en paradoxes et en contradictions apparentes* (1). Nul ouvrage de ce malheureux écrivain ne m'a rendu sa religion plus suspecte, et je ne doute pas qu'il ne produise le même effet sur tout lecteur impartial qui le méditera dans sa conscience. Au nombre 24e de cette inconcevable pièce, Bacon dit : « Le chrétien est quelquefois si troublé qu'il » vient à penser que rien n'est vrai dans toute sa re» ligion; et cependant, s'il a cette pensée, il n'en est » point troublé (2). » Ce galimatias est l'image écrite

(1) « The characters of a believing christian, in paradoxes and seeming contradictions. » (Opp., tom. II, p. 494 seq.)

L'auteur du *Christianisme de Bacon* avertit qu'en citant l'opuscule des *Caractères du chrétien*, etc., « il n'a point rapporté la par» tie des paradoxes et des contradictions apparentes qui tombent sur » le dogme. » (Disc. prélim., p. XLVI.) Mais avec cette méthode des suppressions on parviendrait, je crois, à christianiser le *dictionnaire philosophique*.

(2) « He is sometimes so troubled that he thinks nothing to be true » in religion; yet, if he did think so, he could not at all be trou» bled. » (Ibid., p. 498.) C'est-à-dire « cette pensée le trouble infi-

de celui qui existait dans la tête de Bacon. Dépourvu de principes fixes sur tous les points, et n'ayant que des négations dans l'esprit, suspendu entre l'ancienne croyance et la nouvelle réforme, entre l'autorité et la révolte, entre Platon et Épicure, il finit par ne pas même savoir ce qu'il sait. Il est alternativement matérialiste, sceptique, chrétien, déiste, protestant, jésuite même, s'il y échoit, suivant qu'il est poussé par l'idée du moment. L'impression générale qui m'est restée, après avoir tout bien exactement balancé, c'est que, ne pouvant me fier à lui sur rien, je le méprise pour ce qu'il affirme autant que pour ce qu'il nie.

Je ne sais au reste si l'on a assez réfléchi que les contradictions de Bacon, en fait de religion, sont une suite nécessaire de la religion qu'il professait. Ce système repousse toute croyance fixe et commune. Le dogme y étant assujetti aux hommes, il est examiné, balancé, accepté, abdiqué, comme il plaît à l'homme, de sorte que tout protestant qui affirme ne parle que pour lui, pour le dogme qu'il affirme et pour le moment même où il parle, sans pouvoir jamais assurer ni que dans un instant il pensera de même, ni que

---

» niment, cependant cette pensée ne le trouble nullement. » Ce passage fait tout à la fois rire et penser ; Bacon s'y trouve tout entier ; il ne sait ce qu'il veut, il ne sait ce qu'il croit, il ne sait ce qu'il sait ; il est moins d'accord avec lui-même qu'avec les autres. Tel est le supplice infligé à la révolte de l'esprit. *Raisonner c'est chercher, et chercher toujours c'est n'être jamais content* (S. Thomas). La paix au contraire et la stabilité ne sont accordées qu'à la foi, *qui est la santé de l'âme* (S. Augustin). *Car le doute n'habite point la cité de Dieu* (Huet).



son coreligionnaire ait la même foi sur le même dogme, ni que l'un ou l'autre soient également soumis sur d'autres points. Comment donc pourrait-on en attendre une fermeté de principes essentiellement impossible ?

MM. de Luc et Lasalle, le premier interprète et le second traducteur de Bacon, nous ont fourni l'un et l'autre, chacun à sa manière, un exemple frappant de cette même contradiction que je fais remarquer dans le philosophe anglais.

Le premier s'est constamment et hautement présenté au monde comme l'un des plus zélés défenseurs de la révélation, *ce port, ce lieu de repos de toutes les contemplations humaines* (1). Il n'a cessé d'en appeler à Moïse, et même il a écrit des ouvrages considérables pour établir que la nature entière rend témoignage à la Genèse.

Il a fait plus : il a entrepris des conversions. Il a prêché le chimiste français *Fourcroi ;* il a prêché MM. *Teller, Reimarus, Lasalle*, etc. Il s'est fâché très-sérieusement contre les « exégèses *germaniques,*
» contre ces prétendus chrétiens de nos jours qui, par
» *exégèse* ou interprétation de l'Écriture sainte, en
» font disparaître non-seulement *les esprits,* mais
» toute *inspiration*, l'histoire qu'elle renferme et
» qu'ils interprètent à leur gré, cessant ainsi de faire
» pour eux partie de la religion (2). »

Rien assurément n'est plus orthodoxe : néanmoins

(1) Précis de la philos. de Bacon, tom. II, p. 288.
(2) Ibid., tom. I, p. 189-190.

écoutons ce grand prédicateur de la révélation, et nous l'entendrons avertir les hommes « de ne pas se » laisser séduire par ce que nous observons d'ordre » dans l'univers ; que la métaphysique est fondée sur » la physique, et que nous sommes condamnés à de- » meurer muets devant l'athée jusqu'à ce que, par » l'étude des causes physiques et par la méthode » d'exclusion, nous ayons prouvé que le principe du » mouvement doit être cherché hors de l'univers. »

Il nous dira bien « que le monde, tel que nous le » voyons, n'a été formé, façonné et rendu habitable » pour nous que par des opérations chimiques et len- » tement successives, à travers des siècles innombra- » bles; qu'au commencement il n'y avait ni choux, ni » raves, ni chiens, ni chats, etc., attendu que les ani- » maux et les plantes périssaient avec les couches et » les atmosphères analogues, et qu'il en naissait d'au- » tres avec un nouvel état de choses; que le déluge » raconté dans la Genèse peut et doit être expliqué » par des causes purement mécaniques ; que la terre » d'autrefois étant supportée sur des eaux intérieures » par des piliers solides, et ces piliers formés par des » opérations chimiques s'étant brisés par la même ac- » tion, la terre tomba dans l'eau, et que c'est là ce » qu'on appelle *le déluge,* puisqu'on peut prouver, » toujours par des arguments physiques, que la *ca- » tastrophe chimique* et le déluge mosaïque ne sont » que la même aventure ; que les montagnes d'au- » jourd'hui sont les îles d'autrefois, sans qu'on doive » s'embarrasser de la petite circonstance *des eaux » qui surpassaient les plus hautes montagnes,* d'au- » tant que les Hébreux, qui n'avaient aucune con-

» naissance de la rondeur de la terre, ne pouvaient » avoir l'idée d'un déluge universel; que l'existence » de l'homme est une pure chance qui pouvait être » exclue par une chance contraire, puisque, les dif- » férentes couches terrestres n'étant que le produit » successif des précipitations opérées dans un immense » fluide *qui tenait le monde en dissolution,* si la der- » nière couche s'était trouvée calcaire ou granitique » au lieu d'être végétale, il n'y avait plus de place » sur notre globe pour un seul épi, ni par conséquent » pour un seul homme; que *l'arche* fameuse ne doit » pas nous occuper beaucoup, puisqu'il n'est rien » moins que sûr qu'à l'époque de la *catastrophe* » il y eût des hommes sur la terre, etc., etc.; *ce qui est* » *tout à fait* mosaïque, *comme on le voit* (1). »

Dirai-je néanmoins qu'un homme de ce mérite *veut* nous tromper, et qu'il exalte la révélation sans y croire? Dieu m'en préserve! Je dirai seulement qu'étant religieux il obéit en partie dans ses écrits à son excellent caractère, en partie aussi à cet esprit de secte qui en a bien trompé d'autres. Je dirai qu'avec toute sa raison, qui est aussi grande que sa probité et sa science, il ne laisse pas de renverser d'une main ce qu'il tâche d'établir de l'autre, et de prêter de plus le flanc au ridicule de la manière la plus saillante en se permettant d'oublier « qu'un insurgent n'a pas le » droit de prêcher l'obéissance sous prétexte qu'il

(1) Tel est le résultat général et scrupuleusement rendu du Précis de la Philosophie de Bacon, 2 vol. in-8°; des Lettres sur l'Histoire physique de la terre à M. le professeur Blumenbach. Paris, 1798, in-8°, etc.

» est ou *moins* ou *autrement* révolté qu'un autre. »

En cherchant dans les écrits de M. de Luc, avec les égards dus à la vérité et à lui, l'explication des contradictions qui se trouvent dans les ouvrages de Bacon, je n'entends nullement comparer ces deux écrivains. Le premier, si recommandable par ses vastes connaissances, par les services importants qu'il a rendus aux sciences naturelles, par son caractère enfin et ses excellentes intentions, ne saurait être comparé au second, discoureur nul et emphatique, d'une morale plus qu'équivoque, et qui s'est trompé sur tout.

M. Lasalle est encore une autre preuve bien frappante (quoique d'un ordre tout à fait différent) des contradictions qui se trouvent dans l'esprit d'un homme tiraillé par des doctrines opposées. Il s'est donné une peine déplorable, il a employé beaucoup de talents et de connaissances pour traduire, pour commenter, pour exalter un auteur toujours inutile lorsqu'il n'est pas dangereux, et dont il ne peut s'empêcher de parler lui-même en cent endroits avec le plus grand mépris; mais à travers une foule de traits lancés dans cette traduction et contre la religion et contre le sacerdoce avec une aigreur et un mauvais ton qui s'approchent quelquefois de la brutalité, combien d'esprit, de raison et de solide instruction! combien de choses et finement vues et finement exprimées! combien de maximes charmantes (1)! com-

(1) Comme celle-ci, par exemple: *Tout homme qui rit des défauts d'un autre est un borgne qui rit d'un boiteux.* (Trad., tom. IX, p. 51.) Et cette autre encore: *Le guerrier méprise la mort, parce que la familiarité engendre le mépris.* (Ibid., tom. x, p. 194), etc.

bien même d'hommages rendus à tous les bons principes avec une certaine franchise, une certaine spontanéité qu'on sent bien mieux qu'on ne peut la définir, et qui porte chaque lecteur équitable à croire que tout ce qu'il y a de bon dans ce grand travail est de l'auteur, et que tout ce qui s'y rencontre de mauvais appartient au siècle ou à Bacon, ce qui revient au même.

C'est M. Lasalle, par exemple, j'en suis parfaitement sûr, qui a dit : « Le vrai christianisme est la » philosophie du cœur : il est tout compris dans ce » seul mot, *aime!*..... S'il est vrai que tout l'essentiel » du christianisme consiste dans l'amour de Dieu et » du prochain, comme le prétend le *législateur* » même, qui apparemment y entendait quelque » chose, et que l'homme ne puisse être heureux qu'en » aimant ceux avec qui il vit, le cristianisme est » donc fondé sur la nature de l'homme... Quelle dif- » férence, ô lecteurs aussi sensibles que judicieux, de » cette physique sèche, et toute tissue de faits au » fond assez indifférents ou de bizarres formules, à » cette autre physique qui, en déployant à nos yeux » le vaste et magnifique spectacle de l'univers, y *met* » ou plutôt y *laisse* un Dieu qui donne à ce grand tout » l'unité, l'âme et la vie (1). »

Si l'on veut s'égayer ou gémir sur la pauvre nature humaine (comme on voudra), il faut se rappeler que c'est le philosophe mécréant qui a écrit ce qu'on vient

(1) Textes tirés de la trad. de Bacon, et cités par M. de Luc. (Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 178-179-180-181.)

de lire, et que c'est au contraire le philosophe chrétien et l'avocat général de la Genèse qui a écrit ce qu'on va lire, outre ce qu'on a déjà lu, et dans ce même livre où il prêche l'autre.

« La seule métaphysique raisonnable ne s'occupe » *de rien hors de la nature,* mais elle recherche dans » la nature ce qu'il y a de plus *profond* et de plus » *général*..... pour s'élever jusqu'à la fabrique de » l'univers..... C'est une idée absurde que celle de » prétendre que les hommes aient trouvé par la *raison* » l'existence d'un être *dont ils ne peuvent se former* » *aucune idée* (1). »

C'est ce que dit le *papiste* pour convertir celui qui a « contre sa seule expérience cent mille raisonnements pour ne pas croire en Dieu. » Si celui-ci n'a pas été touché il a tort.

J'espère avoir rassemblé ce qu'on peut dire de plus probable et de plus impartial, d'après l'exemple et le raisonnement, sur la religion et les inconcevables contradictions de Bacon. J'avoue cependant que je penche beaucoup du côté qui lui fait le moins d'honneur. Il y a une manière bien simple de juger les hommes, c'est de voir par qui ils sont aimés et loués. Les *affinités* doivent toujours fixer l'œil de l'observateur; elles ne sont pas moins importantes dans le monde moral que dans le physique.

La réputation de Bacon ne remonte véritablement qu'à l'Encyclopédie. Aucun fondateur des sciences ne l'a connu ou ne s'est appuyé sur lui. Voltaire,

---

(1) Sup. t. Ier, p. 232.

Diderot, d'Alembert le célébrèrent à l'envi, quoique ce dernier avoue que les ouvrages du philosophe anglais sont très-peu lus. Mallet, son ami, éditeur de Bolingbroke, ennemi furieux de la religion et des papes, n'a pas manqué de se mêler à ce concert moderne de louanges, dans la Vie de Bacon qu'il a donnée au public (1). Mais il n'y a rien de si précieux que le panégyrique de Bacon que nous a donné Cabanis dans son cours de matérialisme intitulé *Rapport du physique et du moral de l'homme.*

« Bacon, dit-il, vint tout à coup, au milieu des » ténèbres et des cris barbares de l'école, ouvrir de » nouvelles routes à l'esprit humain....; Hobbes fut » conduit à la véritable origine de nos connaissances. » Mais c'était Locke, SUCCESSEUR de Bacon, qui devait » pour la première fois, etc. Helvétius a résumé la » doctrine de Locke.... Condillac l'a développée et » étendue..... *Condillac* autem genuit *Lancelin* (2).

(1) « Tant d'éloges donnés à Bacon par les ennemis du christianisme » nous avaient presque rendu sa foi suspecte, dit ingénument le digne abbé *Émery;* mais quelle a été notre surprise à la vue des sentiments de religion, de piété même, etc. ! » Il ne fait pas attention qu'il suffit de parodier ce passage pour l'annuler : « Tant de traits favorables à la religion, marqués par les amis du christianisme dans » les œuvres de Bacon, nous avaient fait envisager sa foi comme démontrée ; quelle a été notre surprise à la vue des sentiments irrésolus, scandaleux même, » etc. !

Ainsi le problème recommence.

(2) C'est ce Lancelin qui a dit « qu'il faudrait effacer du dictionnaire de toutes nos langues tous les mots qui désignent des fantômes....., celui de DIEU surtout, mot redoutable auquel on a fait » signifier tout ce qu'on a voulu, premier fondement du monde imaginaire, etc...; que, s'il faut des dieux et des saints à la canaille, on

» Vient ensuite Volney, *habitué aux analyses pro-
» fondes, etc.* (1).

Il n'y a rien de si précieux que cette généalogie. On y voit que Locke est *successeur* de Bacon (ce qui est incontestable); on y voit que Locke à son tour engendra Helvétius, et que tous ces ennemis du genre humain réunis, y compris Cabanis lui-même, descendent de Bacon.

En groupant ainsi un grand nombre d'auteurs je n'entends point les confondre parfaitement. On a dit mille biens d'Helvétius et de Locke : j'y souscris de tout mon cœur; mais je ne parle que des livres et des doctrines, et ce sera toujours une flétrissure ineffaçable pour Bacon, comme pour Locke, qu'il n'y ait pas un athée, pas un matérialiste, pas un ennemi du christianisme, dans notre siècle si fertile en hommes de cette espèce, qui n'ait fait profession d'être leur disciple, et qui ne les ait vantés comme les premiers libérateurs du genre humain.

» peut lui en donner tant qu'elle voudra, etc.....; que l'existence
» de Dieu et l'immortalité de l'âme sont des erreurs sublimes qui
» peuvent être longtemps encore utiles aux hommes, jusqu'à ce qu'ils
» soient assez perfectionnés pour se contenter du culte de la vérité, etc. »
(Introd. à l'Analyse des sciences, par M. Lancelin. Paris, 1801, in-8°, tom. I, sect. II, chap. IV, p. 321, et tom. II, IVe sect., chap. VI. p. 233.) Il n'en faut pas davantage, je pense, pour montrer quelle sorte d'hommes se classaient ensemble dans la tête d'un homme tel que Cabanis. Je ne cesserai d'en appeler aux affinités.

(1) Ibid.

CHAPITRE XXI.

BACON JUGÉ PAR SON TRADUCTEUR.

CONCLUSION.

J'ai l'esprit de mon siècle, et j'ai publié cette traduction. C'est ce que pourrait dire M. Lasalle, et ce mot expliquerait son entreprise. Il s'est attaché à Bacon, parce qu'il y trouvait toutes les erreurs de notre siècle, et parce qu'il avait besoin de la renommée de ce philosophe pour faire lire quinze volumes assommants, que pas un Français n'aurait achetés s'ils n'avaient été recommandés par le prestige du nom.

Cependant le traducteur, auquel je me suis empressé de rendre toute la justice qu'il mérite, avait trop de connaissances et trop de justesse dans l'esprit pour n'être pas révolté à chaque instant des absurdités qu'il s'était condamné à faire passer dans notre langue. Il perd donc patience assez souvent, et sans prévoir peut-être qu'un jour on rapprocherait ces différents passages et qu'on les compterait. Les exclamations qui lui échappent sont tout à fait divertissantes, et décèlent parfaitement le jugement qu'il

portait de son auteur dans le fond de sa conscience. *Tum veræ voces!* Les éloges étudiés ne prouvent rien.

« Quelle physique! Quelle astronomie! Sublime » découverte! (*A propos d'une niaiserie.*) Autre » sottise! Que de rêves! Quel triple et quadruple » galimatias! Triple galimatias dont j'ai bien de la » peine à tirer quelques lignes raisonnables! Il n'est » pas supportable! Voici encore le poëte et le rhéteur » au lieu du physicien, etc., etc. (1). »

Ces jugements rapides et spontanés, arrachés par la force de la vérité, sont décisifs contre Bacon; car jamais ils n'ont pu tomber justement que sur un homme médiocre. L'estimable traducteur se trompe étrangement, sans s'en apercevoir, lorsqu'il nous dit: « Tout ce morceau est pitoyable; que de génie pour » tourner autour d'une sottise (2)! » Jamais le génie ne tourne *autour d'une sottise*. Les grands hommes se trompent en grands hommes, et ne sont quelquefois pas moins reconnaissables dans leurs erreurs que dans leurs découvertes. On ne trouve point chez eux ce qu'on appelle *une sottise,* moins encore une *forêt de sottises,* et moins encore une *forêt de forêts.*

Ailleurs cependant M. Lasalle ne s'en tient pas à des exclamations. Il ne refuse point de reconnaître,

---

(1) Tom. VII de la trad., Sylva Sylv., n° 390. Tom. VIII, n° 362. Ibid., tom. XI, Histoire des Vents, p. 309. Tom. VII, p. 61, note. Tom. XI, Nov. Atl., p. 423. Tom. VII, Sylva Sylv., n° 201, 228, 258, 259. Tom. IX, Sylva Sylv., n° 791. Tom. VII, Ibid., n° 120, 103. Tom. V, Nov. Org., lib. II, chap. IV, p. 201. Tom. VIII, Sylva Sylv., n° 800.

(2) Tom. VII, Sylva Sylv., n° 120, p. 290.

par exemple, que sur les points les plus importants, et qu'il a le plus étudiés, Bacon se contredit positivement et ne sait plus ce qu'il dit. On peut citer la chaleur, sujet que Bacon nous a donné pour un exemple de sa méthode et qui fait une si grande figure dans son principal ouvrage (1). On se rappelle qu'après un immense et fastueux étalage d'*exclusions* pour établir *que la chaleur n'est qu'un mouvement,* tout le monde excepté lui ayant droit d'oublier tout ce qu'il a dit, il l'oublie cependant, et nous dit ensuite, dans le même livre du même ouvrage, que *la chaleur agit,* qu'*elle pénètre les corps,* etc.; en un mot il en fait une substance matérielle, distincte et séparée (2); ce qui ne doit nullement surprendre de la part d'un homme en qui on ne reconnaît pas une idée juste sur la physique, et qui n'a jamais montré, dans le vaste cercle des sciences naturelles, qu'une imagination qui rêve ou un orgueil aveugle qui contredit sans distinction toutes les pensées d'autrui.

J'ai cité, dans le cours de cet ouvrage, une foule de plaisanteries échappées à l'habile traducteur à mesure qu'il rencontrait sur sa route de nouvelles extravagances. Parmi ces plaisanteries il en est d'exquises. Bacon, par exemple, ayant avancé l'incroyable proposition « qu'en Europe les nuits sont le temps où la chaleur se fait le plus sentir, » le traducteur nous dit le plus gravement du monde dans une note : « J'ai observé le contraire en France, en Italie, en

(1) Nov. Org., liv. II, n° XVIII seq.
(2) Hist. des Vents, tom. XI de la trad., n° 9, p. 129.

» Allemagne, en Pologne, en Russie. JE N'AI PAS ÉTÉ
» AILLEURS. »

Le système qui a présidé à cette traduction est ce qu'on peut imaginer de plus curieux. « Elle est, dit » le traducteur, d'autant plus *fidèle* que nous avons » eu l'attention d'y faire tous les contre-sens néces- » saires. Lorsque l'auteur après avoir posé un principe » en tire une conséquence directement opposée, nous » supposons une faute de copiste...., et nous le for- » çons d'être conséquent (1). Par la même raison, » lorsqu'il se contente de simples lueurs et d'à peu » près, j'intercale quelques mots afin de rapprocher » un peu plus ce qu'il dit de ce qu'il veut dire et de » la vérité (2)..... Comme il a *presque toujours* écrit » avant d'avoir achevé sa pensée, je suis obligé de » l'achever moi-même..... Quand l'auteur n'a pas eu » le temps ou la patience de méditer suffisamment » son sujet..... l'interprète, pour le rendre intelligi- » ble, doit traduire plutôt ce qu'il a voulu dire que » ce qu'il a dit (3).... Et malgré toutes ces précau- » tions, lorsqu'on s'est fatigué pour l'expliquer, il » pourrait bien se faire que le lecteur ne l'entendît » pas mieux que le traducteur ne l'entend et que » *Bacon ne s'entend lui-même* (4). Au surplus, tout » lecteur qui ne l'a pas compris peut s'excuser à ses » propres yeux en se disant qu'il n'est pas obligé d'en-

(1) Préf. du tom. Xe, p. xxv.

(2) Sylva Sylv., tom. VIII, no 704, p. 6, note.

(3) Sagesse des anciens, tom. XV, art. XII. *Memnon*, p. 175-176, note.

(4) Nov. Org., lib. II, ch. II, tom. VI, p. 56, note.

» tendre des écrivains qui ne s'entendaient pas eux-
» mêmes (1). »

Avec cette admirable méthode de supprimer, d'ajouter et d'intercaler, on pourrait fort bien changer *Jeanne d'Arc* en livre ascétique.

Il faut observer au reste au sujet de tous ces changements que le traducteur ne s'y résout que lorsqu'il trouve sur sa route une absurdité du premier ordre. Lorsque Bacon, par exemple, dit « que le vent, gêné entre les ailes d'un moulin de son nom, perd patience *et les pousse du coude* en quelque manière, pour se débarrasser ; ce qui les oblige de tourner (2), » le traducteur perd tout à fait patience, comme le vent, et *pousse du coude* un chapitre entier, en déclarant qu'il ne saurait prendre sur lui de traduire de telles inepties (3).

Et lorsque Bacon suppose que cette espèce de voûte ou de *coupole bleue* qui est comme posée sur notre horizon, dans un temps serein, est quelque chose de solide, et que pour rendre raison des étoiles nébuleuses il suppose de plus que cette coupole est criblée de trous (par vétusté probablement) comme la passoire d'un cuisinier, le traducteur refuse encore de

(1) Philos. de Parmén., de Teles., etc., tom. XV, préf., p 387, note.

(2) « Eam compressionem *non bene tolerat* ventus : itaque necesse » est ut *tanquam cubito* percutiat latera velorum, » etc. (Hist. Vent. Opp., tom. VIII, de Motu ventorum, etc., p. 321.)

« Ce mouvement des moulins à vent, ajoute naïvement Bacon, » ne présente rien de bien difficile ; néanmoins on ne l'explique pas » bien communément; *c'est-à-dire* on ne l'explique pas comme moi.» — *Il a raison.*

(3) Tom. XI de la trad., Hist. des Vents. Ibid., p. 208, note.

traduire et saute même à pieds joints le traité entier d'où ce beau passage est tiré (1).

Mais toutes les fois qu'il ne s'agit que d'une sottise ordinaire, le traducteur est *fidèle*, au pied de la lettre. Qu'on imagine donc ce que c'est qu'un auteur qui a besoin *presque toujours*, pour sortir du cercle étroit de son latin et se présenter dans le grand monde, d'avoir de telles obligations au plus obligeant des traducteurs, et qui demeure encore, après toutes ces opérations, assez ridicule pour nous faire pâmer de rire à chaque page !

M. Lasalle n'a pas dédaigné de se nommer *le laquais de Bacon :* tant d'humilité mériterait notre admiration, s'il ne nous priait par sur-le-champ *de ne pas attribuer au laquais les sottises du maître* (2), ce qui gâte un peu la modestie de l'un et la gloire de l'autre.

Le mépris de M. Lasalle pour son auteur a beau se voiler sous mille louanges forcées, il perce à chaque ligne et n'en devient que plus frappant par les efforts qu'il fait pour se cacher. La conscience parle chez lui en dépit du préjugé. A propos d'un ga-

---

(1) *Nebulosæ illæ stellæ sive* foramina. (Descript. globi intellect, cap. VII. Opp., tom. IX, p. 234. Supplément à la trad. du XV[e] vol., p. 384, note.) — Pourquoi M. Lasalle dit-il ici *un trou*, au lieu de dire *des trous* (foramina)? *Un trou* n'explique rien; mais si une fois on admet une coupole vermoulue, on comprend que la lumière de l'empyrée, en se filtrant, pour ainsi dire, par ces petits trous, produit une espèce de blancheur vague que nous avons nommée *étoiles nébuleuses*. Cette explication saute aux yeux.

(2) Nov. Org., liv. II, chap. II, tom. VII, p. 24 de la trad. — C'est à propos de l'eau qui REGIMBE pour ne pas se glacer, à ce que dit Bacon.

limatias sur la lumière, débité avec une ignorance sans égale, le traducteur nous dira fort bien : « Je » n'ai pas besoin d'avertir le lecteur que j'ai été obligé » de refondre tout le texte des deux pages pré- » cédentes, qui n'étaient pas supportables (1). »

Ailleurs il généralise un peu ses jugements, et son mépris, de temps en temps aiguisé par l'ironie, est tout à fait divertissant. « Quand notre auteur, dit-il, » (l'écrivain le plus *hardi* (2) qui ait jamais existé) » un peu trop amoureux de ses barbarismes, nous » aurait épargné ce jargon composé de mots sans » idées et de signes insignifiants, en serait-il moins » estimable (3)? A quoi bon tout ce jargon, tout ce » charlatanisme, et pour se tromper à la fin (4)?..... » Les grands hommes n'ont pas toujours le bonheur » de s'entendre eux-mêmes. J'ai levé plus de deux » mille équivoques dans cet ouvrage ; mais j'avoue » que je n'ai pas l'art de composer une phrase claire » et raisonnable en traduisant fidèlement une sottise » entrelacée avec une double équivoque (5). Si les » philosophes critiqués par Bacon balbutient, Bacon » radote et refuse aux autres l'indulgence dont il au- » rait si grand besoin pour lui-même (6). »

Quoique ces différents traits, épars dans tout l'ou-

---

(1) Tom. VIII de la trad., Sylva Sylv., Cent. VIII, n° 761, p. 95, note.

(2) Le mot de *hardi* est bien poli dans cet endroit, il faut l'avouer.

(3) Tom. X, Hist. de la Vie et de la Mort, p. 216, note.

(4) Tom. XI, Hist. des Vents, p. 35.

(5) Tom. IX de la trad., Sylva Sylv., Cent. X, n° 951, p. 499.

(6) Tom. XI, Hist. des Vents, p. 156.

vrage du traducteur et réunis comme dans un foyer, nous éclairent suffisamment sur ses véritables sentiments, je crois néanmoins qu'on sera bien aise de connaître le jugement du traducteur non plus conclu, mais directement exprimé et ne laissant plus le moindre doute sur la fausseté sentie de ces éloges fastueux, hommage accordé au fanatisme du siècle qui impose certains égards, que je serais tenté d'appeler *devoirs de complicité.*

« Notre auteur, dit-il, a une infinité de vues » grandes et utiles (1); mais plus je le traduis, plus » je m'aperçois qu'il lui manque ce que j'appelle la » faculté mécanique, c'est-à-dire celle d'imaginer » nettement les formes, les situations et les mouve- » ments (2). Il manque souvent le grand but, même » lorsqu'il peut l'atteindre (3); son esprit ayant plus » de pénétration que d'étendue (4) et plus de fécon-

(1) C'est toujours le même sophisme. *Des vues générales, et des erreurs particulières pressées et accumulées dans quatre volumes in-folio.* Quel est l'homme assez nul pour ne pas imaginer *des choses grandes et utiles?* quel homme, quelle femme, quel enfant ne sait pas dire : « Si je pouvais faire de l'or! allonger la vie de l'homme! guérir les maladies réputées incurables! voir ce qui se passe dans la lune! » entendre ce qu'on y dit, etc., etc. » L'homme qui a réellement *des vues grandes et utiles* est celui qui conçoit des choses possibles, surtout des choses auxquelles personne n'avait pensé, et qui indique les moyens d'y parvenir. Quant à celui qui rêve également et sur le but et sur les moyens, on ne lui doit que des risées.

(2) Quel amphigouri! au lieu de dire simplement : « Il lui manque » la faculté de raisonner juste! »

(3) Aveu remarquable. « Si le but est élevé, il le manque parce qu'il » ne peut l'atteindre; s'il est à sa portée, il le manque encore parce » que ses yeux le trompent. »

(4) Le mien n'a ni assez de *pénétration,* ni assez d'*étendue* pour

» dité que de force et de justesse ; sinon par rapport » *au but,* du moins par rapport *aux moyens* (1) ; » deux choses lui ont manqué, la géométrique et le » temps (2). »

Mais il est impossible d'imaginer rien d'aussi curieux que le passage où l'adroit traducteur, entièrement vaincu par sa conscience, abandonne solennellement Bacon comme raisonneur, et se met à le louer à perte de vue, en qualité de poëte.

« Le grand homme que nous interprétons, dit-il, » n'était pas géomètre ; *on le sent à chaque pas,* en » le voyant *à chaque pas* se contenter de simples » lueurs ou d'à peu près ; MAIS IL EST QUELQUE CHOSE DE » PLUS. Il est plein d'âme et de vie : il anime tout ce » qu'il touche ; il ne sait pas toiser la nature, mais il » sait la sentir (3) ; il sait en jouir et communiquer » ses jouissances ; son style a la douceur et l'aménité

---

comprendre ce que signifie cette opposition, et comment la *pénétration* et l'*étendue* étant susceptibles de plus et de moins, l'une peut être préférée à l'autre d'une manière absolue et sans égard au *plus* et au *moins.*

(1) Voilà toujours l'importance du *but* citée pour masquer la nullité des *moyens.* Il n'y a pas de navigateur dans les siècles passés, qui n'ait dit : *je voudrais bien savoir où je suis :* Mais ce n'est pas le tout de dire : *il faudrait résoudre le problème des longitudes ;* la gloire est à celui qui l'a résolu en effet. Quant à celui qui, en prêchant le *desideratum,* n'a indiqué que de fausses méthodes propres à retarder la découverte si on les avait suivies, ses amis feraient fort bien de ne pas parler de lui.

(2) C'est-à-dire l'intelligence et la réflexion ; pas davantage. (Histoire des Vents, tom. XI, n° 13. Du Mouvem. des Vents, p. 167. — Préf. du tom. IX, p. XXII.)

(3) Comme Théocrite et Virgile, comme Gaspard Poussin et Ruysdale.

» qui naît du sujet (1). » Je ne crois pas qu'on ait jamais fait d'aucun écrivain de la classe de Bacon une critique à la fois plus bouffonne et plus sanglante.

Il faut bien remarquer que par ce mot *géométrie* le traducteur n'entend *que la justesse d'esprit* et non la géométrie proprement dite; la tournure de sa phrase ne laisse point le moindre doute sur ce point. Au reste il a pris la peine de s'expliquer lui-même en répétant ailleurs que deux choses ont manqué à Bacon, l'*esprit géométrique et le temps* (2).

Ainsi il y a pour un philosophe QUELQUE CHOSE DE PLUS que la droite raison et le travail : c'est l'*art de jouir de la nature et de la peindre*. Sous ce point de vue Bacon est incontestablement supérieur à Platon, à Malebranche, à Descartes et à Newton; mais je lui préfère Chaulieu.

On pourrait encore faire subir un dernier examen à Bacon, qui ne serait peut-être pas le moins intéressant : ce serait de l'observer dans les moments infiniment rares où il s'approche de la vérité. On trouve constamment qu'il la tient d'autrui et qu'il la gâte en se l'appropriant, ou qu'il ne sait pas la mettre à sa place.

Prenons pour exemple l'attraction, dont on a tenté de le faire envisager comme l'auteur. Voltaire a dit très-légèrement, comme il a dit tant de choses, « qu'on voit dans le livre de Bacon (quel livre?) en » termes exprès cette attraction dont Newton passe

---

(1) Sylva Sylv., cent. VIe, n° 503, tom. VIII de la trad., p. 287, note.
(2) Ibid., tom. VIII, n° 704, p. 6, note.

» pour l'inventeur (1). » D'autres après lui ont répété la même assertion avec aussi peu de connaissance de cause. Il est devenu inutile de réfuter en détail Voltaire sur ce point depuis que M. de Luc a confessé en propres termes que *Bacon n'avait pas* la moindre idée *du système newtonien.*

M. Lasalle est moins tranchant et plus impartial. A propos du passage où Bacon suppose que la lune est un aimant par rapport à l'Océan, et la terre même un autre aimant par rapport aux graves (2), il dit avec beaucoup de mesure : *Ce passage ne serait-il pas la pomme de Newton* (3)?

Si Newton a lu ce passage (ce qui n'est pas probable et ne saurait être prouvé) Bacon aurait à cet égard précisément le mérite de la pomme que Newton vit tomber ou de la lampe fameuse dont les oscillations attirèrent l'attention de Galilée (4) sur l'isochronisme des pendules. Du reste, au moment où Bacon écrivait ces lignes, Képler avait fort avancé la théorie de la gravitation, et Gilbert, avec sa théorie *du magnétisme universel,* avait répandu à côté de Bacon des idées dont ce dernier profite ici mot à mot ; car jamais on ne prouvera qu'une seule idée saine lui ap-

(1) Voltaire, Mél. de phil. et de littér. Genève, 1771, in-4°, tom. II, cité par M. l'abbé Emery, Christ. de Bacon, Disc. prélim., p. XXIV.

(2) « Magnete remoto statim ferrum decidit. Luna autem a mari non potest removeri ; nec terra a ponderoso dum cadit : itaque de illis nullum potest fieri experimentum ; sed ratio eadem est. » (Nov. Org., lib. II, n° 48.)

(3) Tom. VI de la trad., p. 167.

(4) On a conté diversement cette anecdote : il suffit de remarquer ici que l'observation se rapportait à l'isochronisme des oscillations.

partient en propre, du moins dans l'ordre des sciences naturelles.

Mais ce qu'il est important d'observer, c'est que Bacon en admettant une force magnétique ou attractionnaire quelconque, rejette expressément l'idée fondamentale du système newtonien, qui repose tout entier sur le principe d'une attraction universelle et mutuelle de toutes les parties de la matière. « Gilbert, » dit-il, a dit de bonnes choses sur les forces magné- » tiques ; mais à force de les généraliser, il est devenu » lui-même un aimant, en voulant fabriquer UN VAISSEAU AVEC UNE CHEVILLE (1). »

Ainsi il est bien démontré qu'on ne doit rien à Bacon sur ce point essentiel, d'abord parce qu'il ne nous présente que l'idée d'autrui, et en second lieu parce qu'ennemi de la vérité par nature et par instinct, si un autre la lui présente pour ainsi dire *toute faite,* elle se corrompt dans sa main et s'évanouit subitement.

Voltaire, avec l'inexactitude que je viens de relever et dont il semble faire profession, avance (loc. citat.) « que dans toutes les expériences physiques faites de- » puis Bacon, il n'y en a presque pas une qui ne soit » indiquée *dans son livre.* »

Encore une fois, quel livre ? On voit ici une nouvelle preuve que Voltaire, ainsi que la plupart des panégyristes de Bacon, ne l'avait pas lu ; car, dans la

(1) « Vires magneticas non inscite introduxit Gilbertus ; sed et ipse factus Magnes, nimio scilicet plura quam oportet ad illas trahens, et NAVEM ÆDIFICANS EX SCALMO. » (Hist. Gravis et Levis.—Il a trouvé une image et même un proverbe : c'est tout ce qu'il lui faut.



supposition contraire, rien ne l'aurait empêché de nommer l'ouvrage *sur la Dignité et l'Accroissement des sciences,* ou *le Nouvel Instrument,* ou l'*Histoire naturelle* (Sylva Sylvarum); mais comme il ne les avait pas lus, ou qu'il les avait ouverts et parcourus au hasard, sans la moindre attention, il dit en général *le livre,* pour se mettre à l'abri. Une fois qu'un préjugé quelconque ou une réunion de préjugés ont formé une certaine réputation philosophique, la foule raisonne d'après cette réputation et ne lit plus l'auteur. Bacon et Locke sont les deux exemples dans ce genre: *Beaucoup en ont parlé, mais bien peu les ont lus.*

On a vu, dans tout ce que j'ai dit sur les expériences, que Bacon les imaginait très-mal, qu'il les exécutait très-mal, et qu'il en concluait très-mal. Parmi les expériences connues et qui ont donné une nouvelle forme à la physique, je n'en vois pas une seule qu'on puisse attribuer à Bacon. Parmi celles d'un ordre moins important, je ne connais que celle de la vapeur enfermée dont il soit possible de lui faire honneur. Ce que nous appelons *marmite de Papin* pourrait être appelé (*si qua est ea gloria*) *marmite de Bacon;* mais il gâte encore cette idée par l'importance qu'il lui attribue; il en parle comme d'un arcane qui devait produire une ère dans les sciences physiques. « Si vous pouvez parvenir, dit-il, à faire » que l'eau ainsi renfermée change de couleur, d'o- » deur ou de goût, soyez sûr que vous avez opéré un » grand œuvre dans la nature, dont vous aurez tout » à fait fouillé le sein, que vous mettrez enfin des » menottes à ce Protée (*la matière*), et que vous la » forcerez à se prêter aux plus étranges transmuta-

» tions (1)..... L'intelligence humaine peut à peine » concevoir les effets de cette expérience..... que nul » mortel n'a encore imaginée (2). »

L'immortelle expérience a été faite enfin. Qu'a-t-elle produit? — du bouillon. D'une manière ou d'une autre, Bacon se trompe toujours; et dans ce cas, par exemple, on voit que, même en proposant quelque chose de raisonnable, il parvient à être parfaitement ridicule.

Tout lecteur est maintenant en état d'apprécier les éloges qui ont été prodigués à Bacon, et surtout à ses deux principaux ouvrages. Il a plu à d'Alembert de nous dire *que Bacon,* dans son ouvrage sur la Dignité et l'Avancement des sciences, « examine ce qu'on » savait déjà sur chacun des objets de toutes les » sciences naturelles, et qu'il fait le catalogue im- » mense de ce qui reste à découvrir (3). »

Mais, de bonne foi, comment celui qui ne sait rien peut-il faire le catalogue de ce qu'on sait et de ce qu'on ne sait pas? S'il y a quelque chose de démontré c'est la profonde ignorance de Bacon sur tous les objets des sciences naturelles : c'est sur quoi il ne peut

(1) Cette folie des transmutations est l'idée dominante chez Bacon; sous une forme ou sous l'autre elle revient toujours, et l'on peut dire qu'elle constitue réellement toute sa philosophie.

(2) « As will scarce fall under the conceit of man. » (Sylva Sylv. or a natural History, cent. I, nº 99. Works, tom. I, p. 292.) « Simile experimentum sinus naturæ plane excutit..... tum demum hunc materiæ Proteum veluti manicis tantum ad plures transformationes adacturum, » etc. (De Augm. Scient.. vol. II, sub fine.)

(3) D'Alembert, cité par l'abbé Émery. (Christ. de Bacon, disc. prél., p. xxx, xxxi.)

rester aucun doute dans l'esprit de tout homme de bon sens qui aura pris la peine de lire cet ouvrage. Absolument étranger à tout ce qu'avaient écrit sur ces sciences tous les grands hommes qui furent ou ses prédécesseurs ou ses contemporains, et n'étant pas même en état de comprendre leurs écrits, de quel droit venait-il donner follement la carte d'un pays où il n'avait jamais voyagé, et qu'aurait-il pensé lui-même d'un homme qui, sans être jurisconsulte, aurait publié un livre sur les avantages et les désavantages de la législation anglaise?

Le livre *de la Dignité et de l'Accroissement des sciences* est donc un ouvrage parfaitement nul et méprisable, 1° parce que l'auteur est tout à fait *incompétent*, pour parler de lui un peu plus justement qu'il n'a parlé du microscope (1); 2° parce que tous ses *desiderata* portent des signes manifestes d'une imagination malade et d'une tête altérée; 3° enfin parce que les moyens qu'il donne pour arriver à la vérité paraissent avoir été inventés pour produire l'effet contraire et nous égarer sans retour (2).

Quant au *Novum Organum*, il est bien plus condamnable encore, puisque, indépendamment des erreurs particulières dont il fourmille, le but général de l'ouvrage le rend digne d'un *Bedlam*. C'est ici où

(1) Sup., p. 202, t. Ier.

(2) Que si l'on veut attribuer à cet ouvrage un mérite moral en le regardant comme une espèce d'*oraison parénètique*, destinée à réveiller le goût des sciences, je ne m'y oppose nullement, et je suis prêt à convenir qu'il a influé sur l'avancement des sciences naturelles, autant qu'un sermon de Sherlock sur la moralité de l'Europe.

la force des préjugés se montre dans tout son jour. Interrogez les panégyristes de Bacon ; tous vous diront que « le Novum Organum est l'échafaud dont on s'est » servi pour élever l'édifice des sciences ; que Bacon » y fait connaître la nécessité de la physique expéri- » mentale (1), etc., etc. »

Mais personne ne dira que le but général de ce bel ouvrage est de faire mépriser toutes les sciences, toutes les méthodes, toutes les expériences connues à cette époque et suivies déjà avec une ardeur infatigable, pour y substituer une théorie insensée, destinée, dans les folles conceptions de son auteur, à « donner des menottes à Protée, pour le forcer à » prendre toutes les formes imaginables sous la main » de son nouveau maître ; » c'est-à-dire en style vulgaire, « à découvrir les essences pour s'en emparer et » les transmuer à volonté ; » nouvelle alchimie également stupide et stérile, que Bacon voulait substituer à celle qui pouvait au moins, par sa bonne foi, par sa piété et par les découvertes utiles dont elle avait fait présent aux hommes, se faire pardonner ses espérances trompées et même ses espérances trompeuses.

Tout est dit sur Bacon, et désormais sa réputation ne saurait plus en imposer qu'aux aveugles volontaires. Sa philosophie entière est une aberration continue. Il se trompe également dans l'objet et dans les moyens ; il n'a rien vu de ce qu'il avait la prétention

(1) Voltaire et d'Alembert. (*Ubi sup.*) Tous les autres panégyristes n'ont dit que les mêmes choses en d'autres termes.

de découvrir, et il n'a rien vu, non parce qu'il n'a pas regardé, non par suite de l'interposition des corps opaques, mais par le vice intrinsèque de l'œil, qui est tout à la fois faible, faux et distrait. Bacon se trompe sur la logique, sur la métaphysique, sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur les mathématiques, sur la chimie, sur la médecine, sur toutes les choses enfin dont il a osé parler dans la vaste étendue de la philosophie naturelle. Il se trompe, non point comme les autres hommes, mais d'une manière qui n'appartient qu'à lui et qui part d'une certaine impuissance radicale telle qu'il n'a pas indiqué une seule route qui ne conduise à l'erreur, à commencer par l'expérience dont il a perverti le caractère et l'usage, de façon qu'il égare lors même qu'il indique un but vrai ou un moyen légitime. Il se trompe dans les masses et les généralités, en troublant l'ordre et la hiérarchie des scieuces, en leur donnant des noms faux et des buts imaginaires; il se trompe dans les détails, *en niant ce qui est, en expliquant ce qui n'est pas* (1), en couvrant ses pages d'expériences insignifiantes, d'observations enfantines, d'explications ridicules. Le nombre immense de ses vues et de ses tentatives est précisément ce qui l'accuse, en excluant toute louange de supposition, puisque Bacon ayant parlé de tout s'est trompé sur tout. Il se trompe lorsqu'il affirme; il se trompe lorsqu'il nie; il se trompe lorsqu'il doute; il se trompe

(1) Expression de J.-J. Rousseau, à la fin de la Nouvelle Héloïse.

de toutes les manières dont il est possible de se tromper. Sa philosophie ressemble à sa religion, qui *proteste* continuellement : elle est entièrement négative et ne songe qu'à contredire. En se livrant sans mesure à ce penchant naturel, il finit par se contredire lui-même sans s'en apercevoir, et par insulter chez les autres ses traits les plus caractéristiques : ainsi il blâme sans relâche les abstractions, et il ne fait que des abstractions, en recourant toujours à ses axiomes moyens, généraux, généralissimes, et soutenant que les individus ne méritent pas l'attention d'un philosophe; il ne cesse d'invectiver contre la science des mots, et il ne fait que des mots; il bouleverse toutes les nomenclatures reçues, pour leur en substituer de nouvelles, ou baroques, ou poétiques, ou l'un et l'autre. Le néologisme est chez lui une véritable maladie, et toujours il croit avoir acquis une idée lorsqu'il a inventé un mot. Il regarde en pitié l'alchimie tout opérative de son temps, et toute sa physique n'est qu'une autre alchimie toute babillarde et tout à fait semblable aux enfants *qui parlent beaucoup et ne produisent rien,* comme il l'a très-bien et très-mal à propos dit des anciens Grecs.

La nature l'avait créé bel-esprit, moraliste, sensé et ingénieux, écrivain élégant, avec je ne sais quelle veine poétique qui lui fournit sans cesse une foule d'images extrêmement heureuses, de manière que ses écrits, comme fables, sont encore très-amusants. Tel est son mérite réel, qu'il faut bien se garder de méconnaître; mais dès qu'on le sort du cercle assez rétréci de ses véritables talents, c'est l'esprit le plus faux, le plus détestable raisonneur, le plus terrible ennemi

de la science qui ait jamais existé. Que si on veut louer en lui un amant passionné des sciences, j'y consens encore ; mais (comme je ne me repens point de l'avoir dit ailleurs) c'est l'*eunuque amoureux*.

Quant à son caractère moral, en faisant même abstraction du jugement fameux qui a laissé une si grande tache sur sa mémoire, son traducteur fournirait encore une foule de traits fâcheux à la charge de Bacon. Tantôt il nous le représente comme égaré *par une tête pleine de vils honneurs* (1); ailleurs il s'écrie sans façon, en parlant des leçons que donne Bacon sur la finesse : « Quelle scélératesse ! notre auteur » ne s'aperçoit pas..... que ces prétendus avertisse- » ments qu'il pense donner aux honnêtes gens sont » autant de leçons qu'il donne aux fripons..... Pour » donner de bonnes leçons de friponnerie il faut être » soi-même un MAITRE FRIPON (2) ! » On le trouvera, s'il est possible, encore plus dur lorsqu'il nous dit, dans l'histoire de Henri VII, à propos des réflexions de Bacon sur le meurtre juridique de Stanley : « Le » lecteur voit dans ces réflexions toute la bassesse » d'âme de l'auteur que je traduis.... Mais Jacques Ier » était grand admirateur de Henri VII, et Bacon » était le vil flatteur de Jacques Ier (3). »

Lorsque Bacon adresse des conseils à l'homme qui

---

(1) Nova Atlantis, tom. XI de la trad., p. 421.

(2) *Sermones fideles*, chap. XXII de la Finesse, tom. XII de la trad., p. 231, tom. X du texte, p. 62.

(3) Sur ces mots de la vie de Henri VII : *Casus iste videtur*, etc., tom. IX du texte, p. 473; tom. XII de la trad., p. 336-337, note.

veut être l'artisan de sa propre fortune, la conscience de son traducteur se trouble ; ***il a peur d'avoir broyé du poison*** (1).

Et véritablement, lorsque le grand chancelier de l'Angleterre conseille à celui qui craint d'avoir offensé le prince ***de rejeter adroitement la faute sur les autres;*** le traducteur a bien raison de s'écrier : ***Et si ces autres ne sont pas coupables, monsieur le chancelier*** (2)?

On l'a accusé sur d'autres points capitaux ; mais je ne veux nullement contredire de front toutes les dénégations et toutes les atténuations mises en avant par le digne Émery dans sa vie de Bacon. Accordons tout ce qu'on voudra à la faiblesse humaine et à la force des princes ou des circonstances. Je ne demande pas mieux que de voir quelques vertus de plus et quelques fautes de moins dans l'univers; qu'on en pense donc ce qu'on voudra : je me borne à demander comment il est possible qu'un tel homme ait usurpé une telle réputation dans l'ordre des sciences. Certes il n'existe pas de plus grande preuve de la puissance d'une nation et de l'extravagance d'une autre.

---

(1) De Augm. Scient., tom. Ier de la trad., note, pages 99 et 101.
(2) Ibid., liv. VIII, c. II; tom. II de la trad., p. 267.

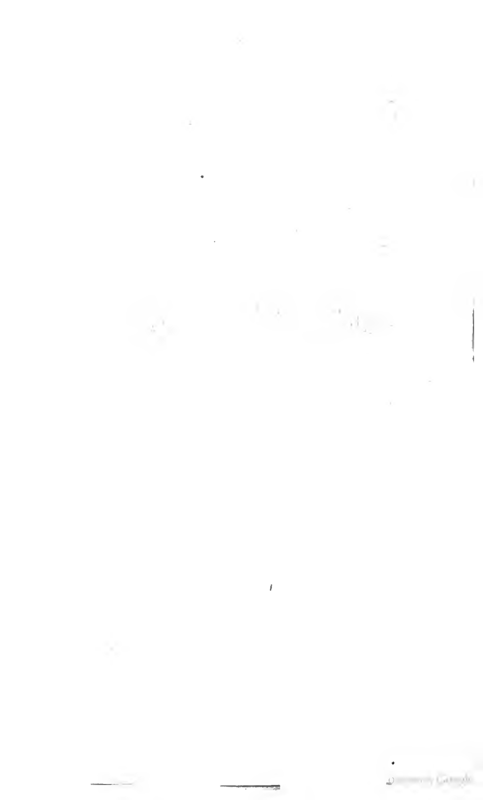
FIN DE L'EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

SUR LES DÉLAIS

DE LA

JUSTICE DIVINE

DANS LA PUNITION DES COUPABLES.



PRÉFACE.

J'avais conçu d'abord le projet de faire sur le Traité de Plutarque, *des Délais de la Justice divine,* un travail à peu près semblable à celui que le célèbre Mendelson a exécuté sur le Phédon de Platon; c'est-à-dire de me servir seulement de l'ouvrage ancien comme d'un cadre où les idées de Plutarque viendraient se placer d'une manière très-subordonnée et fondues pour ainsi dire avec celles qu'une métaphysique plus savante nous a fournies depuis sur le sujet intéressant de ce Traité.

Mais en le relisant attentivement je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'avais pas le droit de prendre à l'égard de Plutarque la même liberté que le philosophe juif a prise avec Platon, dont l'Ouvrage un peu faible avait besoin d'être refondu entièrement. Dans les endroits mêmes du Phédon, où le disciple de Socrate prête des raisonnements solides à son mai-

tre, il ne produira guère d'effet sur la masse des Lecteurs, à moins que sa pensée ne soit développée et mise en rapport avec les idées modernes : Plutarque, au contraire, a traité son sujet avec une rigueur et une sagesse remarquables. Ses idées n'ont pas la plus légère couleur de secte ou de localité : elles appartiennent à tous les temps et à tous les hommes.

Jamais il ne se livre à son imagination. Jamais il n'est poëte; ou, s'il invente, ce n'est pas seulement pour embellir, c'est pour fortifier la vérité. Enfin je ne vois pas trop ce qu'on pourrait opposer à cet Ouvrage, parmi ceux des anciens philosophes. On trouvera sans doute çà et là, et dans Platon surtout, des traits admirables, de superbes éclairs de vérité; mais nulle part, je crois, rien d'aussi suivi, d'aussi sagement raisonné, d'aussi fini dans l'ensemble.

Plutarque ayant vécu dans le second siècle *de la lumière,* il est assez naturel de croire qu'il en a été notablement éclairé, et c'est en effet une opinion assez générale parmi les gens instruits. Je suis fâché et même affligé qu'elle ait été contredite par M. Wyttembach, qui s'est rendu si recommandable par son excellente édition des OEuvres morales de Plutarque (1), et qui m'a été si utile par celle qu'il a pu-

(1) Oxon. 1795, in-4° et in-8°. On peut se flatter, je crois, qu'au moment où j'écris les Vies ont été publiées.



bliée en particulier de ce beau Traité *des Délais de la Justice divine* (1).

« Théodoret, dit-il dans sa Préface générale, a
» mis ce philosophe (Plutarque) au nombre de ceux
» qui avaient entendu la prédication de l'Évangile,
» et qui en avaient transporté plusieurs choses dans
» leurs livres; c'est un *lieu commun* dont les Pères
» ont fait grand bruit, mais qui, à l'égard de Plu-
» tarque du moins, est *certainement* faux (2). »

Avec la permission de ce très-habile homme, il me semble qu'il y a beaucoup de hardiesse à s'exprimer sur ce point d'une manière si tranchante : en effet il ne peut y avoir qu'un moyen de prouver une proposition négative, c'est de prouver que l'affirmative contraire est impossible. Or non-seulement il est *impossible* de démontrer *impossible* la proposition affirmative que *Plutarque a eu une certaine connaissance des vérités du Christianisme*; mais toutes les probabilités se réunissent en faveur de cette supposition. Personne au fond ne le sent mieux que les hommes pleins de talents à qui ces probabilités déplaisent; de ma-

(1) Lugd. Batav. 1772, in-8°.

(2) « Plutarchum in iis memorat (Theodoretus) qui sacrum Evan-
» gelium audivissent, ex eoque multa in libros suos transtulissent;
» *locus communis* à Patribus jactatus, in Plutarcho CERTÈ falsus. »
(Wyttem. Præf. in Opp. Mor. Plut. cit. edit. tom. I, in-8°, cap. III, p. 55.)

nière que pour les écarter, du moins en apparence, ils ont recours à une manœuvre habile qui mérite d'être remarquée. Ils posent eux-mêmes la question au nom de leurs adversaires, d'une façon vague ou qui prête même directement à l'objection. Ils triomphent alors, et l'innombrable nation des innattentifs a la bonté de croire qu'ils ont réfuté les autres, tandis que réellement ils n'ont réfuté qu'eux-mêmes. C'est une tactique fort à la mode, mais dont une critique clairvoyante n'est pas la dupe.

Il ne s'agit pas précisément de savoir si *Plutarque avait entendu la prédication de l'Évangile;* car je ne prétends point soutenir, par exemple, que le philosophe de Chéronée allait au sermon, qu'il fréquentait les déserts et les retraites cachées où l'on célébrait alors les divins Mystères; qu'il lisait S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, comme nous les lisons aujourd'hui, et qu'il en a transporté des passages entiers dans ses écrits (1).

On demande plus généralement « si la prédication » de la *bonne nouvelle,* éclairant alors le second

(1) Je ne vois pas cependant pourquoi les livres des chrétiens n'auraient pas été recherchés et lus par ce philosophe, comme ceux de *Bohme*, de *Saint-Martin*, de *Dutoit*, d'*Eckartshausen*, etc., etc., le sont de nos jours par ceux mêmes qui s'en moquent. Mais, encore une fois, ce n'est pas là *précisément* l'état de la question.

» siècle de notre ère, et s'étant déjà créé des prosé-
» lytes dans toutes les parties du monde connu, il
» pouvait se faire qu'un homme aussi savant et
» aussi curieux que Plutarque, et qui avait déjà une
» connaissance parfaite du judaïsme hellénique (1),
» fût demeuré totalement étranger à cette prédica-
» tion, qui retentissait du Tybre à l'Euphrate; qui
» foudroyait en grec toutes les opinions, toutes les
» prétentions, toutes les passions des Grecs. On de-
» mande s'il est permis au bon sens de supposer que
» Plutarque, ayant fait un voyage en Égypte, unique-
» ment pour s'instruire, en fût revenu sans avoir
» seulement abordé cette fameuse école d'Alexandric,
» alors sur le point d'enfanter Origène; si l'on pcut
» concevoir qu'un tel homme, préparé et comme
» averti par Josephe, par Philon, et très-probable-
» ment par la Bible, ne se fût donné aucun mouve-
» ment pour connaître la nouvelle doctrine, lui qui
» avait pris la peine de s'informer des moindres céré-
» monies judaïques; si, dans le cas où il en aurait eu
» une connaissance quelconque, on peut regarder
» comme possible qu'elle n'eût laissé aucune trace
» dans les écrits de ce grand moraliste; si cette doc-
» trine enfin n'a pas droit de revendiquer, comme
» une propriété légitime, tous les endroits des écrits
» de ce philosophe qui présentent une analogie plus

(1) Voyez son Traité de la Superstition.

» ou moins sensible avec l'enseignement évangé-
» lique, et tous ceux même où, sur des matières que
» la raison humaine n'avait abordées jusqu'alors
» que pour faire preuve d'une étonnante faiblesse,
» Plutarque se montre tout à coup supérieur aux
» philosophes qui avaient écrit avant la publication
» de cette doctrine. »

La question ainsi posée (et c'est ainsi qu'elle doit l'être) change un peu de face. L'homme sage qui l'examinera sous ce point de vue, ne trouvera pas tout à fait *certain* que Plutarque ne doive *certainement* rien à la prédication évangélique; et il se sentira très-disposé à pardonner un *lieu-commun* à ces malheureux Pères de l'Église, qui ont très-peu le bonheur de plaire au docte éditeur (1).

---

(1) Il a dit en parlant d'Eusèbe : « C'est le seul auteur appartenant » à l'Église, qui ait bien mérité de la bonne littérature dans son » livre de la *Préparation évangélique*, à cause de la sagesse qu'il a » eue de nous donner dans ce livre les pensées des autres et non les » siennes: *Eusebius in Præp. evang. unus omnium Ecclesiasticorum* » *de bonis litteris meruit, quòd aliena quàm sua pondere maluit.*» (Præf., p. 56.) L'arrêt est dur et général, mais sans appel. Le seul écrivain ecclésiastique qui ait quelque droit à notre estime est l'arien Eusèbe, et même encore dans un seul livre; et pourquoi? *Parce qu'il a eu la sagesse, dans ce livre, de copier des auteurs profanes, au lieu de s'aviser de parler en son nom,* comme Chrysostome, Basile, Augustin, etc., etc., et tout cela à propos de Plutarque et de ses OEuvres morales. Le marquis de Mirabeau, vers le milieu du siècle dernier, disait, dans l'*Ami des Hommes*, en parlant de la France : « Il n'est

Quoi qu'il en soit de cette question qui ne doit point être approfondie ici, il est certain que le Traité de Plutarque, *des Délais de la Justice divine*, est une des plus excellentes productions de l'antiquité. Animé par l'espoir d'être utile, j'ai entrepris de le faire connaître davantage; et pour y parvenir j'ai pris quelques libertés dont j'espère que Plutarque n'aura point à se plaindre. J'ai fait disparaître la forme du Dialogue qui marque peu dans ce Traité et qui me gênait en pure perte; car je ne vois pas que cette forme, quelquefois très-avantageuse, produise ici aucune espèce de beauté ou de mérite réel. Si d'ailleurs le préambule de l'Ouvrage n'a pas disparu comme tout le monde le croyait, jusqu'à M. Wyttembach qui a jeté sur ce point quelques doutes fondés, Plutarque au moins commence d'une manière *abrupte* qui ne saurait avoir de grâce pour nous, supposé qu'elle en ait eu pour ses contemporains. J'ai donc tâché de donner un portail à ce bel édifice et d'entrer en matière d'une manière naturelle, en me tenant toujours aussi près de l'auteur qu'il m'a été possible. Lorsque

---

» aujourd'hui bouquet à Iris ou dissertation sur des eaux chaudes, où » l'auteur ne veuille insérer sa petite profession de foi d'esprit fort. » Aujourd'hui cette fièvre a passé en d'autres contrées avec une sorte de redoublement. Un savant, en commentant Anacréon ou Catulle, trouvera l'occasion *naturelle* d'attaquer Moïse. A cela point de remède dans notre faible logique humaine : il faut attendre et désirer d'autres temps et d'autres moyens.

dans le courant de l'Ouvrage sa pensée m'a paru incomplète, j'ai cru pouvoir la terminer, et quelquefois aussi la fortifier par de nouveaux aperçus que je dois à mes propres réflexions ou à la lecture de Platon, auteur que *j'aime et pratique volontiers,* comme disait Montaigne en parlant d'un tout autre écrivain (1). S'il m'arrive de rencontrer sur ma route de ces pensées qui ne sont pour ainsi dire *qu'en puissance,* je les développe soigneusement. Ce sont des boutons que je fais éclore ; je n'ajoute aucune feuille, mais je les montre toutes. J'honore beaucoup les traducteurs qui m'ont précédé. Amyot surtout a bien mérité de la langue française, *et son vieux style encore a des grâces nouvelles*. Cependant il faut convenir que sa *jeunesse surannée* n'est guère aimée que des gens de lettres extrêmement familiarisés avec son langage. Hors de ce cercle il est plus estimé que lu. Son orthographe égare l'œil ; l'oreille ne supporte pas ses vers; les dames surtout et les étrangers le goûtent peu. A mesure d'ailleurs qu'on s'élève dans l'antiquité, on trouve plus d'énigmes dans les langues. Le grec, sans remonter plus haut, prouve seul la vérité de cette observation. Cette langue est pleine d'ellipses et d'idiotismes singuliers qui ne se laissent pas aisément saisir. Dans les matières philosophiques, la phrase admet souvent je ne sais quel vague qui ne cède qu'à

(1) Sénèque.

l'étude obstinée et à la comparaison de différents passages qui s'expliquent les uns par les autres : d'ailleurs chaque peuple a sa langue philosophique, qu'il n'est pas du tout aisé de traduire dans une autre. Celui qui a lu Aristote et Platon, en latin, dans une version littérale de la meilleure main, n'a pas lu réellement ces philosophes (1). La traduction lui présente souvent les mêmes difficultés que le texte. Celui même qui a bien saisi le sens dans l'original cherche encore longtemps dans sa langue des expressions et des tournures qui rendent bien à son gré ce qu'il a compris, et lorsqu'il les a trouvées c'est une découverte pour lui-même. Il m'a donc paru qu'il était possible à un effort d'attention et d'étude, de faire mieux comprendre, c'est-à-dire mieux goûter Plutarque : mais comme il était essentiel de ne point m'exposer à lui faire tort en mêlant mes pensées aux siennes, voici la méthode que je me suis prescrite. D'abord j'ai suivi exactement l'ordre des chapitres tels qu'on les trouve dans la traduction d'Amyot; en sorte que la comparaison ne présentera jamais aucune difficulté.

---

(1) « Nemo fidem habeat Ticino et Serrano Platonis interpretibus, » nemo Bessarioni, Pacio et aliis qui Aristotelem latinâ veste induerunt, credat. Errârunt hi egregii viri, magnisque hominibus illis » aut sententias attribuerunt à quibus alieni fuêre; aut verbis nimis » obsequentes scitâ eorum caligine nescio quâ obduxerunt et defor» mârunt. » (Laur. Moshemius, in Præf. ad Rad. Cudworthi systema intellectuale universum ; Jenæ 1733, 2 vol. in-fol.°, tom. I, p. 4, 5.)

Pour éviter même au Lecteur qui veut savoir ce qui appartient à chacun la peine d'une vérification continuelle, j'ai eu soin d'enfermer entre deux astérisques tout ce qui n'est point de Plutarque; et lorsque j'ai trouvé l'occasion (que j'ai toujours cherchée) d'insérer dans ces morceaux étrangers quelques phrases de l'auteur principal, je les ai écrites en lettres italiques : ainsi tout lecteur est mis à même de se reconnaître à chaque ligne, et il peut être sûr d'ailleurs que je n'ai pas été moins soigneux de ne lui dérober rien de ce qui appartient à l'auteur principal. Excepté deux ou trois chapitres extrêmement courts, nullement essentiels et dont la substance même a été conservée, et quelques passages encore absolument étrangers à nos idées, je ne me suis pas permis de supprimer une ligne de Plutarque. Enfin j'ai accompagné mon Ouvrage de quelques notes que j'ai crues utiles sous différents rapports et que j'ai rejetées en grande partie à la fin de l'ouvrage, pour ne point trop embarrasser les pages. L'œuvre originale aura-t-elle gagné quelque chose à la forme et aux additions qu'elle tient de moi? Je l'espère, ou plutôt je le désire, car je ne suis sûr que de mes intentions; et, dans ce genre surtout, les meilleures sont très-souvent trompées par le jugement du public, dont je ne crois pas au reste qu'il soit permis d'appeler.

SUR LES DÉLAIS

DE LA

JUSTICE DIVINE.

I. * C'est une manière assez commune à la secte d'Épicure d'éviter les combats réguliers avec les défenseurs de la Providence. Toujours prêts à faire une objection, les philosophes de cette école n'aiment pas trop attendre la réponse : ils combattent en fuyant, comme les Parthes. Ils manquent d'ailleurs de ce calme et de cette gravité qui sont l'apanage et le signe de la vérité. Il y a dans leurs discours quelque chose d'aigre et de colérique qui ne les abandonne jamais. En raisonnant, et même au lieu de raisonner, ils insultent; et toujours ils ont l'air d'accuser la Providence plus que de la nier. *Souvent on serait tenté, en leur répondant, d'imiter Brasidas qui, ayant été blessé d'une javeline au travers du corps, l'arracha de la plaie et en porta lui-même un coup si violent à celui qui l'avait lancée, qu'il*

l'étendit mort sur la place : mais ces sortes de représailles ne nous conviennent point. *Lorsque l'impiété a décoché sur nous quelque discours empoisonné* (A), *il doit nous suffire de l'ôter sans délai de notre cœur, afin qu'il n'y prenne pas racine.* Du reste nous n'avons nul intérêt d'attaquer pour nous défendre ; car dans le vrai cette philosophie, purement négative, ne fait que du bruit : elle assemble des objections de tout côté et les présente confusément, sans pouvoir jamais établir un corps de doctrine, ni même une suite de raisonnements proprement dits ; car l'ordre, l'ensemble et surtout l'affirmation ne sauraient appartenir qu'à la vérité ; l'erreur au contraire nie toujours : c'est le trait le plus saillant de son caractère. Dès qu'elle cesse de nier, elle plaisante ou elle insulte. Pour elle la Providence est un ennemi qu'elle hait, et dont elle voudrait se débarrasser. Voyons cependant ce qu'il peut y avoir de spécieux dans ces objections, pour effacer, comme je le disais tout à l'heure, jusqu'aux moindres impressions qu'elles pourraient laisser dans nos cœurs. *

II. Les retards que la Justice divine apporte à la punition des méchants, paraissent à plusieurs personnes une des plus fortes objections qu'on puisse élever contre la Providence. Elles ne pardonnent point aux écrivains qui ont fait de cette lenteur une espèce d'attribut de la Divinité. « Il n'y a rien, disent-elles, de » si indécent que de nous représenter Dieu comme un » être paresseux en quoi que ce puisse être, mais » surtout dans la punition des méchants ; car ceux-ci » ne sont nullement paresseux lorsqu'il s'agit de » nuire ; la passion qui les domine les portant au

» contraire à des déterminations soudaines. Or,
» comme l'a très-bien observé Thucydide (1), la pu-
» nition qui suit de près le crime est ce qu'il y a de
» plus efficace pour arrêter ceux qui se laissent aller
» trop facilement à mal faire. Le châtiment des cri-
» mes est une dette de la justice envers l'offensé ; et
» de toutes les dettes c'est celle dont il importe le
» plus que le paiement soit fait à point nommé; car
» le retard dans ce genre a le double inconvénient
» de décourager l'offensé et d'enhardir l'offenseur
» sans mesure ; au lieu que la célérité des châtiments
» est tout à la fois la terreur des coupables et la meil-
» leure des consolations pour ceux qu'ils ont fait souf-
» frir. On cite ce discours de Bias à un méchant
» homme : *Je ne crains pas que tu échappes à la*
» *peine; je crains seulement de ne pas vivre assez*
» *pour en être le témoin*. Mais plus on réfléchit sur ce
» discours, et moins l'esprit en est satisfait ; car que
» signifie la justice qui n'est pas faite à temps? Les
» Messéniens furent défaits près de l'endroit appelé
» *la Grande-Fosse,* par les Lacédémoniens qui avaient
» corrompu Aristocrate. Celui-ci fut paisiblement
» roi d'Arcadie pendant vingt ans. Au bout de ce
» temps il fut convaincu de son crime et puni ; mais
» cette punition était bien étrangère aux Messéniens
» qu'il avait trahis, et qui n'existaient plus ; et les
» Orchoméniens qui avaient perdu leurs enfants,
» leurs parents et leurs amis par la trahison de Lycis-
» que (2), quelle consolation trouvèrent-ils dans cette

(1) Discours de Cléon, III, 38.

(2) Ce fait est demeuré d'ailleurs absolument inconnu.

» maladie qui vint assaillir le coupable longtemps » après, et qui lui dévora le corps au point que lui-» même plongeant et replongeant les pieds dans l'eau, » jurait, avec d'horribles imprécations, qu'il les » voyait tomber en pourriture à cause du crime qu'il » avait commis? Et les Cyloniens ayant été massacrés » à Athènes dans un lieu saint, les scélérats qui s'é-» taient rendus coupables de ce sacrilége furent ban-» nis depuis de la république, et les ossements mêmes » furent aussi bannis et jetés hors des confins de l'É-» tat; mais lorsque la vengeance arriva, la seconde » génération des malheureux Cyloniens n'existait » plus (1). Il n'y a donc, ce semble, rien de plus dé-» placé que ces sortes de discours assez familiers aux » poëtes : *Que la Justice divine n'est pas toujours » prête à percer le cœur des coupables ; qu'elle est » silencieuse et lente, mais qu'à la fin elle arrive ;* » car cette considération est précisément celle dont » les méchants se servent pour s'encourager eux-» mêmes à se livrer au crime. Qu'y a-t-il en effet de » plus séduisant que de voir le fruit de l'iniquité tou-» jours mûr et prêt à se laisser cueillir, tandis que le » châtiment qui doit la suivre n'est aperçu que dans » le lointain et longtemps après la jouissance que » procure le crime?

III. » Il y a plus : le résultat fatal de ces délais est » que, lorsqu'enfin la justice arrive, on ne veut plus » y reconnaître la main de la Providence : de ma-

(1) Voyez sur ce fait et sur la correction qu'exige le texte, la note de Vauvilliers (Trad. d'Amyot. Paris, Cussac, 1785, OEuvres mor., p. 4, p. 537, 538).

» nière que le mal qui survient aux méchants, non » pas au moment où ils se sont rendus coupables » mais longtemps après, ils l'appellent *fortune* ou » *malheur,* et point du tout *châtiment :* d'où il ar- » rive qu'ils n'en retirent aucun profit pour leur » amendement ; car ils sentent bien la pointe de la » douleur, mais cette douleur ne produit plus de re- » pentir. Le cheval est corrigé par la punition qui » suit immédiatement sa faute; mais si cette punition » est retardée, les cris, les saccades et les coups d'é- » péron dont il ne sent plus la cause, l'irritent sans » lui rien apprendre (1). C'est l'image naturelle du » méchant par rapport à Dieu. Si la main divine se » fait sentir à lui, et le frappe au moment même où » il se rend coupable, il faut bien que rentrant en » lui-même il apprenne à s'humilier et à trembler » sous l'empire d'un Dieu dont la vengeance n'est ja- » mais retardée. Mais quant à cette justice tardive et » équivoque dont nous bercent les poëtes, elle res- » semble à une chance beaucoup plus qu'à un acte » délibéré de la Justice divine ; de manière qu'on ne » voit pas trop à quoi sert *cette meule des dieux qui* » *moud si lentement,* comme dit notre proverbe. » Cette lenteur ne semble propre qu'à rendre la jus- » tice douteuse, et à débarrasser les méchants de la » crainte. »

---

(1) Ce passage était absolument inexplicable, comme on peut le voir dans la traduction d'Amyot (qui s'en est cependant tiré avec beaucoup d'esprit.) *Reiske* a tout éclairci en changeant ἢ ποινὴ, en ἵππον. C'est une correction des plus heureuses, et qui ne souffre pas la moindre objection. La critique, comme les autres sciences, a ses inspirations.

IV. On pourrait pousser ces difficultés plus loin; mais je crois que j'ai rapporté les principales, et qu'il est bon de les repousser d'abord, s'il est possible, avant de s'engager dans un nouveau combat. Je crois néanmoins encore devoir protester, avant tout, que je ne m'écarterai point, dans cette discussion, de la réserve sage dont l'Académie a toujours fait profession lorsqu'il s'agit de la Divinité; de manière que j'éviterai soigneusement de parler de ces choses comme si j'en avais une connaissance parfaite (B). Il serait en effet moins hardi de parler de la musique sans l'avoir apprise, ou de la guerre sans l'avoir jamais faite, qu'il ne le serait à nous, qui ne sommes que des hommes, d'entreprendre de décider sur ce qui concerne les dieux et les génies, et de vouloir deviner les plans de l'artiste sans avoir aucune connaissance de son art, et fondés uniquement sur des opinions et sur des conjectures. Il serait téméraire à un homme qui n'aurait aucunes connaissances en médecine, de demander pourquoi le médecin n'a pas ordonné l'amputation plus tôt, et pourquoi il a prescrit le bain hier et non aujourd'hui. Il faut croire, à plus forte raison, qu'il n'est ni sûr ni facile à des êtres mortels d'affirmer autre chose sur les jugements de Dieu, sinon qu'il connaît parfaitement les temps les plus propres pour appliquer les châtiments aux crimes, comme le médecin éclairé distribue les remèdes dont il varie, suivant les circonstances, et les doses et les époques. Que la médecine de l'âme, qui se nomme *jugement et justice,* soit en effet la plus sublime des sciences, c'est ce que Pindare atteste après mille autres, lorsqu'il donne à l'Être, principe

et maître de tout ce qui existe, le nom d'*Aristotechnite,* c'est-à-dire *excellent ouvrier,* auquel il appartient, comme à l'auteur même de la justice, de décider et quand, et comment, et jusqu'à quel point chaque coupable doit être puni : et lorsque Platon nous dit que Minos, fils de Jupiter, était disciple de son père sur cette science, il nous fait assez comprendre qu'il est impossible de bien exercer la justice correctionnelle, ni même de bien juger ceux qui l'exercent, sans avoir étudié et appris cette science.

V. Les lois faites par les hommes, * et qui devraient par conséquent se rapporter à notre manière d'apercevoir les choses, * ne paraissent cependant pas toujours raisonnables au premier coup d'œil : il leur arrive même assez souvent de présenter des dispositions qui prêtent fort au ridicule : à Sparte, par exemple, les éphores, en entrant en charge, ordonnent, par cri public, *que personne ne laisse croître sa moustache, et que chacun obéisse aux lois; à défaut de quoi ils séviront contre les infracteurs.* A Rome, lorsqu'on veut élever un esclave à la liberté, on lui jette une petite verge sur les épaules (C); et lorsque les Romains font leurs testaments, ils instituent une certaine personne pour leur héritière, et ils vendent leurs biens à un autre, ce qui semble tout à fait extravagant (D). Mais rien dans ce genre n'égale la loi de Solon, laquelle déclare infâme celui qui, dans une sédition, ne s'attache pas à l'une ou l'autre faction. Enfin l'on pourrait montrer dans les lois civiles une foule de dispositions qui paraîtraient absurdes, si l'on ne connaissait pas l'intention du législateur ou l'esprit de la loi. Or, si les choses hu-

maines nous présentent tant de difficultés, faut-il donc nous étonner si fort de n'être pas en état de comprendre, lorsqu'il s'agit des dieux, pourquoi ils punissent certains coupables plus tôt, et les autres plus tard? Tout ceci, au reste, n'est point dit pour éviter une lutte que je ne redoute nullement; je veux seulement, par cette réponse tranchante, mériter l'indulgence dans tout ce que je dirai sur cette question : je veux que la raison voyant, pour ainsi dire, derrière elle un refuge assuré, en devienne plus hardie pour affronter les objections, et range plus aisément ses auditeurs au parti de la vraisemblance.

VI. Considérons d'abord que, suivant la doctrine de Platon, Dieu s'étant mis, si l'on peut s'exprimer ainsi, *au milieu des choses,* pour servir de modèle à tout ce qui existe de bon, a fait présent de la vertu aux êtres qu'il a rendus capables de lui obéir; par où il nous a mis en état de nous rendre en quelque manière semblables à lui; car l'univers, qui n'était dans l'origine qu'un chaos, n'est devenu *monde, c'est-à-dire ordre et beauté* (E) qu'au moment où Dieu se mêlant à lui d'une certaine manière, ce monde devint une image affaiblie de l'intelligence et des vertus divines. Ce même Platon ajoute que la nature n'*alluma* (1) la vue dans nous qu'afin que nos âmes, en contemplant les corps qui se meuvent dans le ciel, apprissent à admirer, à respecter, à chérir l'ordre et la beauté; à détester au contraire tout ce qui leur est opposé, à fuir toute passion déréglée, et surtout cette

(1) Ἐνάψαι.

légèreté qui agit au hasard et qui est la source de toute sorte de crimes et d'erreurs; car l'homme ne peut jouir de Dieu d'une manière plus délicieuse qu'en se rendant, autant qu'il le peut, semblable à lui par l'imitation des perfections divines.

VII. Voilà pourquoi Dieu ne se hâte point dans la punition des coupables. Ce n'est pas qu'il craigne de se tromper en agissant trop vite, ou de frapper des coups dont il ait ensuite à se repentir; mais * c'est qu'étant notre modèle, comme je viens de le dire, * il veut nous apprendre par son exemple à nous garder, lorsque nous devons punir les fautes de nos semblables, de toute cruauté et d'une certaine impétuosité brutale tout à fait indigne de l'homme. Il nous enseigne à ne pas nous précipiter sur celui qui nous a offensés, dans le moment même de la colère et lorsque la passion étouffe absolument la raison; comme s'il s'agissait d'assouvir une faim ou une soif excessive. Il veut au contraire que lorsque nous levons le bras pour châtier, nous agissions avec calme et mesure, imitant sa bonté et ses clémentes lenteurs, et prenant toujours conseil du temps qui amène rarement le repentir lorsqu'on a reçu ses avis. *Il y a*, comme disait Socrate, *beaucoup moins de danger pour un homme altéré qui, par défaut d'empire sur lui-même, s'abreuve de la première eau trouble qui se présente à lui, qu'il n'y en a pour l'homme emporté par la colère, d'assouvir sa vengeance sur son semblable et son frère, pendant que la passion le transporte au point de le priver de la raison, et avant que son esprit ait été, pour ainsi dire,* clarifié *par la réflexion.*

VIII. Car il n'est pas vrai du tout *que la vengeance la plus convenable,* comme l'a dit Thucydide, *soit celle qui suit l'offense de plus près :* c'est au contraire celle qui en est le plus éloignée ; car *la colère,* comme dit Mélanthe, *produit d'étranges malheurs lorsqu'elle a délogé la raison ;* au lieu que la raison, lorsqu'elle a chassé la colère, ne produit rien que de sage et de modéré. On remarque que certains caractères peuvent être adoucis et apaisés par l'exemple seul des vertus humaines, tel que celui de Platon, par exemple, qui demeura longtemps le bâton levé sur un esclave, *ce qu'il faisait,* dit-il, *pour châtier sa colère ;* ou tel que celui d'Archytas qui, se sentant un peu trop ému pour je ne sais quel désordre arrivé dans sa campagne par la faute de ses gens, se contenta de leur dire en se retirant : *Vous êtes bien heureux que je sois en colère.*

IX. S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, que les sages discours des anciens, et leurs belles actions que l'histoire nous a transmises, contribuent puissamment à réprimer l'ardeur et l'impétuosité de la colère ; lorsque nous viendrons à considérer de plus que Dieu même, qui ne craint rien et ne se repent de rien, suspend néanmoins ses vengeances et les renvoie dans un avenir éloigné, nous en deviendrons à plus forte raison plus retenus. Nous comprendrons que nous ne saurions appartenir à Dieu de plus près que par la clémence et la longanimité : nous l'entendrons lorsqu'il nous enseigne lui-même qu'un châtiment précipité corrige bien peu de coupables, mais que s'il est retardé, il en rassainit plusieurs et en avertit d'autres.

X. La justice humaine ne sait que punir; son pouvoir ne s'étend pas plus loin. Les hommes se mettent sur la trace des coupables et les poursuivent sans relâche, *aboyant* (1), pour ainsi dire, après eux jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à les saisir et à leur rendre mal pour mal. Là ils s'arrêtent sans pouvoir passer outre. Il en est tout autrement de Dieu, et il y a tout lieu de croire que lorsqu'il se décide à guérir une âme malade de vices, il examine premièrement les passions qui la souillent, pour voir s'il y a quelque moyen de la plier à la repentance, et qu'il accorde des délais pour leur amendement à tous les coupables dont la malice n'est pas tout à fait confirmée et privée absolument de tout mélange de bien. Il sait quelle étendue de perfection l'âme humaine a tirée de lui lorsqu'elle a reçu l'être, et quelle en est l'excellence innée et ineffaçable; il sait que cette âme étant de sa nature étrangère au mal, tous les vices qui viennent à *fleurir* (2) en elle ne peuvent être que le fruit d'une éducation vicieuse ou du contact des hommes corrompus, et qu'elle revient aisément à son état primitif si elle est traitée suivant les règles (3). Dieu ne se hâte donc point d'appliquer à tous un châtiment égal; mais il retranche sur-le-champ et prive de la vie tout ce qu'il trouve d'absolument incurable; car tout être qui a fait une alliance absolue avec le mal ne saurait plus exister que pour nuire aux autres et

---

(1) Ἐφυλακτοῦσι.
(2) Ἐξανθεῖ.
(3) Εἶτα θεραπευθὲν καλῶς.

encore plus à lui-même (1) : mais quant à ceux qui se sont livrés au vice, moins par un choix délibéré de la volonté que par ignorance du bien, il leur accorde le délai nécessaire pour se corriger; et s'ils persistent dans le mal, alors il les punit à leur tour, et la suspension n'a produit aucun inconvénient; car Dieu ne craint pas que le coupable lui échappe.

XI. Considérons d'ailleurs quels prodigieux changements s'opèrent dans les mœurs et dans les habitudes des hommes. On dit que le roi Cécrops fut appelé jadis *double* ou *biforme,* pour faire entendre que, de roi bon et clément, il était devenu tyran cruel et impitoyable : pour moi, je crois tout le contraire; mais quand il y aurait du doute à son sujet, il n'y en aurait du moins aucun sur celui de Gélon et de Hiéron en Sicile, et de Pisistrate à Athènes, qui parvinrent à la souveraineté par les moyens les plus criminels, et qui en jouirent ensuite de la manière la plus équitable; donnant de très-bonnes lois à leurs peuples; leur inspirant le goût de l'agriculture, et les dégoûtant des plaisirs insensés pour en faire des citoyens sages et industrieux; et Gélon en particulier, lorsque les Carthaginois, vaincus dans une grande bataille, lui demandèrent la paix, refusa de la leur accorder, à moins qu'ils ne s'obligeassent par le traité à ne plus sacrifier leurs enfants à Saturne (F) : et Lydiadas, ayant usurpé la souveraineté dans la ville libre de Mégalopolis, se repentit ensuite de son in-

(1) *Quo uno modo possunt desinant mali esse :* Puisque d'aucune autre manière ils ne peuvent cesser de nuire, qu'ils cessent de vivre. (*Sen. de Irâ*, I. 15.)

justice pendant qu'il était en pleine possession de la puissance royale, de manière qu'il rendit les lois à ses concitoyens (G), et mourut depuis couvert de gloire, en combattant les ennemis de sa patrie. D'autres grands hommes fournissent des exemples du même genre. Si l'on avait fait mourir Miltiade pendant qu'il était tyran de la Chersonèse; si quelqu'un avait mis Cimon en justice lorsqu'il vivait publiquement avec sa propre sœur, et l'eût accusé d'inceste (H), ou si l'on avait traité de même Thémistocle pour son insolent libertinage (I), et qu'on l'eût banni de la République, comme les Athéniens en usèrent depuis envers Alcibiade pour de semblables excès de jeunesse, nous eussions perdu avec eux la bataille de Marathon, celle de l'Eurymedon, et celle qui a rendu à jamais fameuse cette côte d'Artémisium, sur laquelle, comme l'a dit Pindare :

> Le bras de l'immortelle Athènes,
> Du Perse repoussant les chaînes,
> Fonda l'auguste liberté (1).

XII. Les grands caractères ne sauraient produire rien de médiocre; et comme l'énergie qui est en eux ne peut demeurer oiseuse, toujours ils sont en branle comme les vaisseaux battus par les flots et par la tempête, jusqu'à ce qu'enfin ils soient parvenus à des

(1) Voyez sur ces vers de Pindare, et sur la manière de les lire, les fragments de ce poëte dans l'édition de Heyne; Gottingue, 1798, in-8°, tom. III, p. 101, n° XL. On adoptera, si l'on veut, le mètre proposé par M. Herman.

habitudes fixes. Or comme il peut arriver qu'un homme sans expérience dans l'agriculture méprise une terre qu'il verra couverte de broussailles, de plantes sauvages, d'eaux extravasées, de fange et de reptiles, tandis que le connaisseur tirera de ces signes mêmes, et d'autres semblables, des preuves de l'excellence de cette terre; de même les grands caractères sont sujets, dans leurs commencements, à *pousser* (1) des fruits mauvais et désordonnés; et nous qui ne pouvons supporter ce que ces fruits ont d'épineux et d'offensant, nous imaginons qu'il n'y a rien de plus pressé que de réprimer par le fer cette fausse végétation; mais celui qui en sait plus que nous, voyant déjà ce qu'il y a dans ces esprits de bon et de généreux, attend l'époque de la raison et de la vertu, où ces tempéraments robustes seront en état de produire des fruits dignes d'eux.

XIII. Mais en voilà assez sur ce sujet; considérons maintenant si quelques nations grecques n'ont pas adopté avec beaucoup de raison la loi égyptienne qui ordonne *que si une femme enceinte est condamnée à mort, on suspende le supplice jusqu'après sa délivrance* (2); maintenant, au lieu d'une femme qui a conçu matériellement, imaginons un coupable qui *porte* dans le fond de son âme une bonne action, une

---

(1) Προεξανθουσι.

(2) L'expression de Plutarque, *quelques-uns d'entre les Grecs*, suppose manifestement que tous les peuples de sa patrie, à beaucoup près, n'avaient pas adopté une loi aussi sage, et que dans la plus grande partie de la Grèce on exécutait les femmes enceintes; ce qui montre combien il y avait encore de barbarie parmi ces nations *tant* et peut-être *trop* vantées.

grande pensée, un conseil salutaire, une invention utile : ne préférera-t-on pas d'une commune voix la clémence qui laisse mûrir et naître ces fruits de l'intelligence, à la justice précipitée qui les aurait fait avorter ? * Jusqu'ici la comparaison est exacte : elle devient fausse ensuite, mais c'est au profit de la vérité; car cet enfant que la mère condamnée doit mettre au monde ne peut lui-même sauver sa mère dont le sort est décidé, au lieu que cette bonne action que Dieu voit dans l'avenir, sera pour le coupable un mérite qui aura la force d'adoucir le supplice, peut-être même de le prévenir. Comment donc la suprême bonté pourrait-elle annuler ce mérite en le prévenant par une punition soudaine ? *

XIV. Si Denys-le-Tyran eût été puni au premier moment de l'usurpation dont il se rendit coupable, il ne serait pas demeuré un seul Grec dans toute la Sicile; car les Carthaginois, qui s'emparèrent de ce pays, les en auraient tous chassés. Il en serait arrivé de même à la ville d'Apollonie, à celle d'Anactorium et à toute la presqu'île de Leucadie (1), si Périandre n'avait pas été puni longtemps après qu'il eut usurpé la domination sur ces contrées; et pour moi je ne doute pas que le châtiment de Cassandre n'ait été différé jusqu'à ce que, par le moyen de ce meurtrier, la ville de Thèbes ne fût complétement rebâtie et repeuplée (2).

---

(1) Colonies illyriennes fondées par les Corinthiens, aujourd'hui Sainte-Maure, Pollina, etc.

(2) Il s'agit ici de la mort d'Alexandre-le-Grand, qui fut l'ouvrage de Cassandre, et qui précéda le rétablissement de Thèbes. L'antiquité

XV. Plusieurs des étrangers qui pillèrent le temple de Delphes pendant la guerre sacrée, passèrent en Sicile à la suite de Timoléon, et après avoir détruit les Carthaginois et détruit plusieurs gouvernements tyranniques, ils périrent enfin misérablement, comme ils l'avaient mérité ; car les méchants sont quelquefois, dans les mains de Dieu, comme des espèces de bourreaux dont il se sert pour châtier d'autres hommes encore plus coupables : puis il détruit à leur tour les bourreaux, et c'est ainsi, à mon avis, qu'il traite la plupart des tyrans. * Car lorsque les nations sont devenues criminelles à ce point qui amène nécessairement les châtiments généraux, lorsque Dieu a résolu de les ramener à l'ordre par la punition ; de les humilier, de les exterminer ; de renverser les trônes ou de transporter les sceptres ; pour exercer ces terribles vengeances presque toujours il emploie de grands coupables, des tyrans, des usurpateurs, des conquérants féroces qui se jouent de toutes les lois : rien ne leur résiste, parce qu'ils sont les exécuteurs d'un jugement divin ; mais pendant que l'ignorance humaine s'extasie sur leurs succès, on les voit disparaître subitement comme l'exécuteur, quand il a fini. * Tout ainsi donc qu'il y a dans quelques animaux venimeux certaines parties ou certains sucs utiles à la guérison des maladies ; de même, lorsque Dieu voit que certains peuples ont besoin d'être châtiés et pour ainsi dire *mordus* (1), il leur envoie un tyran implacable

croyait que toute la famille de Cassandre avait péri à cause de ce crime. (Justin, XVI, 2.)

(1) Δηγμου δεομένοις.

ou des maîtres âpres et rigoureux; et il ne les délivre de ce supplice continué que lorsqu'il a parfaitement purgé et rassaini tout ce qui était malade et corrompu dans eux. Ainsi Phalaris fut donné aux Agrigentins, et Marius aux Romains, comme deux remèdes de ce genre (1). On connaît aussi la réponse donnée par l'Oracle aux Sycioniens, à propos d'un jeune garçon nommé Télétias qui avait été couronné aux jeux Pythiques et qu'ils voulaient, sous prétexte qu'il était de leur pays, enlever de force aux Cléoniens qui prétendaient le retenir. Dans ce conflit de deux partis qui ne voulaient céder ni l'un ni l'autre, le jeune homme fut mis en pièces; sur quoi le Dieu déclara expressément aux Sycioniens *qu'ils avaient besoin de maîtres toujours armés de fouet;* et en effet ils passèrent successivement sous la main de trois tyrans, Orthagore, Myron et Clisthènes, qui surent bien les retenir dans le devoir, tandis que les Cléoniens, qui ne furent pas soumis au même remède, tombèrent en décadence et finirent par disparaître entièrement.

XVI. Homère parle quelque part de ce héros fils de Coprée, *d'un méprisable père illustre rejeton* (2). Celui-là, à la vérité, ne paraît pas s'être illustré par d'éclatantes actions; mais les descendants d'un Sysiphe, d'un Autolyque, d'un Phlégyas ont brillé en gloire et

(1) La justesse ordinaire de Plutarque semble l'abandonner ici. Pour que la comparaison des animaux venimeux fût exacte, il faudrait, par exemple, qu'au lieu de prendre les bouillons de vipère pour se guérir de certains maux, on fût obligé de se faire mordre par ces animaux.

(2) Του γένετ' ἐκ πατρὸς πολὺ χείρονος υἱὸς ἀμείνων. (Iliad., XV, 641.)

en vertu parmi les plus grands rois. Périclès, à Athènes, était né d'une famille maudite et dévouée. A Rome, Pompée surnommé *le Grand* était fils de ce Strabon pour qui le peuple romain avait conçu une telle haine, que lorsqu'après sa mort on portait son corps vers le bûcher il fut arraché du lit funéraire, jeté à terre et foulé aux pieds. Où est donc le scandale si, comme le jardinier ne coupe point l'épine avant d'en avoir détaché l'asperge (1), ou comme les habitants de la Lybie ne brûlent jamais les branches du ciste avant d'avoir retiré la gomme aromatique qui en découle, Dieu de même ne veut point couper par la racine certaines nobles et royales familles (quoique mauvaises d'ailleurs et malheureuses), avant qu'elles aient produit quelques rejetons dignes d'elles. Il eût beaucoup mieux valu pour les Phocéens que dix mille bœufs et autant de chevaux d'Iphitus (2) eussent été tués, ou que Delphes eût perdu beaucoup plus d'or et d'argent, que si des personnages tels qu'Ulysse ou Esculape (3) ne fussent point nés, et tant d'autres encore qui, nés de parents vicieux et méchants, ont été cependant d'excellents hommes, grandement utiles à leurs semblables.

(1) Il ne s'agit point ici des asperges proprement dites, dont aucune ne se prête à la description que fait ici Plutarque; les anciens ont donné le même nom à une plante épineuse qui porte un fruit doux. Théophraste en a parlé dans son Histoire des Plantes, liv. I, ch. XVI; et liv. VI, c. I, 3; et Henri-Étienne l'a cité au mot *asparagos*.

(2) Plutarque est accusé ici par les commentateurs d'une petite distraction, l'enlèvement des chevaux d'*Iphitus* étant totalement étranger à Ulysse. Heureusement *la vérité d'une fable* importe peu.

(3) Ulysse et Esculape descendaient d'Autolycus et de Phlégyas, qui sont nommés plus haut.

XVII. N'y a-t-il pas d'ailleurs des raisons de croire que la justice faite à propos vaut mieux que la justice faite sur-le-champ ? Callippe d'Athènes, feignant d'être l'ami de Dion, le tua d'un coup de poignard : or il arriva que lui-même fut tué ensuite avec le même poignard, et par la main de ses propres amis. Mitius d'Argos ayant été tué dans une sédition, et le peuple étant depuis assemblé sur la place pour assister à des jeux, une statue de bronze tomba d'elle-même sur le meurtrier et l'écrasa. L'histoire de Bessus le Péonien, et celle d'Ariston l'Étéïen, l'un et l'autre chefs de milices étrangères, ne sont pas moins connues. Ce dernier, favorisé par les tyrans qui dominaient de son temps à Delphes, enleva l'or et les diamants de la reine Éryphile, déposés depuis longtemps dans le temple de cette ville, et il en fit présent à sa femme; mais le fils d'Ariston ayant depuis pris querelle avec sa mère, mit le feu à la maison, qui fut consumée avec tout ce qu'elle contenait (J). Bessus avait tué son père, et pendant longtemps ce crime fut ignoré; mais enfin, étant venu dîner un jour chez des amis, il s'avisa d'abattre un nid d'hirondelles, en le perçant de sa lance, et de tuer les petits. L'un des témoins de cette action s'étant écrié, comme il était bien naturel : *Comment donc, mon cher, vous permettez-vous quelque chose d'aussi peu raisonnable* (1)?

(1) Les anciens croyaient, et cette idée n'est pas encore absolument effacée de nos jours (*Génie du Christianisme*, tom. VI, ch. VI), qu'il y avait quelque espèce de mal à détruire le nid de notre concitoyenne l'hirondelle, oiseau remarquable par le bon sens qui lui a fait découvrir qu'il est bon de se faire protéger par les êtres plus forts que soi, mais sans se laisser toucher.

Eh! n'entendez-vous donc pas, répondit Bessus, *que ces oiseaux ne cessent de crier contre moi et de m'accuser d'avoir tué mon père?* Cet aveu surprenant fut bientôt porté au roi, qui ordonna les recherches convenables. Le coupable fut convaincu et puni comme parricide. * Ces diverses punitions sont plus frappantes, et par conséquent plus utiles que si elles avaient suivi de près les crimes. *

XVIII. Tout ce discours, au reste, suppose, comme une proposition accordée, *que la punition des coupables est retardée;* mais je ne sais si, au lieu de suivre Platon qui nomme la peine *une suivante du crime,* il ne vaudrait pas mieux écouter Hésiode lorsqu'il nous dit : *Le crime est avant tout nuisible à son auteur;* et ailleurs encore : *Qui cherche à perdre autrui cherche à périr lui-même* (K). On dit que la mouche cantharide porte en elle le contre-poison du venin qu'elle communique. Par un effet tout contraire le crime, avec le faux plaisir qui nous séduit, verse dans l'âme la douleur et le remord, et non point dans un avenir reculé, mais dans l'instant même où l'homme se rend coupable. Comme le criminel marchant au supplice est condamné à porter lui-même la croix sur laquelle il doit expirer (1), de même le méchant livré à sa conscience porte avec lui le supplice qu'il a mérité; le crime, après qu'il a déshonoré une vie entière, étant encore le bourreau le plus cruellement

(1) Juste-Lipse dans son traité *de Cruce*, lib. XI, cap. v, n'a rien laissé à désirer sur cet usage de l'antiquité, que le christianisme a fait connaître dans tout le monde.



inventif pour la remplir de troubles, d'inquiétude, de cuisants remords et d'interminables frayeurs.

XIX. Certains hommes, dans les jugements qu'ils portent sur le bonheur des méchants, ne ressemblent pas mal à des enfants admis pour la première fois à contempler, sur la scène, des misérables jouant les rôles les plus nobles. Vêtus de pourpre et de brocard, le front ceint de couronnes, ces rois de théâtre en imposent à l'œil de l'enfance, qui les prend pour de grands personnages et s'extasie sur leur bonheur, jusqu'à ce que tout à coup on les voit frappés de verges, percés de coups, ou même brûlés vifs dans leur royale parure (L). C'est ainsi en effet que lorsqu'on voit des coupables illustres, environnés de serviteurs, distingués par une haute naissance et revêtus de grands emplois, on ne peut se déterminer à croire qu'ils soient punis, jusqu'à ce qu'on les voie poignardés ou précipités; ce qui est cependant moins une punition que la fin et le complément de la punition (M). * Que sont donc ces prétendus *retards* dont on fait tant de bruit? En premier lieu nous appelons de ce nom, dans notre ignorance, *le temps que la Justice divine emploie à soulever l'homme qu'elle veut précipiter;* mais si nous voulons d'ailleurs nous exprimer rigoureusement, il n'y a point de retard; car c'est une loi divine que le supplice commence toujours avec le crime. L'ingénieuse antiquité a dit que la peine est *boiteuse :* sans doute qu'elle n'atteint pas tout de suite le coupable; mais jamais elle ne cesse de le poursuivre; et le bruit de sa marche, que nous appelons *remords,* tourmente sans relâche le coupable; de manière que lorsqu'elle le saisit enfin, ce n'est plus que

la fin du supplice. * Hérodique de Sélibrée (1) parvint, en mêlant la gymnastique aux remèdes intérieurs, à trouver un palliatif dont il fit le premier usage sur lui-même, contre la phthisie, maladie qui jusqu'à lui avait résisté entièrement à tous les remèdes; sur quoi Platon disait *que ce médecin, et pour lui et pour les autres, avait inventé l'art de faire durer la mort.* * Ce mot heureux est applicable à la punition des méchants : * on la croit lente, parce qu'elle est longue; et, parce que les coupables vieillissent sous la peine, on dit que la peine n'atteint que leur vieillesse.

XX. Ajoutons encore que ce mot de *longtemps* n'a de sens que par rapport à nous; car la plus longue vie humaine, pour Dieu, est un instant. Qu'un méchant soit puni divinement au moment même où il a commis son crime, ou qu'il le soit trente ans après, c'est comme si la justice humaine, au lieu de le faire pendre ou torturer le matin, ne l'envoyait au supplice que l'après-midi. En attendant, la vie est pour le coupable une véritable prison, qui ne lui laisse aucun espoir de fuite. Que si, dans cette position, il donne de grands festins; s'il répand des grâces et des largesses; s'il entreprend des affaires importantes; il ressemble au prisonnier, qui s'amuse à jouer aux dés et aux échecs pendant que la corde qui doit l'étrangler pend déjà sur sa tête. Si cette comparaison ne paraît pas juste, qu'est-ce qui pourra nous empêcher de soutenir de plus, en parlant d'un criminel

(1) Ancien médecin qui fut le maître d'Hippocrate.

détenu et condamné à mort, *qu'il a échappé à la justice,* parce qu'on ne lui a pas encore coupé la tête ? Et pourquoi n'en dirions-nous pas autant de celui qui a bu la ciguë, et qui se promène dans sa prison en attendant la pesanteur des jambes, l'extinction du sentiment et les glaces de la mort ? Si nous voulons ne compter pour rien les souffrances, les angoisses et les remords qui déchirent la conscience du méchant, il vaudrait autant dire que le poisson qui a mordu l'hameçon n'est point encore pris jusqu'à ce qu'il soit grillé ou dépecé dans nos cuisines. Le crime est pour nous un véritable hameçon dont la volupté est l'amorce : à l'instant même où le méchant la saisit, *il est pris.* Il devient prisonnier de la Justice divine : sa conscience le traîne et l'agite douloureusement comme le poisson qui, ne vivant plus que pour souffrir, se débat vainement sous la main qui l'entraîne à la mort. * Il en coûte à l'homme de bien pour faire de grands sacrifices à la vertu, pour surmonter ses inclinations les plus chères et les plus entraînantes ; mais lorsqu'enfin il s'est rendu maître de lui-même, il en est récompensé par les torrents d'une volupté divine qui coulent dans son cœur. Il arrive précisément le contraire au méchant : le crime se présente à ses yeux sous les couleurs les plus séduisantes, mais à peine est-il consommé que ce charme trompeur disparaît et ne laisse après lui que d'affreux tourments.

XXI. L'audace qui est naturelle aux grands coupables ne leur sert en effet que pour commettre les crimes ; car l'impétuosité de la passion qui les pousse est une espèce de vent qui leur manque d'abord après,

de manière qu'ils demeurent sans mouvement livrés au supplice des terreurs religieuses. * Mille fantômes sinistres se présentent à l'imagination du coupable, il se fuit sans cesse et se retrouve toujours. La nuit surtout est terrible pour lui, car le sommeil tranquille n'est donné qu'à la vertu. C'est pendant la nuit que le crime, forcé d'habiter avec lui-même, se voit tel qu'il est; se touche pour ainsi dire, et se fait horreur * (1). Il me semble donc que Stésichore a peint le songe de Clytemnestre avec une grande vérité de coloris, et d'une manière d'ailleurs très-conforme à l'histoire, lorsqu'il nous représente Oreste qui apparaît la nuit à sa mère.

Il semblait s'élancer de la gueule sanglante
D'un dragon qui planait sur la reine tremblante.

Car les visions qui nous viennent dans les songes, les apparitions de fantômes en plein jour, les réponses des oracles, les prodiges célestes, tous les signes enfin de l'intervention divine, causent de grands troubles et des frayeurs mortelles à tous les hommes qui se sentent accusés par leur conscience. Apollodore, * tyran cruel de Cassandra, dans la Thrace, songea une nuit, que les Scythes le faisaient bouillir après l'avoir écorché vif, et que son cœur en cuisant murmurait du fond de la chaudière : ***C'est moi qui suis l'auteur***

(1) ***Perfugium videtur omnium laborum et sollicitudinum esse somnus; at ex eo ipso plurimæ curæ metusque nascuntur :*** c'est-à-dire, le sommeil qui devait être le baume de la vie en devient le poison. (*Cic. de Divin.*, II, 72.)

des tourments que tu souffres (1). Une autre fois il crut voir ses propres filles qui tournaient autour de lui, enflammées comme des tisons ardents. Hipparque, fils de Pisistrate, songea peu de temps avant sa mort que Vénus, tenant du sang dans une coupe, lui en jetait au visage. Les amis de Ptolémée, surnommé la *Foudre,* crurent voir en songe Séleucus appelant ce prince en justice, par-devant les loups et les vautours qui étaient les juges. Le roi Pausanias, se trouvant à Bysance, s'était fait amener par force une jeune fille de condition, libre et de bonne maison, nommée Cléonice, dans le dessein de passer la nuit avec elle; mais comme il était endormi lorsqu'elle entra, il s'éveilla en sursaut, et la prenant pour un ennemi qui venait le surprendre, il la tua sur la place. Dès lors, pendant son sommeil, il voyait souvent apparaître cette fille qui lui disait :

Malheur à l'homme entraîné par ce vice!
Marche au supplice (N).

Tant qu'à la fin, fatigué de cette apparition qui ne cessait de l'obséder, il se vit forcé de s'en aller jusqu'à la ville d'Héraclée, qui possédait un temple où l'on évoquait les âmes des morts; et là, ayant fait les sacrifices ordinaires d'expiation et les libations qui se font sur les tombeaux, il fit tant que Cléonice lui

(1) Ce cœur disait la vérité; car nous avons été assurés depuis *que tout crime part du cœur.* (Matth. X, 19.) Et ce n'est pas sans raison que les hommes sont convenus de se frapper la poitrine pour exprimer le repentir.

apparut, et lui dit *que lorsqu'il serait de retour à Lacédémone il y trouverait la fin de ses peines;* et en effet à peine fut-il arrivé dans sa patrie qu'il y perdit la vie. Il paraît donc qu'en partant de la supposition que l'âme n'a plus de sentiment après la mort, et que le terme de la vie est celui de toute peine et de toute récompense, on pourrait soutenir à bon droit, à l'égard des méchants qui seraient frappés et mourraient d'abord après leurs crimes, que les Dieux les traitent avec une douceur excessive : * en effet, les plus inconséquents des hommes seraient ceux qui, se refusant à la croyance de l'immortalité, reprocheraient cependant à la Divinité de laisser vivre les méchants; car demander, dans cette supposition, que le méchant meure, c'est demander expressément qu'il échappe à la vengeance; il faudrait au contraire, dans ce cas, demander pour lui la vie, c'est-à-dire le prolongement de son supplice. Il n'y a pas de propos plus léger ni malheureusement plus commun que celui-ci : *Comment, sous l'œil d'une Providence juste, un tel homme peut-il vivre tranquille? — Tranquille!* Comment donc sait-on qu'il est tranquille? Il est condamné au contraire à vivre sous le fouet des furies; il faut que le châtiment s'accomplisse. S'il mourait, on ne manquerait pas de dire : *Est-il possible qu'un tel homme soit mort* tranquillement *dans son lit?* Il faudrait donc, pour contenter nos petites conceptions, que le coupable fût frappé miraculeusement au moment même où il le devient, c'est-à-dire qu'il faudrait exclure le repentir. En vérité, nous serions bien malheureux si Dieu était impitoyable comme l'homme! Qui ne voit d'ailleurs que si le châti-

ment suivait infailliblement et immédiatement le crime, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, puisque l'on ne s'abstiendrait du crime que comme l'on s'abstient de se jeter au feu ? La loi des esprits est bien différente : la peine est retardée, parce que Dieu est bon ; mais elle est certaine, parce que Dieu est juste. *Ne croyez pas*, dit Platon, *pouvoir jamais échapper à la vengeance des Dieux ; vous ne sauriez être assez petit pour vous cacher sous la terre, ni assez grand pour vous élancer dans le ciel* (O) ; *mais vous subirez la peine qui vous est due, ou dans ce monde ou dans l'autre, dans l'enfer ou dans un lieu encore plus terrible* (P), *où vous serez transportés après votre mort.*

XXII. Quand une longue vie n'amènerait pour le méchant aucune punition matérielle et exemplaire, elle servirait au moins à le convaincre par l'expérience la plus douloureuse qu'il n'y a ni paix ni bonheur pour le crime, et qu'après nous avoir exposés à toutes sortes de peines et de dangers il ne nous laisse enfin que l'affreux remords. Lysimaque, forcé par la soif de livrer aux Gètes et sa personne et son armée, s'écria après qu'il eut bu, étant déjà prisonnier : O Dieux ! que je suis lâche de m'être privé d'un si grand royaume pour un plaisir si court (1) ! Cet

(1) Plutarque lui-même (ou quelque autre) raconte ailleurs la même anecdote, avec quelque variation. Il fait dire à Lysimaque : *O Dieux ! pour quel misérable plaisir je viens de me faire esclave, de roi que j'étais !* (Apopht. Reg. et Impr. edit. Steph., T. II, p. 160.) Peut-être que Lysimaque ne dit ni d'une manière ni de l'autre. En lisant les anciens historiens il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous plus ou moins poëtes.

homme cependant était excusable d'avoir cédé à un besoin physique contre lequel la volonté ne peut rien; mais lorsque, entraîné par le désir effréné des richesses, par l'ambition ou par l'attrait d'un plaisir infâme, un malheureux a commis quelque action détestable, bientôt la soif du désir se trouvant éteinte, et la rage de la passion ne l'agitant plus, il voit qu'au lieu de ce triste fantôme de plaisir qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, il n'a trouvé que le trouble, l'amertume et les regrets. Alors, mais trop tard, il se reproche d'avoir empoisonné sa vie entière; de l'avoir livrée aux frayeurs, aux tristes souvenirs, aux repentirs cuisants, à la défiance du présent, à la crainte de l'avenir, pour se procurer de misérables jouissances qui ont passé comme l'éclair (1). C'est ainsi qu'Ino s'écrie sur nos théâtres, en se rappelant son crime :

Femme, dont la tendresse assoupit ma douleur !
O que ne puis-je encore, au sein de l'innocence,
Vivre en paix sous le toit qui couvrit mon enfance !
Je n'éprouverais pas l'épouvante et l'horreur,
Que verse dans mon âme un souvenir rongeur.

XXIII. Mais je crois que ce retour amer est commun à tous les coupables. Il n'en est pas un qui ne se dise à lui-même : *O que ne puis-je chasser le souvenir de tant de crimes! Que ne puis-je me délivrer*

---

(1) *Dat pœnas quisquis exspectat; quisquis autem meruit exspectat :* c'est-à-dire, attendre la peine c'est la souffrir, et la mériter c'est l'attendre. (Sen., Ep. CV.)

du remords et recommencer une autre vie! * Si l'on pouvait voir dans ces cœurs livrés aux passions criminelles, on y verrait les tourments du Tartare : *car pour moi je suis persuadé que les grands criminels et les impies surtout n'ont besoin d'aucun Dieu, ni d'aucun homme pour les tourmenter,* puisque leurs vices sont autant de serpents qui les déchirent, et qu'il leur suffit de vivre pour souffrir. Où sont pour eux les douceurs de l'amitié et de la confiance? Le méchant ne peut voir dans les hommes que des ennemis. *Continuellement en garde contre ceux qui le connaissent et qui le blâment, il ne se défie pas moins de ceux qui le louent sans le connaître; car sa conscience lui dit assez que ceux qui rendent hommage à des vertus imaginaires, se déclarent par là même ennemis de ceux qui ne les possèdent pas. Ainsi il ne croit personne, il ne se fie à personne, il n'aime personne; il finit par se déplaire à lui-même, par se haïr enfin, et toute sa vie il n'est à ses yeux qu'un objet d'abomination.* *

XXIV. * Mais pour examiner plus à fond cette question du retard des punitions divines, il faut considérer que Dieu, ayant assujetti l'homme au temps (1), a dû nécessairement s'y assujettir lui-même. Ceux qui demandent *comment il a fallu tant de temps à Dieu pour faire ceci ou cela,* font preuve d'une grande faiblesse de jugement : ils demandent un autre monde, un autre ordre de choses; ils ignorent égale-

(1) *Tempora patimur,* a fort bien dit Juste-Lipse, *Physiol. Stoïc. dissert.* XVII.

ment Dieu et l'homme : aussi les sages qui ont examiné à fond ce sujet, non-seulement n'ont point été scandalisés de ces délais dans les vengeances divines ; mais en généralisant la question, ils ont cru que cette lenteur dans les opérations de la toute-puissante sagesse était comme le sceau et le caractère distinctif de la Divinité. Euripide avait fait une étude particulière de l'ancienne théologie, et il tenait à grand honneur d'être versé dans ces sortes de connaissances, car c'est de lui-même qu'il parle, quoique à mots couverts, dans ce chœur de la tragédie d'Alceste, où il dit :

Les Muses, dans le sein des nues,
Soutiennent de mon vol l'essor audacieux,
Et des sciences inconnues
Les secrets ont été dévoilés à mes yeux (1).

Or ce poëte, en parlant de la Divinité, a écrit ce vers remarquable dans sa tragédie d'Oreste :

Elle agit lentement, car telle est sa nature.
(Q)

En quoi il me paraît justifier parfaitement la réputation qu'il ambitionnait d'homme profondément versé dans les sciences divines ; car il n'y a rien de si vrai ni de si important que cette maxime ; en effet

(1) Ἐγὼ καὶ διὰ Μουσας
Καὶ μετάρσιος ἦξα, καὶ
Πλεῖστων ἁψάμενος λόγων, κ. π. λ.
Euripid., Alc. Act. V. v. 963.

l'homme, tel qu'il est, ne peut être gouverné par la Providence, à moins que l'action divine, à son égard, ne devienne pour ainsi dire *humaine;* autrement elle anéantirait l'homme au lieu de le diriger. *

XXV. * Ce caractère de la Divinité, senti par tous les hommes, a produit une croyance qui choque la raison humaine, et qui cependant est devenue un dogme universel parmi les hommes de tous les temps et de tous les lieux. « Tout le monde a cru, sans ex-
» ception, qu'un méchant n'ayant point été puni
» pendant sa vie, il peut l'être dans sa descendance
» qui n'a point participé au crime, de manière que
» l'innocent est puni pour le coupable; » ce qui révolte tout à fait la raison; car puisque nous blâmons tous les jours des tyrans qui ont vengé sur des particuliers, sur des familles, et même sur les habitants d'une ville entière, des crimes commis par les ancêtres de ces malheureux, comment pouvons-nous attribuer à la Divinité des vengeances que nous jugeons criminelles? Y a-t-il moyen de comprendre que le courroux céleste s'étant comme perdu sous terre, à la manière de certains fleuves, au moment où le crime se présentait à la vengeance, en ressort tout à coup et longtemps après pour engloutir l'innocence? *

XXVI. Ces doutes se présentent d'abord à tous les esprits; cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, il arrive une chose fort extraordinaire; c'est que l'absurdité même de la chose, telle qu'elle se présente au premier abord, commence à la rendre vraisemblable. On ne peut s'empêcher de se demander. « Comment
» une opinion aussi révoltante, du moins pour le pre-
» mier coup d'œil, a pu devenir la croyance de tous

» les hommes ; et si elle ne serait point appuyée peut-» être sur quelque raison profonde que nous igno-» rons ? » Et ce premier doute amène bientôt des réflexions qui tournent l'esprit dans un sens tout opposé. *

XXVII. Rappelons-nous la fête que les Grecs ont célébrée naguère en l'honneur des familles dont les ancêtres avaient eu l'honneur de voir leur demeure honorée par la présence des Dieux (1) ; rappelons-nous les honneurs extraordinaires décernés aux descendants de Pindare; ces témoignages de la reconnaissance publique, ces distinctions personnelles, si justement accordées par la loyauté de nos pères, nous pénètrent de joie et d'admiration. Il faudrait, pour n'y pas applaudir, avoir, comme l'a dit ce même Pindare, *un cœur de métal forgé dans un feu glacé ;* Sparte ne célèbre-t-elle pas encore la mémoire de son fameux Terpandre? Dans ses festins publics le héraut, après qu'on a chanté l'hymne d'usage, ne crie-t-il pas : *Mettez à part la portion due aux descendants de Terpandre?* Les Héraclides ne jouissent-ils pas du droit de porter des couronnes? Et la loi de Sparte n'a-t-elle pas statué que cette prérogative serait inviolablement conservée aux descendants d'Hercule, en reconnaissance des services signalés qu'il avait jadis rendus aux Grecs, sans en avoir jamais reçu aucune récompense? * Je ne finirais pas si je voulais raconter les honneurs publics rendus à certaines familles en mémoire d'un ancêtre illustre. Cette

(1) La Théoxénie.

dette de la reconnaissance, payée aux descendants d'un grand personnage, est un sentiment universel. Il est infiniment naturel à l'homme, au point que les gens envieux sont moins choqués de cette distinction que de toutes les autres, quoiqu'elle ne puisse supporter l'épreuve du simple raisonnement. * Or il me semble qu'un sentiment aussi universel peut fournir à la philosophie un merveilleux sujet de méditation, et que nous y apprenons d'abord à ne pas tant nous hâter de crier à l'injustice lorsque nous verrons un fils puni pour les crimes de son père; car il faudrait, par la même raison, nous élever contre les honneurs rendus à la noblesse : en effet, si nous avouons que la récompense des vertus ne doit point se borner à celui qui les possède, mais qu'elle doit se continuer à ses descendants, il doit nous paraître tout aussi juste que la punition ne cesse point avec les crimes, mais qu'elle atteigne encore la postérité du malfaiteur. Si nous applaudissons aux honneurs qu'Athènes a décernés aux descendants de Cimon, approuvons donc aussi, et par la même raison, cette république lorsqu'elle déclare à jamais maudite et bannie de son territoire la postérité de ce Lacharès * qui tyrannisa sa patrie pendant quatre ans, et la quitta ensuite après avoir pillé les temples et le trésor public. Mais ce n'est point ainsi que nous raisonnons : nous admettons un principe dont nous rejetons en même temps la conséquence nécessaire, et les contradictions ne nous coûtent rien, pourvu qu'elles nous fournissent la matière d'un reproche contre les Dieux. * Si la famille d'un méchant est détruite, ils sont injustes et si elle prospère, ils sont injustes encore : voilà

comment la Providence est jugée ; on la méconnaît ou on la chicane. Ne commettons point la même faute, et servons-nous au contraire des raisonnements qui viennent d'être exposés, comme d'une espèce de barrière pour écarter de nous ces discours aigres et accusateurs.

XXVIII. Mais reprenons le fil qui doit nous guider dans le labyrinthe obscur des jugements de Dieu, et marchons prudemment, retenant pour ainsi dire notre esprit dans le cercle d'une humble et timide retenue, et nous attachant toujours à ce qu'il y a de plus vraisemblable, * sans jamais permettre à nos pensées de s'égarer et de devenir téméraires, * et songeant surtout que les choses matérielles qui nous environnent présentent des mystères tout aussi inconcevables, et que nous sommes cependant forcés de recevoir. Je ne sais pourquoi, par exemple, l'action à distance de temps nous paraît moins explicable que l'action à distance de lieu. On demande pourquoi les Phocéens et les Sybarites sont punis pour crimes commis par leurs pères ? et moi je demande pourquoi Périclès mourut, et pourquoi Thucydide fut mis en danger par une maladie née en Éthiopie (1)? * Il est aisé de répondre que la peste fut apportée dans Athènes par un Éthiopien ; mais c'est ce qu'il faudrait prouver, et expliquer de plus comment cet homme ne mourut pas en chemin ou comment les pays intermédiaires ne furent

(1) Il s'agit ici de la grande peste d'Athènes, décrite par Thucydide (II, 47) et par Lucrèce, d'après ce grand historien (de N. R. VI, 1136.)

pas infectés : au reste, ce n'est qu'un exemple , *et il y a entre les choses d'un ordre supérieur* , *comme entre les choses naturelles, des liaisons et des correspondances secrètes, dont* il est impossible de juger autrement que par l'expérience , les traditions et le consentement de tous les hommes. *

XXIX. * Tout ceci se rapporte à l'homme considéré individuellement; mais si nous venons à le considérer dans son état d'association , il semble qu'il n'y a plus de difficulté, et que la vengeance divine tombant sur un État ou sur une ville longtemps après la mort des coupables, ne présente plus rien qui choque notre raison. * Un État, en effet, est une même chose continuée, un tout, semblable à un animal qui est toujours le même et dont l'âge ne saurait altérer l'identité. L'État étant donc toujours *un,* tandis que l'association maintient l'unité, le mérite et le blâme, la récompense et le châtiment, pour tout ce qui est fait en commun, lui sont distribués justement comme ils le sont à l'homme individuel. Si l'on prétend diviser l'État par sa durée pour en faire plusieurs , en sorte, par exemple, que celui du siècle précédent ne soit pas celui d'aujourd'hui; autant vaut diviser aussi l'homme de la même manière, sous prétexte que celui d'aujourd'hui, qui est vieux, n'est pas le même que celui qui était jeune il y a soixante ans. C'est le sophisme plaisant d'Épicharme, disciple de Pythagore,

---

Nam penitùs veniens Ægypti è finibus Ortus,
Aera permensus multum, camposque natanteis,
Incubuit tandem populo Pandionis.

Lucr. ib. 1141, 1142.

qui s'amusait à souteuir que l'homme qui a emprunté de l'argent n'est pas tenu de le restituer, vu qu'au moment de l'échéance il n'est plus *lui*, le débiteur primitif étant devenu un autre homme ; et quc celui qu'on a prié hier à souper vient aujourd'hui se mettre à table sans invitation, parce qu'il a changé dans l'intervalle : cependant le temps amène encore plus de différence dans l'homme individuel que dans lcs villes ou États ; car celui qui aurait vu Athènes il y a trente ans y retrouverait aujourd'hui les mêmes mœurs, les mêmes plaisirs, les mêmes goûts ; rien enfin n'aurait changé, tandis que si vous passez quelques années sans voir un homme, quelque familier que vous soyez avec lui, vous aurez peine à le reconnaître au visage, et qu'à l'égard de son être moral il aura si fort changé d'habitudes, de systèmcs et d'inclinations, que vous ne le reconnaîtrez plus du tout. Et cependant personne nc révoque en doute l'identité de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort : croyons donc pareillement à celle des cités et des États, à moins que nous ne voulions abuser de l'idée d'Héraclite qui soutenait avec beaucoup de raison, dans un certain sens, *qu'il est impossible de se baigner deux fois dans la même rivière* (1) (R).

XXX. Mais si l'État doit être considéré sous ce point

(1) Δἱς ἐς τον αὐτον ποταμὸν οὐκ ἀν ἐμβαἱης. (*Heracl. apud Plat. in Cratylo.* Opp. tom. III. édit. Bip. p. 268, 269.) Mais ce Cratyle, le même à ce qu'il paraît, qui a donné son nom au dialogue de Platon, trouvait encore cette proposition inexacte : « Car, disait-il, il n'est pas » possible de se baigner dans le courant *même une fois*. » Ce qui est vrai en suivant à la rigueur l'idée d'Héraclite. (*Ariste. Metaph.* III, 5.)



de vue, il en doit être de même d'une famille provenant d'une souche commune, dont elle tient je ne sais quelle force cachée, je ne sais quelle communication d'essence et de qualités, qui s'étend à tous les individus de la lignée. Les êtres produits par voie de génération ne ressemblent point aux productions de l'art. A l'égard de celle-ci, dès que l'ouvrage est terminé, il est sur-le-champ séparé de la main de l'ouvrier et ne lui appartient plus : il est bien fait *par lui*, mais non *de lui*. Au contraire ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur; tellement qu'il tient de *lui* quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé pour *lui;* car ce quelque chose est *lui*. Que si, dans une matière de cette importance, il était permis de laisser seulement soupçonner qu'on ne parle pas sérieusement, je dirais que les Athéniens firent plus de tort à la statue de Cassandre lorsqu'ils la firent fondre; et que les Syracusains en firent plus au corps du tyran Denys, qu'ils n'en auraient fait à la descendance de ces deux tyrans, si l'un et l'autre peuple avaient sévi contre elle ; car enfin la statue de Cassandre ne tenait rien de lui, et le cadavre de Denys n'était pas Denys ; au lieu que les enfants des hommes vicieux et méchants sont une dérivation de l'essence même de leurs pères. Ce qu'il y avait dans ceux-ci de principal, ce qui vivait, ce qui se nourrissait, ce qui pensait et parlait, est précisément ce qu'ils ont donné à leurs fils : il ne doit donc point sembler étrange ni difficile à croire qu'il y ait entre l'être générateur et l'être engendré une sorte d'identité occulte, capable de soumettre justement le second à toutes les suites d'une action commise par le premier.

XXXI. Que doit-on appeler *bon* dans la médecine? c'est ce qui guérit; et l'on rirait à bon droit de celui qui reprocherait au médecin de commettre une injustice envers la jambe en la cautérisant pour débarrasser la tête ou la poitrine, ou qui blâmerait les opérations de la chirurgie comme cruelles ou immorales. Or il me semble qu'on ne doit pas trouver moins ridicule celui qui croirait que, dans la médecine spirituelle, c'est-à-dire dans les châtiments divins, il peut y avoir autre chose de *bon* que ce qui guérit les vices qui sont les maladies de l'âme. Celui-là sans doute aurait oublié que souvent un maître d'école, en châtiant un écolier, retient tous les autres dans le devoir, et qu'un grand capitaine en faisant décimer ses soldats peut ramener le reste à l'obéissance et sauver l'État; comme le chirurgien peut sauver les yeux en ouvrant la veine du bras ou de la jambe. Il y a entre les âmes comme entre les corps une véritable communication de mouvement, * de manière qu'un seul coup frappé sur une âme par la main divine peut se propager sur d'autres, par des chocs successifs, jusqu'à des bornes que nous ignorons. *

XXXII. Tout ce raisonnement, au reste, suppose l'immortalité de l'âme; car il suppose que Dieu nous distribue les biens et les maux suivant nos mérites. Or c'est la même chose de soutenir que Dieu se mêle de la conduite des hommes, ou de soutenir que nos âmes sont immortelles : car s'il n'y avait en nous rien de divin, rien qui lui ressemblât, c'est-à-dire rien d'immortel; et si les âmes humaines devaient se succéder comme les feuilles dont la chute a fourni une si belle comparaison au divin Homère (S), Dieu ne

daignerait pas s'occuper de nous : mais puisqu'au contraire il s'en occupe sans relâche, * puisqu'il ne cesse de nous instruire, de nous menacer, de nous écarter du mal, de nous rappeler au bien, de châtier nos vices, de récompenser nos vertus, c'est une marque infaillible * qu'il ne nous a pas créés comme des plantes éphémères et qu'il ne se borne pas à conserver un instant nos âmes *fraîches et verdoyantes,* s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans une vile chair, comme les femmes attachées aux jardins d'Adonis conservent, à ce qu'on dit, les fleurs dans de fragiles vases de terre (1) ; mais qu'il a mis dans nous une véritable racine de vie, qui doit un jour germer dans l'immortalité. *

« Il faut, disait Platon, croire en tout les législa- » teurs, mais particulièrement sur l'âme, lorsqu'ils » nous disent qu'elle est totalement distincte du » corps et que c'est elle qui est le *moi ;* que notre » corps n'est qu'une espèce de fantôme qui nous » suit... ; que le *moi* de l'homme est véritablement » immortel ; que c'est ce que nous appelons *âme,* et » qu'elle rendra compte aux Dieux, comme l'ensei- » gne la loi du pays ; ce qui est également consolant » pour le juste et terrible pour le méchant. Nous ne » croirons donc point que cette masse de chair que » nous enterrons soit l'*homme,* sachant que ce fils, ce

(1) Un passage curieux de Platon permettrait de croire que les hommes préposés à ces jardins possédaient le secret de produire une végétation artificielle véritablement merveilleuse, puisqu'ils auraient pu en huit jours porter à l'état de maturité parfaite *les fruits les plus chers à l'agriculture.* (Plat. in Phed. Op., t. X, p. 383.)

» frère, etc. que nous croyons inhumer est réelle-
» ment *parti* pour un autre pays, après avoir ter-
» miné ce qu'il avait à faire dans celui-ci * (1). »

XXXIII. Et voyez comment toutes les cérémonies de la Religion supposent l'immortalité. Elle nous avertit de courir aux autels dès qu'un homme a quitté cette vie, et d'y offrir pour lui des oblations et des sacrifices expiatoires. Les honneurs de toute espèce rendus à la mémoire des morts attestent la même vérité (T). Croira qui voudra que ces autorités nous trompent! Quant à moi, avant qu'on me fasse convenir que l'âme ne survit point au corps, il faudra qu'on renverse le trépied prophétique de Delphes, d'où la Pythie rendit autrefois cet oracle à un certain Callondas de Naxos :

Croire l'esprit mortel, c'est outrager les Dieux.

XXXIV. Ce Callondas avait tué un personnage consacré aux Muses, nommé Archiloque. Pour excuser son crime, et pour en obtenir le pardon, il se présenta d'abord à la Pythie, qui d'abord rejeta sa demande; mais étant revenu à la charge, la prophétesse lui ordonna de s'en aller dans un lieu situé près de la ville de Ténare, où l'on avait coutume de conjurer et d'évoquer les âmes des morts, et là d'apaiser celle d'Archiloque par des oblations et des sacrifices; et de même, Pausanias ayant péri à Sparte, par décret des

(1) *Plato de Leg.* XII. Op., tom. IX, edit. Bip., p. 212, 213. *Quem putamus periisse præmissus est.* (Sen., Ep. mor. CII.)

Éphores, de la manière que tout le monde connaît, les Spartiates, troublés par certaines apparitions, recoururent à l'oracle, qui leur conseilla de chercher les moyens d'apaiser l'âme de leur roi. Et en effet, ayant fait chercher jusques en Italie des sacrificateurs et des exorcistes habiles dans l'art d'évoquer les morts, ceux-ci parvinrent par leurs sacrifices à chasser l'esprit de Pausanias de ce temple, * dont les Éphores avaient détruit le toit et muré la porte pour l'y faire mourir de faim et de souffrances. *

XXXV. C'est donc absolument la même chose qu'il y ait une Providence et que l'âme humaine ne meure point ; car il n'est pas possible que l'une de ces vérités subsiste sans l'autre. Si donc l'âme continue d'exister après la mort, on conçoit aisément qu'elle soit punie ou récompensée, et toute la question ne roule que sur la manière. Or, cette vie n'étant qu'un combat perpétuel (1), c'est seulement après la mort que l'âme peut recevoir le prix qu'elle aura mérité ; mais personne ne sait ce qui se passe dans l'autre monde, et plusieurs même n'y croient pas ; de manière que tout cela est nul pour l'exemple et pour le bon ordre du monde : au contraire la vengeance, exercée d'une manière visible sur la postérité des coupables, frappe tous les yeux et peut retenir une foule d'hommes prêts à se livrer au crime.

XXXVI. Il est certain, de plus, qu'il n'y a pas de

(1) « Car nous avons à combattre, non contre des hommes de chair » et de sang, mais contre les puissances de ce siècle ténébreux, » etc. Ephes. VI. 12.

punition plus cruelle et plus ignominieuse que celle de voir nos descendants malheureux par notre faute (1). Représentons-nous l'âme d'un méchant homme, ennemi des dieux et des lois, voyant après sa mort, non sa mémoire outragée, non ses images et ses statues abattues; mais ses propres enfants, ses amis, ses parents ruinés et affligés pour lui, accablés par sa faute de misères et de tribulations. On ne saurait imaginer un plus grand supplice; et si cet homme pouvait revenir à la vie, il renoncerait aux honneurs divins, si on les lui offrait, plutôt que de s'abandonner encore à l'injustice ou à la luxure qui l'ont perdu (2).

XXXVII. Le philosophe Bion dit que si Dieu punissait les enfants des coupables pour les crimes de leurs pères, il ne serait pas moins ridicule qu'un mé-

---

(1) « Les âmes des morts ont une certaine force, en vertu de laquelle » elles prennent toujours intérêt à ce qui se passe dans ce monde : » cela est certain, quoique la preuve exige de longs discours; mais il » faut croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions an- » tiques, à moins qu'on n'ait perdu l'esprit. » (Plat. de Leg. XI, tom. IX, pag. 150.) Il ajoute : « Que les tuteurs craignent donc les » dieux avant tout, et ensuite les âmes des pères! L'orphelin n'aura » rien à craindre de celui qui croira ces vérités. » Ibid., pag. 151. Législateurs, écoutez bien.

(2) On lirait ici dans le texte : Οὐδεὶς ἂν ΑΓΑΠΕΙΣΕΙΕΝ κ. τ. λ., ce qui ne saurait s'expliquer grammaticalement. Je dois à l'obligeante politesse de M. *Koëhler*, conseiller d'État, bibliothécaire de S. M. I., et directeur du cabinet impérial d'antiquités à St-Pétersbourg, la connaissance d'une très-heureuse correction fournie par M. *Corai*, qui nous avertit dans ses notes sur Héliodore (p. 45) qu'il faut lire : Οὐδεὶς ἂν ΑΝΑΠΕΙΣΕΙΕΝ, ce qui ne souffre pas de difficulté. Le sens, au reste, était aisé à deviner, ma traduction l'avait rendu d'avance.

decin qui administrerait un remède au petit-fils pour guérir le grand-père : mais cette comparaison qui a quelque chose d'éblouissant au premier coup d'œil, n'est cependant qu'un sophisme évident. En premier lieu il ne s'agit point de *guérir* le grand-père, qui est censé même ne plus exister; il s'agit de punir et nous avons vu que le spectacle de sa postérité, souffrante à cause de lui, remplissait parfaitement ce but. En second lieu, le remède administré à un malade est inutile à tous les spectateurs; mais lorsqu'on voit au contraire la postérité du méchant obligée d'avaler jusqu'à la lie le calice amer de la douleur pour les crimes d'un père coupable, les témoins de ces terribles jugements prennent garde à eux; ils s'abstiennent du vice, ou tâchent de s'en retirer. Enfin, et c'est ici la raison principale, une infinité de maladies nullement incurables de leur nature le deviennent cependant par l'intempérance du malade, qui périt à la fin victime de ses propres excès. Or, si le fils de ce malheureux manifeste quelques dispositions, même très-éloignées, à la même maladie qui a tué son père, le tuteur ou le maître qui s'en aperçoit l'assujettira sagement à une diète austère; il le privera de toute superfluité de mets et de la société des femmes; il le forcera même à prendre des remèdes préservatifs; il le soumettra à des travaux pénibles, à de rudes exercices, pour essayer, par cette réunion de moyens, d'extirper de son corps le germe de la maladie qui s'est montrée de loin. Et ne conseillerons-nous pas tous les jours à ceux qui sont nés de parents cacochymes, de prendre bien garde à eux, de veiller de bonne heure sur les moindres symptômes alar-

mants, pour détruire la racine du mal avant qu'il ait pris des forces?

XXXVIII. Il s'en faut donc que nous agissions contre la raison en prescrivant un régime extraordinaire et même des remèdes pénibles aux enfants des personnes attaquées de la goutte, de l'épilepsie ou autres maladies semblables. Nous ne les traitons point ainsi parce qu'ils sont malades, mais de peur qu'ils ne le deviennent. C'est par un très-grand abus de termes qu'on appellerait ces sortes de traitements, du nom de *punitions*. Un corps né d'un autre corps vicié doit *être pansé* et *guéri,* mais non *châtié.* Que si un homme est assez lâche pour donner à ces remèdes le nom de *châtiments,* parce qu'ils sont douloureux ou qu'ils le privent de quelques plaisirs grossiers, il faut le laisser dire; il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui. Or, s'il est utile et raisonnable de médicamenter un corps, uniquement parce qu'il provient d'un autre qui fut jadis gâté et maléficié, pourquoi le serait-il moins d'extirper dans l'âme d'un jeune homme, le germe d'un vice héréditaire, lorsque ce vice commence seulement à poindre? Vaut-il donc mieux permettre à ce vice de se développer sans obstacle, jusqu'à ce que la fièvre des passions se rende plus forte que tous les remèdes, et que le malade, devenu tout à fait incurable, découvre enfin à tous les yeux *le fruit honteux mûri dans son cœur insensé,* comme dit encore Pindare? Croyez-vous que Dieu n'en sache pas autant qu'Hésiode, qui nous a laissé ce précepte?

Prudent époux, crains de devenir père,
Quand tu reviens du bûcher funéraire;

Attends la fin de nos banquets joyeux,
Faits en l'honneur des habitants des cieux.

* Ainsi les anciens sages croyaient que de simples idées lugubres, trop fraîchement excitées dans l'esprit d'un père au moment où il donnait la vie, pouvaient influer en mal sur le caractère et la santé de son fils. On peut donc aisément juger de ce qu'ils pensaient des vices et des excès honteux, qui ne troublent pas seulement l'âme d'une manière passagère, mais qui la changent et la dégradent jusque dans son essence. Platon était pénétré de ces vérités lorsqu'il disait : « Tâchons de rendre les mariages saints, autant qu'il » est au pouvoir humain ; car les plus saints sont les » plus utiles à l'État (1). » Tout occupé de ce sujet, Platon remonte jusqu'au banquet nuptial, qui ne lui paraît pas, à beaucoup près, une chose indifférente. « Qu'il soit présidé, dit-il, par la décence, et que » l'ivresse en soit bannie. Les époux surtout doivent » jouir d'une parfaite tranquillité d'esprit dans ce » moment solennel où il se fait un si grand change- » ment dans leur état. Que la sagesse veille toujours » de part et d'autre, car personne ne connaît la nuit » ni le jour où la reproduction de l'homme s'opérera » *avec l'assistance divine* (2). Un homme ivre n'est » point du tout propre à se reproduire ; il est dans un » véritable état de démence qui affecte l'esprit autant » que le corps... Si dans un tel état il a le malheur » de devenir père, il y a tout à parier qu'il aura des

(1) Plat. de Rep. Op., ed. tom. VII, p. 22.
(2) Σὺν Θεῷ. Id. de Leg. VI. Op., tom. VIII, pag. 298, 299.

» enfants faibles, mal constitués, et qui, dans l'un et » l'autre sens, *ne marcheront jamais droit* (1). Il est » donc de la plus haute importance que les époux, » durant leur vie entière, mais surtout dans le temps » où ils peuvent se donner des enfants, ne se per- » mettent rien de criminel, ni rien qui de sa nature » soit capable de produire dans le corps des désordres » physiques; car ces vices transmis par la génération, » s'impriment dans l'âme comme dans le corps des » descendants qui naissent dégradés. Il n'y a donc » rien de plus essentiel pour les époux que d'être purs, » le jour surtout et la nuit des noces; *car nous por- » tons tous dans notre essence la plus intime un » principe et un Dieu qui mène tout à bien, s'il est » respecté et honoré comme il doit l'être par ceux qui » jouissent de son influence* * (U). »

XXXIX. * Mais quoique l'hérédité des maladies et des vices soit une vérité incontestable, reconnue par les plus grands personnages, et même par la tradition universelle, * on se tromperait cependant beaucoup si l'on regardait cette hérédité comme quelque chose de régulier et d'instantané, de manière que le fils succédât immédiatement aux maux et aux vices, comme au patrimoine de son père. Les petits de l'ours et du tigre présentent en naissant toutes les qualités et toutes les inclinations de leur espèce d'autant qu'ils obéissent à un instinct aveugle, et que rien ne déguise ces qualités naturelles. Il n'en est pas ainsi de

---

(1) Οὐδὲν εὐθύπορον ἦθος οὐδὲ σῶμα. Plat., ibid., de Leg. VI. Op., tom. VIII, pag. 299.

l'homme, à raison même de sa perfection; car il manifeste sa supériorité jusque dans ce qu'il a et dans ce qu'il fait de mauvais. Le mal chez lui est toujours accidentel et contre nature : quoique perverti, il obéit toujours plus ou moins à la raison et à la loi : l'opinion lui en impose, la coutume le mène : lorsqu'il est tenté par des inclinations corrompues sa conscience les combat; et lors même qu'il a succombé, le sentiment du beau moral survivant à l'innocence, il se jette souvent dans l'hypocrisie, se donnant ainsi un nouveau vice pour jouir encore des honneurs de la vertu après qu'il a cessé de les mériter; mais nous qui ne voyons point ces combats intérieurs ou ces ruses criminelles, nous ne croyons point aux coupables avant d'avoir vu les crimes; ou plutôt nous croyons, par exemple, qu'il n'y a d'homme injuste que celui dont la main s'est portée sur le bien d'autrui; d'homme emporté, que celui qui vient d'outrager quelqu'un; d'homme lâche, que celui que nous avons vu s'enfuir du champ de bataille. C'est là cependant une *simplesse* égale à celle de croire que l'aiguillon du scorpion ne s'engendre dans le corps de cet animal qu'au moment où il pique, ou que le venin de la vipère naît de même tout à coup au moment où elle mord. Un méchant ne le devient point au moment où il se montre tel; mais il porte en lui-même une malice originelle, qui se manifeste ensuite lorsqu'il en a le moyen, le pouvoir et l'occasion (1).

(1) *Occasiones hominem fragilem non faciunt, sed qualis sit ostendunt.* L'occasion ne rend point l'homme fragile; elle montre qu'il l'est. (*de Imit.*, c. I. 16, 4.)

Mais Dieu, qui n'ignore point le naturel et l'inclination de chaque homme (les esprits lui étant connus plus que les corps), n'attend pas toujours, pour châtier, que la violence lève le bras, que l'impudence prenne la parole, ou que l'incontinence abuse des organes naturels ; car cette manière de punir ne serait pas au-dessus d'un tribunal humain : Dieu, lorsqu'il punit, n'a point à se venger comme nous : l'homme le plus inique ne lui fait aucun tort. Le ravisseur ne lui ôte rien, l'adultère ne l'outrage point. Il ne punit donc l'avare, l'adultère, le violateur des lois, que par manière de remède; et souvent il arrache le vice, comme il guérirait le haut mal avant le paroxisme. Tantôt on se plaint de ce que les méchants sont trop lentement punis, et tantôt on trouve mauvais que Dieu réprime les inclinations perverses de certains hommes, avant qu'elles aient produit leurs funestes effets; c'est une singulière contradiction! Nous ne voulons pas considérer que l'avenir est souvent pire et plus dangereux que le présent: qu'il peut être plus utile à un certain homme que la Justice divine l'épargne après qu'il a péché, tandis qu'il vaut mieux pour un autre qu'il soit prévenu et châtié avant qu'il ait pu exécuter ses pernicieux desseins. La même loi se retrouve encore dans la médecine matérielle; car souvent le remède tue le malade, et souvent aussi il sauverait un homme qui a toutes les apparences de la santé, et qui est cependant plus en danger que l'autre.

XL. Et l'on voit encore ici la raison pourquoi les dieux ne rendent pas toujours les enfants responsables des fautes de leurs pères; car s'il arrive qu'un

enfant bon naisse d'un père mauvais, comme il peut arriver qu'un fils sain et robuste naisse d'un père maladif, ce fils pourra se voir exempté des peines de la race : car il est bien de la famille, mais il est étranger au vice et à la dette de la famille, * comme un fils qui se serait prudemment abstenu de l'hoirie d'un père dissipateur ; tandis que le jeune homme, qui s'est volontairement *mêlé* à la malice héréditaire, sera tenu au châtiment des crimes comme aux dettes de la succession * (1). Nous ne devons donc point nous étonner de voir figurer dans l'histoire de fameux coupables dont les fils n'ont point été punis, parce que ceux-ci étaient eux-mêmes de fort honnêtes gens; mais quant à ceux qui avaient reçu, aimé et reproduit les vices de leurs pères, la Justice divine les a très-justement punis de cette ressemblance.

XLI. Il arrive assez souvent que des verrues, des taches, et même des accidents plus essentiels de conformation, de goût ou de tempérament, ne sont point transmis du père au fils, et que nous les voyons ensuite reparaître dans la personne d'un descendant plus éloigné : nous avons vu une femme grecque, qui avait accouché d'un négrillon, mise en justice comme coupable d'adultère; puis il se trouva, vérification faite, qu'elle descendait d'un Éthiopien à la quatrième génération. Python de Nisibie passait pour être de la race de ces Thébains primitifs, fondateurs et premiers maîtres de Thèbes, que nous appelions

(1) *Que l'iniquité de ses pères revive aux yeux du Seigneur, et que le péché de sa mère ne soit point effacé!* (Ps. CVIII, 14.)

les Sémès, parce qu'ils étaient nés des dents du dragon que Cadmus avait semées après l'avoir tué : or le dernier fils de ce Python, que nous avons vu mourir de nos jours, portait naturellement sur son corps la figure d'une lance, qui distinguait tous les membres de cette famille et qui reparut ainsi après un très-long intervalle de temps. * Comme un corps retenu au fond de l'eau contre la loi de sa masse, remonte tout à coup, et se montre à la surface dès que l'obstacle est écarté, * de même certaines passions, certaines qualités morales, particulières à une famille, demeurent souvent comme enfoncées par la pression du temps ou de quelque autre agent inconnu ; mais si, par l'action de quelque autre cause non moins inconnue, elles viennent à se dégager, on les voit tout de suite reprendre leurs places (1) et la famille montre de nouveau le signe bon ou mauvais qui la distingue.

XLII. L'histoire suivante se place naturellement à la fin de ce discours. J'aurai l'air peut-être de raconter une fable imaginée à plaisir ; mais, après avoir épuisé tout ce que le raisonnement me présentait de plus vraisemblable sur le sujet que je traite, je puis bien réciter ce conte (si cependant c'est un conte), tel qu'il me fut fait il y a très-peu de temps (2).

Histoire de Thespésius (V).

Il y avait naguère à Soli en Cilicie un homme appelé Thespésius, grand ami de ce Protogène qui a

---

(1) Ἀναδύσῃ (τῆς λύγχης) ὥσπερ ἐκ βυθοῦ.

(2) Voyez la fin du chap. XXXVI, dans le texte.

vécu longtemps à Delphes avec moi et quelques amis communs. Cet homme ayant mené dans sa première jeunesse une vie extrêmement dissolue, perdit tout son bien en très-peu de temps; de manière qu'après avoir langui quelque temps dans la misère, il se corrompit entièrement et tâcha de recouvrer par tous les moyens possibles la fortune qui lui avait échappé : semblable en cela à ces libertins qui dédaignent et rejettent même une femme estimable pendant qu'ils la possèdent légitimement, et qui tâchent ensuite, lorsqu'elle a épousé un autre homme, de la séduire pour en jouir criminellement. Thespésius employant donc sans distinction tous les moyens capables de le conduire à ses fins, il amassa en peu de temps non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte, et sa mauvaise réputation augmenta encore par une réponse qu'il reçut de l'oracle d'Amphiloque, auquel il avait fait demander si lui, Thespésius, mènerait à l'avenir une meilleure vie. La réponse fut *que les choses iraient mieux après sa mort* (1). Ce qui parut généralement signifier qu'il ne devait cesser d'empirer jusqu'à la fin de sa vie.

XLIII. Mais bientôt l'événement expliqua l'oracle : car étant tombé peu après d'un lieu élevé, et s'étant fait à la tête une forte contusion sans fracture, il perdit connaissance et demeura trois jours dans un état d'insensibilité absolue, au point qu'on le crut mort; mais lorsqu'on faisait déjà les apprêts des funérailles, il revint à lui; et ayant bientôt repris

(1) Ὅτι πράξει βέλτιον ὅταν ἀποθάνῃ.

toute sa connaissance, il se fit un changement extraordinaire dans toute sa conduite : car la Cilicie entière atteste que jamais on ne connut une conscience plus délicate que la sienne dans toutes les affaires de négoce et d'intérêt, ni de piété plus tendre envers les dieux ; que jamais on ne vit d'ami plus sûr, ni d'ennemi plus redoutable (W); de manière que ceux qui l'avaient connu particulièrement dans les temps passés désiraient fort apprendre de lui-même la cause d'un changement si grand et si soudain : car ils se tenaient pour sûrs qu'un tel amendement, après une vie aussi licencieuse, ne pouvait s'être opéré par hasard; ce qui était vrai en effet comme il le raconta lui-même, de la manière suivante, à ce Protogène dont je viens de parler, et à quelques autres de ses amis (1).

XLIV. Au moment même où l'esprit quitta le corps, le changement qu'éprouva Thespésius le mit précisément dans la situation où se trouverait un pilote qui serait jeté de son bord au fond de la mer. S'étant ensuite un peu remis, il lui sembla qu'il commençait à respirer parfaitement et à regarder autour de lui, son âme s'étant ouverte comme un œil : mais le spectacle qui se présenta à ses regards était entièrement

---

(1) Plutarque parle-t-il ici comme un homme persuadé, ou veut-il seulement donner à son récit un plus grand air de vraisemblance? c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider ; j'observe seulement que ce n'est point du tout la même question de savoir si le conte est vrai ou si Plutarque y croyait. Platon à la fin du *Gorgias*, s'explique dans une occasion semblable, à peu près comme Plutarque : *Vous croirez peut-être que c'est un conte, mais pour moi c'est une histoire, et je vous donne ces choses pour vraies.* (Op., tom. IV, p. 161.)

nouveau pour lui. Il ne vit que des astres d'une grandeur immense et placés les uns à l'égard des autres à des distances infinies; des rayons d'une lumière resplendissante et admirablement colorée partaient de ces astres, et avaient la force de transporter l'âme en un instant partout où elle voulait aller, comme un vaisseau cinglant à pleines voiles sur une mer tranquille. Laissant à part une infinité de choses qu'il avait observées alors, il disait que les âmes de ceux qui mouraient ressemblaient à des bulles de feu montant au travers de l'air qui leur cédait le passage; et ces bulles venant à se rompre les unes après les autres, les âmes en sortaient sous une forme humaine. Les unes s'élançaient en haute et en droite ligne, avec une rapidité merveilleuse; d'autres tournaient sur elles-mêmes comme des fuseaux, montaient de plus ou descendaient alternativement; de manière qu'il en résultait un mouvement confus, qui s'arrêtait difficilement et après un assez long temps.

XLV. Thespésius, dans la foule de ces âmes, n'en connut que deux ou trois, dont il s'efforça de s'approcher pour leur parler; mais elles ne l'entendaient point. Étant comme étourdies et privées de sens, elles fuyaient toute espèce de vue et de contact; errantes çà et là et d'abord seules, mais venant ensuite à en rencontrer d'autres disposées de la même manière, elles s'embrassaient étroitement et s'agitaient ensemble de part et d'autres, au hasard, en poussant je ne sais quel cri inarticulé, mêlé de tristesse et d'effroi. D'autres âmes, au contraire, parvenues aux plus hautes régions de l'air, étaient brillantes de lumière et se rapprochaient souvent les unes des autres par l'ef-

fet d'une bienveillance mutuelle, tandis qu'elles fuyaient la foule tumultueuse des premières ; donnant suffisamment à entendre, par cette fuite ou ce rapprochement, la peine ou le plaisir qu'elles éprouvaient. Parmi ces âmes fortunées il aperçut celle d'un de ses parents, qu'il ne connut pas d'abord, parce qu'il était encore dans l'enfance lorsque ce parent mourut. Mais l'âme, s'approchant de lui, le salua en lui disant : *Dieu te garde, Thespésius!* A quoi celui-ci répondit tout étonné *qu'il s'appelait Aridée et non* Thespésius. *Auparavant, reprit l'autre, il en était ainsi ; mais à l'avenir on te nommera Thespésius* (le divin) ; *car tu n'es point encore mort. Seulement, par un ordre particulier de la destinée, tu es venu ici avec la partie intelligente de ton âme, laissant l'autre dans ton corps pour en être la gardienne* (1). *La preuve que tu n'es point ici totalement séparé de ton corps, c'est que les âmes des morts ne produisent aucune ombre, et que leurs paupières ne clignotent point* (2). Ces paroles ayant engagé Thespésius à se recueillir davantage et à se

---

(1) J'adopte la leçon de Ruhnkenius, qui lisait *οἰκουρόν*, au lieu de *γκόριον*, (Myt., p. 89.) La leçon commune n'est pas cependant absolument rejetable : elle peut signifier que l'âme sensible ou animale était demeurée dans le corps *comme une ancre*, que l'autre saisissait pour revenir.

(2) Plutarque a dit ailleurs (*de Is. et Osir.* XLIV), « qu'après la » destruction finale du mauvais principe, les hommes seront très-heu- » reux ; qu'ils n'auront plus besoin de nourriture, *et ne donneront plus* » *d'ombre.* » C'est au pied de la lettre, notre *corps glorieux*. En effet, *comme il y a un corps pour* l'âme (ψυχιχὸν), *il y en a aussi un qui est pour* l'esprit (Πνευματικὸν), (I. Cor. XV, 44.) Suivant l'hypothèse



rendre compte de ce qu'il voyait, en regardant autour de lui il observa que son ombre se projetait légèrement à ses côtés (X), tandis que les autres âmes étaient environnées d'une espèce d'atmosphère lumineuse, et qu'elles étaient d'ailleurs transparentes intérieurement, non pas toutes néanmoins au même degré; car les unes brillaient d'une lumière douce et égale comme une belle pleine lune dans toute sa sérénité : d'autres laissaient apercevoir çà et là quelques taches obscures, semblables à des écailles ou à de légères cicatrices. Quelques-unes, tout à fait hideuses, étaient tiquetées de noir comme la peau des vipères; d'autres enfin avaient la face légèrement ulcérée (1).

XLVI. Or ce parent de Thespésius disait que la déesse *Adrastée* (2), fille de Jupiter et de la Nécessité, avait dans l'autre monde la plénitude de la puissance pour châtier toute espèce de crimes, et que jamais il n'y eut un seul méchant, grand ou petit, qui par force ou par adresse eût pu échapper à la peine qu'il avait méritée. Il ajoutait qu'Adrastée avait sous ses ordres trois exécutrices entre lesquelles était divisée l'inten-

---

admise dans cet endroit de l'histoire de Thespésius, l'âme intelligente, quittant le corps accidentellement, avant d'en être absolument séparée par la mort, n'est point encore entièrement dégagée de tout alliage grossier, ni par conséquent entièrement transparente : c'est ce qu'il faut soigneusement observer, autrement on verrait ici, au lieu d'une erreur ou d'un paradoxe, une contradiction qui n'y est point.

(1) Ici encore le texte n'est pas susceptible d'une traduction incontestablement juste. Heureusement l'obscurité n'est dans ce cas d'aucune importance.

(2) L'*Inévitable*.

dance des supplices. La première se nomme *Pœné* (1). Elle punit d'une manière douce et expéditive ceux qui dès cette vie ont été déjà châtiés matériellement dans leurs corps : elle ferme les yeux même sur plusieurs choses qui auraient besoin d'expiation. Quant à l'homme, dont la perversité exige des remèdes plus efficaces, le Génie des supplices le remet à la seconde exécutrice qui se nomme *Dicé* (2), pour être châtié comme il le mérite; mais pour ceux qui sont absolument incurables, *Dicé* les ayant repoussés, *Erinnys* (3), qui est la troisième et la plus terrible des assistantes d'*Adrastée,* court après eux, les poursuit avec fureur, fuyants et errants de tous côtés en grande misère et douleur, les saisit et les précipite sans miséricorde dans un abîme que l'œil humain n'a jamais sondé et que la parole ne peut décrire (Y). La première de ces punitions ressemble assez à celle qui est en usage chez les Barbares. En Perse, par exemple, lorsqu'on veut punir certaines fautes, on ôte au coupable sa robe et sa tiare, qui sont dépilées et frappées de verges en sa présence, tandis que le malheureux, fondant en larmes, supplie qu'on veuille bien mettre fin à ce châtiment. Il en est de même des punitions divines : celles qui ne tombent que sur le corps ou sur les biens n'ont point cet aiguillon perçant qui atteint le vif et pénètre jusqu'au vice même : de sorte que la peine n'existe pro-

(1) La *Peine*, le *Châtiment.*
(2) La *Justice.*
(3) La *Furie*, *l'Agitatrice.*

prement que dans l'opinion et n'est que purement extérieure ; mais lorsqu'un homme quitte le monde sans avoir même souffert ces sortes de peines, de manière qu'il arrive ici sans être nullement purifié, Dicé le saisit, pour ainsi dire, nu et mis à découvert jusque dans le fond de son âme, n'ayant aucun moyen de soustraire à la vue ou de pallier sa perversité. Il est visible au contraire et à tous, et tout entier et de tout côté. L'exécutrice montre d'abord le coupable à ses parents, gens de bien (s'il en a qui aient été tels), comme un objet de honte et de mépris, indigne d'avoir reçu d'eux la vie. Que s'ils ont été méchants comme lui, il assiste à leurs tourments, et lui, à son tour, souffre sous leurs yeux et pendant très-longtemps, jusqu'à ce que le dernier de ses crimes soit expié, des supplices qui sont aux plus violentes douleurs du corps ce que la réalité est au songe. Les traces et les cicatrices de chaque crime subsistent même encore après le châtiment, plus longtemps chez les uns et moins chez les autres. « Or, me dit-il, tu dois » faire grande attention aux différentes couleurs des » âmes ; car chacune de ces couleurs est significative. » Le noir sale désigne l'avarice et toutes les inclina- » tions basses et serviles. Le rouge ardent annonce » l'amère malice et la cruauté. Partout où tu verras » du bleu, c'est la marque des crimes impurs, qui » sont terribles et difficilement effacés (Z). L'envie et » la haine poussent au dehors un certain violet ulcé- » reux né de leur propre substance, comme la liqueur » noire de la sèche. Pendant la vie de l'homme ce sont » les vices qui impriment certaines couleurs sur son » corps par les mouvements désordonnés de l'âme :

» ici c'est le contraire, ces couleurs étrangères annon-
» cent un état d'expiation, et par conséquent l'espoir
» d'un terme mis aux châtiments. Lorsque ces tâches
» ont enfin totalement disparu, alors l'âme devient
» lumineuse et reprend sa couleur naturelle; mais
» tandis qu'elles subsistent il y a toujours certains
» retours de passions, certains élancements qui res-
» semblent à une fièvre, faible chez les uns et vio-
» lente chez les autres : or dans cet état il en est qui,
» après avoir été châtiées à plusieurs reprises, re-
» prennent enfin leur nature et leurs affections pri-
» mitives; mais il en est aussi qui sont condamnées
» par une ignorance brutale et par l'empire des vo-
» luptés à revenir dans leur ancienne demeure, pour
» y habiter les corps de différents animaux; car leur
» entendement faible et paresseux, n'ayant pas la
» force de s'élever jusqu'aux idées contemplatives et
» intellectuelles, elles sont reportées par de honteux
» souvenirs vers le plaisir qui appartient à l'union
» des sexes (1), et comme elles se trouvent encore
» dominées par le vice, sans en avoir retenu les orga-
» nes (car il n'y a plus ici qu'un vain songe de vo-
» lupté, qui ne saurait opérer aucune réalité), elles
» sont ramenées sur la terre par cette passion toujours
» vivante, pour y assouvir leurs désirs au moyen
» des corps qui leur sont rendus. »

XLVII. Après ce discours le parent de Thespésius le mena rapidement à travers un espace in-

---

(1) Il existe un mauvais livre intitulé *le Christianisme aussi ancien que le monde*. On pourrait en faire un excellent sous le même titre.

fini, mais d'une manière douce et aisée, le transportant sur des rayons de lumière comme sur des ailes (1) jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord d'un gouffre profond, où il se trouva tout à coup abandonné des forces dont il avait joui jusque-là; et il vit que les autres âmes étaient dans le même état, car elles se rassemblaient comme des oiseaux qui volent en troupes, et tournant à l'entour elles n'osaient entrer dans cette ouverture, qui ne ressemblait pas mal aux antres de Bacchus, tapissés de verts rameaux et de feuilles de toutes espèces. Il en sortait un vent doux et suave, chargé d'une odeur excessivement agréable, qui jetait ceux qui la respiraient dans un état assez semblable à l'ivresse. Les âmes qui en jouissaient étaient pénétrées de joie. On ne voyait autour de l'antre que danses bachiques, passe-temps et jeux de toutes espèces. Le conducteur de Thespésius disait que Bacchus avait passé par là pour arriver parmi les dieux; qu'ensuite il y avait amené Sémélé, et que ce lieu se nommait *oubli*. Thespésius voulait y demeurer, mais son parent s'y opposa, et l'en arracha même de force, en lui représentant que l'effet immanquable de cette volupté qui l'attirait était de ramollir, pour ainsi dire, et de dissoudre l'intelligence; de manière que la partie animale qui est dans l'homme, se trouvant alors affranchie, elle excitait en lui la souvenance du corps, de laquelle

(1) Ce passage et celui qu'on a lu plus haut (ch. XLIV) supposent des idées analogues à celles que nous avons sur l'émission et la progression excessivement rapide de la lumière.

naissait à son tour le désir de cette jouissance qu'on a justement appelée, dans la langue grecque, d'un nom qui signifie *penchant vers la terre* (AA), comme si elle changeait la direction de l'âme en l'appesantissant vers la terre (1).

XLVIII. Thespésius ayant parcouru un chemin aussi long que celui qui l'avait conduit là, il lui sembla voir un vaste cratère où venaient se verser plusieurs fleuves, l'un plus blanc que la neige ou que l'écume de la mer, et l'autre d'un rouge aussi vif que celui que nous admirons dans l'arc-en-ciel; et d'autres fleuves encore, dont chacun montrait de loin une couleur différente, et chaque couleur un éclat particulier. Mais à mesure que les deux compagnons approchèrent du cratère, toutes les couleurs disparurent, excepté le blanc (BB). Trois génies, assis en forme de triangles, étaient occupés à mêler ces eaux selon certaines proportions. Le guide de Thespésius lui dit alors qu'Orphée avait pénétré jusqu'à cet endroit lorsqu'il vint chercher l'âme de sa femme; mais qu'ayant mal retenu ce qui s'était présenté à ses yeux, il avait ensuite débité parmi les hommes quelque chose de très-faux; savoir, qu'Apollon et la nuit répondaient en commun par l'oracle qui est à Delphes; tandis qu'Apollon, qui est le soleil, ne saurait avoir rien de commun avec la nuit.

« Quant à l'oracle qui est ici, ajoutait le guide, il » il est bien véritablement commun à la lune et à

(1) Il est extrêmement probable que Plutarque, initié aux mystères de Bacchus, en fait ici une critique à mots couverts et se plaint des abus.

» la nuit; mais il n'aboutit exclusivement à aucun point
» de la terre, et n'a pas de siége fixe; il erre au contraire
» parmi les hommes, ct se manifeste seulement
» au moyen des songes et des apparitions; car c'est
» d'ici que les songes, mêlés, comme tu sais, de
» vrai et de faux, partent pour voltiger dans tout
» l'univers sur la tête des hommes endormis. Pour ce
» qui est de l'oracle d'Apollon, jamais tu ne l'as vu
» et jamais tu ne pourras le voir; car l'espèce d'action,
» qui appartient en plus ou en moins à la partie
» inférieure ou terrestre de l'âme, ne s'exerce
» jamais dans une région supérieure au corps qui
» ticnt cctte âme dans sa dépendance (1). » Disant ces mots, il tâcha, en faisant avancer Thespésius, de lui montrer la lumière qui partit primitivement du trépied et se fixa ensuite sur le Parnasse, en passant par le sein de Thémis (CC); mais Thespésius, qui avait cependant grande cnvie de la contempler, ne put en soutenir l'éclat éblouissant : il entendit néanmoins en passant la voix aiguë d'une femme qui parlait en vers et qui disait, entre autres choses, que Thespésius mourrait à telle époque. Or le génie (2) déclara que cctte voix était celle de la Sibylle, qui chantait l'avenir, emportée dans l'orbe de la lune. Thespésius aurait bicn désiré cn entendre davantage;

(1) Tout helléniste de bonne foi qui réfléchira sur le texte de ce chapitre, excessivement difficile et embrouillé (peut-être à dessein), trouvera, j'ose l'espérer, que j'ai présenté un sens assez plausible.

(2) Quel génie? Il n'est question auparavant que de trois génies qui mêlaient les eaux. Si Plutarque voulait parler du *Guide* où du *Psychopompe*, il eût fallu l'expliquer.

mais il fut repoussé par le tourbillon impétueux de la lune, qui le jeta du côté opposé, de manière qu'il entendit seulement une prédiction touchant l'éruption prochaine du Vésuve et la destruction de la ville de Pouzzoles, et ce mot dit sur l'empereur qui régnait alors :

Homme de bien, il mourra dans son lit (1).

XLIX. Thespésius et son guide s'avancèrent ensuite jusqu'aux lieux où les coupables étaient tourmentés; et d'abord ils furent frappés d'un spectacle bien triste et bien douloureux; car Thespésius, qui était loin de s'attendre à ce qu'il allait voir, fut étrangement surpris de trouver dans ce lieu de tourment ses amis, ses compagnons, ses connaissances les plus intimes, livrés à des supplices cruels et se tournant de son côté en poussant des cris lamentables. Enfin il y vit son propre père, sortant d'un gouffre profond, couvert de piqûres et de cicatrices, tendant les mains à son fils, forcé par les bourreaux chargés de le tourmenter à rompre le silence et à confesser malgré lui à haute voix que, pour enlever l'or et l'argent que portaient avec eux certains étrangers qui étaient venus loger chez lui, il les avait indignement assassinés; que ce crime était demeuré absolument inconnu dans l'autre vie; mais qu'en ayant été convaincu dans le lieu où il se trouvait, il avait déjà subi une partie de sa peine, et qu'il était mené alors dans une région où il devait

(1) Il s'agit de Vespasien, qui mourut en effet comme il s'en était rendu digne, *siccâ morte*.

subir l'autre. Thespésius, glacé de crainte et d'horreur, n'osait pas même intercéder et supplier pour son père; mais sur le point de prendre la fuite et de retourner sur ses pas, il ne vit plus à ses côtés ce guide bienveillant qui l'avait conduit précédemment: à sa place il en vit d'autres d'une figure épouvantable, qui le contraignaient de passer outre, comme s'il avait été nécessaire qu'il vît encore ce qui se passait ailleurs. Il vit donc les hommes qui avaient été notoirement coupables dans le monde, et punis comme tels; ceux-là étaient beaucoup moins douloureusement tourmentés. On avait égard à leur faiblesse et à la violence des passions qui les avaient entraînés: mais quant à ceux qui avaient vécu dans le vice et joui, sous le masque d'une fausse vertu, de la gloire que mérite la vraie, ils avaient à leurs côtés des ministres de vengeance qui les obligeaient à tourner en dehors l'intérieur de leurs âmes; comme ce poisson marin nommé *scolopendre,* dont on raconte qu'il se retourne de la même manière pour se débarrasser de l'hameçon qu'il a avalé. D'autres étaient écorchés et exposés dans cet état par ces mêmes exécuteurs, qui mettaient à découvert et faisaient remarquer le vice hideux qui avait corrompu leurs âmes jusque dans son essence la plus pure et la plus sublime (1). Thespésius racontait qu'il en vit

(1) Ne demandons point à Plutarque comment on peut écorcher des âmes. Quand on entend une morale de cette espèce il n'est pas permis de chicaner Observons seulement en passant que, dans tout ce que l'antiquité nous raconte sur les habitants de l'autre monde, elle suppose toujours *qu'ils ont* et *qu'ils n'ont pas* des corps.



d'autres attachés et entrelacés ensemble, deux à deux, trois à trois ou davantage, à la manière des serpents, s'entre-dévorant de rage au souvenir de leurs crimes et des passions venimeuses qu'ils avaient nourries dans leurs cœurs. Non loin de là se trouvaient trois étangs; l'un était plein d'or bouillonnant, l'autre de plomb plus froid que la glace, et le troisième enfin d'un fer aigre. Certains démons préposés à ces lacs étaient pourvus d'instruments, avec lesquels ils saisissaient les coupables et les plongeaient dans ces étangs ou les en retiraient, comme les forgerons traitent le métal. Ils plongeaient, par exemple, dans l'or brûlant les âmes de ceux qui s'étaient abandonnés pendant leur vie à la passion de l'avarice et qui n'avaient rejeté aucun moyen de s'enrichir; puis, lorsque la violence du feu les avait rendues transparentes, ils couraient les éteindre dans le plomb glacé; et lorsqu'elles avaient pris dans ce bain la consistance d'un glaçon, on les jetait dans le feu, où elles devenaient horriblement noires, acquérant de plus une raideur et une dureté qui permettait de les briser en morceaux. Elles perdaient ainsi leur première forme, qu'elles venaient bientôt reprendre dans l'or bouillant, souffrant dans ces divers changements d'épouvantables douleurs (1). Mais celles qui excitaient le plus de compassion et qui souffraient le plus cruellement étaient celles qui se croyant déjà relâchées, se voyaient tout à coup reprises et ramenées au supplice; c'est-à-dire, celles qui avaient commis des crimes dont la punition était

(1) Il est permis de croire que le Dante a pris dans ce chapitre l'idée générale de son Enfer.

retombée sur leur postérité. Car lorsque l'âme de l'un de ces descendants arrive là, elle s'attache toute courroucée à celle qui l'a rendue malheureuse ; elle pousse des cris de reproche et lui montre la trace des tourments endurés pour elle. Alors la première voudrait s'enfuir et se cacher, mais en vain ; car les bourreaux se mettent à sa poursuite et la ramènent au supplice. Alors la malheureuse jette des cris désespérés, prévoyant assez tout ce qu'elle va souffrir. Thespésius ajoutait qu'il avait vu une foule de ces âmes groupées, à la manière des abeilles ou des chauves-souris, avec celles de leurs enfants, qui ne les abandonnaient plus et ne cessaient de murmurer des paroles de douleur et de colère, au souvenir de tout ce qu'elles avaient souffert pour les crimes de leurs pères.

L. Enfin Thespésius eut le spectacle des âmes destinées à revenir sur la terre pour y animer les corps de différents animaux. Certains ouvriers étaient chargés de leur donner par force la forme convenable. Munis des outils nécessaires, on les voyait plier, élaguer ou retrancher même des membres entiers, pour obtenir la forme nécessaire à l'instinct et aux mœurs du nouvel animal. Parmi ces âmes il distingua celle de Néron, qui avait déjà souffert mille maux et qui était dans ce moment percée de clous enflammés. Les ouvriers se disposaient à lui donner la forme d'une vipère, dont les petits, à ce que dit Pindare, ne viennent au monde qu'en déchirant leur mère (DD). Mais tout à coup il vit paraître une grande lumière, et il en sortit une voix qui disait : *Changez-la en une autre espèce d'animal plus doux ;*

faites-en un oiseau aquatique, qui chante le long des marais et des lacs. Il a déjà subi la peine de ses crimes, et les dieux lui doivent aussi quelque faveur pour avoir rendu la liberté à la nation grecque, la meilleure et la plus chère aux dieux parmi toutes celles qui lui étaient soumises (EE).

LI. Jusque-là Thespésius n'avait été que spectateur ; mais sur le point de s'en retourner, il éprouva une frayeur terrible ; car il aperçut une femme d'une taille et d'une beauté merveilleuse, qui lui dit : *Viens ici, toi, afin que tu te souviennes mieux de tout ce que tu as vu.* En même temps elle se disposait à le toucher avec une sorte de petite verge rougie au feu, toute semblable à celle dont se servent les peintres (1); mais une autre femme l'en empêcha: dans ce moment même Thespésius se sentit poussé par un courant d'air impétueux, comme s'il avait été chassé d'une sarbacane (2), et se retrouvant dans son corps il ouvrit les yeux, pareil à un homme qui se relèverait du tombeau.

(1) Il s'agit ici, suivant les apparences, d'une verge de métal, qui servait, dans la peinture encaustique, pour fondre et aplanir les cires. Cette circonstance, à laquelle il paraît impossible de donner un sens caché, semblerait prouver que Plutarque a raconté cette histoire de bonne foi, comme il la croyait, ou comme on la lui avait racontée.

(2) Un militaire français, qui a fait une étude particulière de la balistique des anciens, a prétendu qu'il fallait entendre par cette *sarbacane* (Σύριγξ), *une machine à vent, dont on se servait, comme on fait encore aujourd'hui, pour lancer un projectile, au moyen de l'air comprimé.* (Voyez la nouv. édit. d'Amyot, citée plus haut, tom. IV, p. 491.) Je ne puis citer aucun texte à l'appui de cette explication; mais elle paraît extrêmement plausible en elle-même, et l'on doit d'ailleurs beaucoup de confiance à un homme de l'art, qui a sûrement fait toutes les recherches nécessaires.

NOTES.

(A.)

Cette comparaison des discours dangereux avec les traits qu'on lance à la guerre a plu extrêmement aux anciens, qui l'ont employée très-souvent. M. Wittenbach en cite une foule d'exemples dans l'édition qu'il a donnée de ce traité de Plutarque, par lequel il a préludé à l'excellent travail qu'il a exécuté depuis sur toutes les œuvres de cet illustre écrivain. (*Lugd. Batav.* 1772, in-8°, *in Animadv.*, p. 5, *seq.*) Il observe que le mot latin *dicere* n'est que le grec Δικεῖν, qui signifie *lancer*. Le mot *trait* offre dans notre langue un exemple semblable de l'analogie dont il s'agit ici.

(B.)

On ne saurait trop louer cette sage réserve, et c'est ainsi que doit parler la raison qui marche toute seule. Voilà cependant le grand anathème qui pèse sur la philosophie et qui la rend absolument incapable de conduire les hommes. En effet chaque raison individuelle, sentant parfaitement qu'elle n'a pas le droit de commander à une autre, est obligée, si elle a de la conscience, de reconnaître sa faiblesse. De là l'absolue nécessité des dogmes, que Sénèque a développée (Ep. 95) avec une supériorité de logique véritablement admirable. De là encore le danger de la philosophie seule, dont l'effet infaillible est d'accumuler les doutes, de briser l'unité nationale et d'éteindre l'esprit public en faisant diverger les esprits. *Sinè decretis omnia in animo natant.*

Necessaria ergò sunt decreta quæ dant animis inflexibile judicium. (Sen. ibid.) Il faut donc qu'il y ait une autorité contre laquelle personne n'ait le droit d'argumenter. *Jubeat, non disputet.* (Id., Ep. qu.) *Raisonner,* disait saint Thomas, *c'est chercher; et chercher toujours, c'est n'être jamais content.* Y a-t-il une misère semblable à celle de travailler toute sa vie pour douter? Ne saurait-on douter à moindres frais? Convenons, avec saint Augustin, « que la croyance est la santé » de l'esprit. » *Fides est sanitas mentis.*

(C.)

Plutarque se montre ici moins instruit des coutumes et de la jurisprudence des Romains qu'on n'aurait droit de l'attendre de l'auteur qui a composé le Traité des *Questions Romaines.* Il y avait à Rome trois manières d'affranchir un esclave, *le Cens, le Testament* et *la Baguette.* Pour ne parler que de la dernière dont il est question ici, le prêteur, appuyant sur la tête de l'esclave une baguette qu'on nommait en latin *vindicta,* c'est-à-dire l'*adjudicatrice,* lui disait: *Je déclare cet homme libre, comme les Romains sont libres* (1). Puis, se tournant du côté du licteur, il lui disait : *Prends cette baguette et fais ton devoir, suivant ce que j'ai dit* (2). Le licteur ayant reçu la *vindicte* de la main du prêteur, en donnait un coup sur la tête de l'esclave; puis il lui frappait de la main la joue et le dos, après quoi un secrétaire inscrivait le nom de l'affranchi dans le registre des citoyens. Ces formes étaient établies pour faire entendre aux yeux que cet homme, sujet naguère aux châtiments ignominieux de l'esclavage, en était affranchi pour toujours. La puissance publique le frappait pour annoncer qu'il ne serait plus frappé. On comprend de reste que ces actes n'étant que de pure forme, l'esclave était à peine touché; de manière que Plutarque a cru qu'on *jetait* la baguette au lieu de frapper; et Amyot a dit en suivant la même idée : *On lui jetait quelque menue verge;* mais l'esprit de cette formalité, qui n'est pas douteux, n'a rien que de très-motivé et de très-raisonnable: il est encore rappelé de nos jours par le grand pénitencier de Rome, qui touche de la *vindicte* chrétienne le pénitent absous, pour lui déclarer qu'il a cessé d'être esclave (*Venum-*

(1) *Dico eum liberum esse more Quiritium.*

(2) *Secundùm tuam causam, sicut dixi, ecce tibi vindicta.*

datus sub peccato. Rom. VII, 14), et que son nom vient d'être inscrit par le souverain spirituel au nombre des *hommes libres;* car le *juste seul est libre*, comme le Portique l'a dit avant l'Évangile.

(D.)

Plutarque paraît encore n'avoir pas étudié plus exactement la législation antique des testaments, chez les Romains, que celle des affranchissements ou *manumissions*. Il y avait encore trois sortes de testaments : le premier se faisait en comices assemblés, *collatis comitiis;* le second dans les rangs militaires, au moment du combat, *in procinctu;* le troisième enfin dont il s'agit ici, et qui était une vente fictive, *par la monnaie et la balance* (*per æs et libram.*) Le testateur se présentait avec celui qu'il voulait instituer héritier, et cinq témoins, devant le peseur public, qu'on appelait le *libripens*. Là l'héritier futur, tenant une monnaie de cuivre à la main, disait : *Je déclare que la famille de cet homme, que j'ai achetée avec cette monnaie et cette balance de cuivre, m'appartient selon le droit des Romains* (1) ; ensuite il frappait sur la balance avec la pièce de cuivre, comme pour appeler l'attention des témoins, et il la remettait au testateur qui accomplissait l'acte en acceptant le prix fictif ; formalité qui ne donnait cependant rien pour le moment, mais seulement le droit de succéder après la mort du testateur. Cette formalité, qui rappelle une antiquité antérieure à l'usage de la monnaie proprement dite, n'est pas plus déraisonnable que la précédente, quoiqu'elle ne s'accorde point avec nos idées actuelles ; mais pour la bien comprendre il faut savoir qu'un testament, se présentant à l'esprit des Romains comme une exception aux lois portées sur les successions légitimes, ils jugèrent que l'institution héréditaire devait reposer sur la même autorité. En conséquence, on la proposait au peuple assemblé en comices, précisément dans les formes d'une loi : *Veuillez et ordonnez, Romains, etc.*

Cette forme solennelle étant fort embarrassante, on en chercha une autre plus expéditive, et les Romains imaginèrent de suppléer à la première par une vente imaginaire, sur laquelle Plutarque paraît s'être trompé de plus d'une manière. En premier lieu on a droit, ce me sem-

(1) *Hujus ego familiam quæ mihi empta est hoc ære æneâque librâ, jure Quiritium meam esse aio.*

ble, de lui reprocher d'avoir donné comme une jurisprudence de son temps un vieil usage qui n'appartenait déjà plus alors qu'à l'histoire ancienne de Rome. En second lieu il dit : *L'un est héritier et l'autre achète les biens*. C'est à peu près le contraire qu'il fallait dire pour s'exprimer clairement, car c'est bien l'acheteur qui était *héritier* dans le sens légal, quoique les biens passassent à un autre : enfin il suppose que l'acheteur ne retenait *jamais* les biens qui passaient *toujours* à un tiers, ce qui me paraît excessivement improbable. Chaque famille ayant chez les Romains un culte et des cérémonies domestiques qui avaient une grande importance dans l'opinion d'un peuple éminemment religieux (comme l'ont été tous les peuples fameux), c'était une honte pour eux de mourir sans héritiers, c'est-à-dire sans un représentant capable de succéder à tous les droits du défunt (*in omne jus*), mais surtout à cette religion domestique dont je viens de parler. Or cette religion appartenant à la famille, il fallait être de la famille pour être habile à perpétuer ces rites. Il fallait donc par la même raison choisir un *agnat* (héritier du sang et du nom), pour servir d'acheteur; et celui-ci, avec qui on s'était accordé d'avance, restituait les biens à celui que le testateur avait choisi pour son héritier de fait. C'était sans doute pour cette raison que l'acheteur fictif n'achetait point les *biens*, mais *la famille*, comme on l'a vu plus haut. Que si l'héritier de fait avait appartenu à *l'agnation*, je suis persuadé que sa personne se serait confondue avec celle de l'acheteur, qui était l'héritier de droit, et que le personnage intermédiaire serait devenu superflu.

Il peut se faire aussi que l'interposition de l'acheteur fictif s'étant établie pour faire passer l'hoirie à un héritier étranger à la famille du testateur, elle ait ensuite été généralisée par un certain esprit d'uniformité, qui mène plus ou moins tous les hommes, mais qui est particulièrement remarquable chez les peuples distingués par le bon sens.

Quoique je ne connaisse aucun texte de lois romaines qui parle clair sur ce point, je crois cependant que tout homme qui aura été appelé à pénétrer l'esprit de ces lois, trouvera l'explication plausible. Qu'était au fond l'acheteur fictif dans le cas supposé de la restitution? *un héritier fiduciaire*, et rien de plus. Or rien n'est plus naturel que cette idée d'un héritier fiduciaire, et jamais on n'a pu y recourir sans une bonne raison. Mais au lieu d'attacher notre attention sur cet exemple particulier ou sur tout autre du même genre, remarquons plutôt en général le génie *formuliste* des Romains, qui n'a jamais eu rien d'égal. Aucune nation de l'univers n'a su mieux anéantir l'homme pour former le citoyen. Tous les actes du droit public, toutes les conven-

tions, toutes les dispositions à cause de mort, toutes les demandes légales, toutes les accusations, etc.. etc., étaient assujetties à des *formules*, et pour ainsi dire circonscrites par des paroles *obligées*, qui portent quelquefois chez les écrivains latins le nom de *carmen*, à raison des lois qui en prescrivaient la forme; sans laquelle l'acte cessait d'être *romain*, c'est-à-dire *valide*. Le crime même n'était crime que lorsqu'il était déclaré tel par une *formule*. Nous rions aujourd'hui avant d'admirer, lorsque nous lisons que du temps encore de Cicéron, une insigne friponnerie ne pouvait être punie, *parce qu'Aquilius, collègue et ami de ce grand orateur, n'avait point encore imaginé sa formule du dol* (1). Il y aurait des choses bien intéressantes à dire sur ce sujet. Je me borne à une seule observation. Celui des empereurs qui détruisit véritablement l'empire romain, en lui substituant, sans le vouloir peut-être, une monarchie asiatique déjà ébauchée par Dioclétien, et qui ne varie plus, fut précisément celui qui abolit les *formules;* car la loi qu'on lit dans le code Justinien, sous le titre *de formulis tollendis*, est de Constantin.

(E.)

Cosmos. *Monde, ordre et beauté;* car *tout ordre* est *beauté:* Κόσμος γὰρ ἡ τάξις. (Eusth. ad Iliad. I, 16.) Homère appela les rois *ordonnateurs de peuples*, (mot à mot, *mondistes* (Ibid.). Expression d'une très-grande justesse et qui devint longtemps après encore plus juste, lorsque le sens exquis des philosophes grecs appela le monde ORDRE : en effet la société qui est un *monde* doit être *ordonnée* comme le *monde*. Les Latins ayant rencontré la même idée, je veux dire celle de l'*ordre* par excellence, associée à celle de l'*univers* (*unité* dans la *diversité*), ils l'exprimèrent par leur mot *mundus;* et ce mot étant essentiellement latin, c'est une preuve que sur ce point ils ne durent rien aux Grecs; car lorsqu'une nation va quêter des idées chez une autre, elle en rapporte aussi les noms. Ainsi les Latins, dans cette supposition, auraient dit cosmus. Quant à nous, pauvre race de barbares, nous avons tout emprunté sans rien comprendre.

---

(1) *Sed quid faceres? Nondùm enim Aquilius collega et familiaris meus protulerat de dolo malo formulas* (Cic. de Offic., III, 14).

(F.)

Il y a malheureusement de très-grands doutes sur cette belle action de Gélon ; il parait prouvé au contraire que les Carthaginois conservèrent leur abominable coutume jusqu'au temps d'Agathocle (CXV^e Olymp.). Voyez la note de M. Wittenbach, *Anim., pag.* 37. Plutarque, cité par le savant éditeur, décrit de la manière la plus pathétique ces affreux sacrifices. « Les Carthaginois, dit-il, immolaient leurs » propres enfants à Saturne, et les riches qui n'en avaient point achetaient ceux des pauvres pour les égorger comme des agneaux ou » des poulets. La mère était là, l'œil sec et suffoquant ses sanglots, » sous peine de perdre à la fois et l'honneur et son fils (1) ; les flûtes » et les tambours, assemblés devant la statue du Dieu, faisaient retentir le temple et couvraient le cri lamentable des victimes. » (*De Superst.*). Plaçons ici une observation importante. L'immolation des victimes humaines, dont l'idée seule nous fait pâlir, est cependant naturelle à l'homme *naturel*. Nous la trouvons dans l'Égypte et dans l'Indostan ; à Rome, à Carthage, en Grèce, au Pérou, au Mexique, dans les déserts de l'Amérique septentrionale ; nos féroces aïeux offraient le sang humain à leur Dieu *Teutatès ;* et le VIIIe siècle de notre ère le voyait encore fumer, dans la Germanie, sur les autels d'*Irminsul*, lorsqu'ils furent enfin renversés par la main visiblement dirigée de l'immortel Charlemagne, dont la gloire ne saurait plus s'accroître depuis qu'il a obtenu les folles censures du dix-huitième siècle. Si l'on excepte un point du globe divinement préservé, et même avec de malheureuses exceptions produites par les prévarications du peuple, *toujours et partout* l'homme a immolé l'homme ; mais *toujours* aussi et *partout*, du moment où la plante humaine reçoit la greffe divine, le sauvageon laisse échapper l'aigreur originelle.

Miraturque novas frondes et non sua poma.

---

(1) Les lecteurs qui consulteront le texte sentiront assez pourquoi je m'écarte ici d'Amyot et des traducteurs latins. Je ne puis faire céder l'évidence, ou ce qui me paraît tel à la haute opinion que j'ai de leur habileté ; mais je ne dois point me jeter ici dans une dissertation. J'observerai seulement que dans la collection des apophtegmes lacédémoniens on lit (ch. LIII, *Lycurgue*), Τοὺς δὲ ἀγάμους.... Τιμῆς ἐστέρησε, comme on lit ici, Τῆς τιμῆς στέρεσθαι. C'est précisément la même expression employée dans le sens que je lui attribue. Le raisonnement se trouve donc, ce me semble, parfaitement d'accord avec l'exactitude grammaticale.

(G.)

Les anciens opposent toujours les lois à la royauté, et ils avaient raison. Tacite a dit dans ce sens : *Quelques peuples, ennuyés de leurs rois, préférèrent des lois* (1) (Ann. III. 26). En effet, partout où l'homme est réduit à lui-même, l'alternative est inévitable. La monarchie qui résulte du règne des lois et de celui d'un homme, réunis d'une manière plus ou moins parfaite, est une production du christianisme et ne se trouvera jamais hors de son sein. Il faut remarquer cette expression de Plutarque : *Il rendait les lois*, sans ajouter *et la liberté*, comme a fait Amyot.

(H.)

Cornelius Nepos absout Cimon de ce crime. Il observe qu'en épousant sa sœur Épinice, ce fameux Athénien put obéir à l'amour sans désobéir aux lois de son pays. (*In Cim. V.*). Personne en effet n'ignore qu'à Athènes il était permis d'épouser la demi-sœur par le père, ou sœur consanguine, quoiqu'il ne le fût pas d'épouser la demi-sœur par la mère, que nous nommons *utérine :* or cette Épinice était seulement sœur de Cimon par le père.

Les Grecs, pour le dire en passant, considéraient principalement la fraternité dans la mère commune ; c'est pourquoi dans leur langue le mot de *frère* (ἀδελφὸς) n'exprime dans ses racines que la communauté de mère ; et ceci n'est point du tout une observation stérile. Homère voulant citer (Iliad. XXIV, 47.) la parenté la plus proche et la plus chère au cœur humain, nomme *le frère par la mère* (l'homogastrien) *et le fils*. Les traducteurs latins qui ont traduit *κασίγνητον ὁμογάστριον* (ibid.) par *fratrem uterinum*, peuvent aisément tromper un lecteur qui ne serait pas sur ses gardes. Homère, comme il est visible, veut exprimer dans cet endroit *le véritable frère*, ou le frère *tout à fait frère*, c'est-à-dire celui *qui a* la même mère, mais non celui qui n'a que la même mère (notion qui est exprimée dans notre langue par le mot d'*utérin*). Bitaubé a donc eu raison de traduire simplement par *frère*. Si l'on voulait absolument conserver une épithète, il vaudrait mieux dire *frère germain*.

---

(1) *Quidam... postquàm regum pertæsum, leges maluerunt* (Tac. l. c.).

(I.)

Dans un temps où les mœurs des Athéniens conservaient encore l'ancienne sévérité, Thémistocle s'avisa un jour d'atteler quatre courtisanes, comme les chevaux d'un quadrige, et de les conduire ainsi à travers la place publique couverte de peuple. Athénée nous a conservé les noms de ces quatre effrontées. Elles se nommaient *Lamis, Scyone, Satyre* et *Nannion* (Ath. lib. XII, p. 531; et lib. XIII, p. 576, cité par M. Wittenbach. *Animadv.*, p. 38).

(J.)

L'antiquité est d'accord sur les malheurs arrivés aux violateurs du temple de Delphes (Voyez la note de Wittenbach, qui cite les autorités *Anim.*, p. 47). On peut voir les réflexions du bon Rollin, sur les phénomènes physiques qui empêchèrent depuis une spoliation du même genre, lorsque les Gaulois s'avancèrent sur le temple de Delphes. Il est certain, en thèse générale, *que les sacriléges ont toujours été punis*, et rien n'est plus juste; car le pillage ou la profanation d'un temple, même païen, suppose le mépris de ce Dieu (*quel qu'il soit*) qu'on y adore; et ce mépris est un crime, à moins qu'il n'ait pour motif l'établissement du culte légitime, qui même exclut sévèrement toute espèce de crimes et de violences. *La punition des sacriléges dans tous les temps et dans tous les lieux* a fourni à l'anglais Spelman le sujet d'un livre intéressant, abrégé en français par l'abbé de Feller. Bruxelles, 1787; Liége, 1789; in-8°.

(K.)

M. Wittenbach, *Anim.*, p. 49, fait observer que ce vers n'est point d'Hésiode. On rencontre en lisant les anciennes éditions une foule d'erreurs de ce genre que nous n'avons pas le droit de leur reprocher. Notre imprimerie, nos grandes et nombreuses bibliothèques, nos dictionnaires, nos tables de matières, etc., manquaient aux anciens. Le plus souvent ils étaient obligés de citer de mémoire, et nous devons admirer l'usage prodigieux qu'ils ont fait de cette faculté, au lieu de blâmer les erreurs dont elle n'a pu les préserver.

(L.)

Cette comparaison suppose que du temps de Plutarque, des malfaiteurs étaient souvent condamnés à donner sur la scène des spectacles

réels de supplices et d'exécutions légales : au fond il n'y a rien qui doive nous surprendre, d'autant plus que l'auteur ne dit rien qui ne puisse se rapporter exclusivement à Rome, où les mœurs étaient bien plus féroces que dans la Grèce. Le gladiateur n'apprenait-il pas chez le *Peuple-Roi* à mourir décemment ? N'y avait-il pas des règles pour égorger et pour présenter la gorge avec grâce ? La vierge patricienne en fermant quatre doigts, et tournant vers la terre le pouce allongé, ne criait-elle pas en silence : *Égorgez ce maladroit ?* N'en était-on pas venu à tuer pour tuer, à supprimer tout hasard, toute défense et tout retard ? Le peuple n'était-il pas invité, au pied de la lettre, *à venir voir tuer les hommes pour tuer le temps ?* NE NIHIL AGERETUR (Seneq., ep. VI.) ; à les tuer même pour s'exercer ? Ces malheureux en défilant dans l'arène, devant les spectateurs impatients, ne leur disaient-ils pas avec une admirable politesse : *Les gens qui vont mourir vous saluent* (1) ? Pour égayer certains repas de cérémonie, n'arrivait-il pas aux *gens du bon ton* d'appeler, au lieu de musiciens et de danseuses, quelques couples des gladiateurs qui venaient parfois tomber sur la table et l'arroser de leur sang (Voyez Juste-Lipse, *de Magnit. Rom.*) ? Pourquoi donc quelques-uns de ces hommes destinés *aux plaisirs* du public ne seraient-ils pas venus de temps à autre *animer* le dernier acte d'une *orchèse* ou d'une tragédie (2) ?

Voulez-vous savoir en passant à quelle autorité cédèrent enfin *ces délicieux* spectacles qui avaient résisté jusqu'au 1er janvier 404, à tous les édits de Constantin, de Constance, de Julien et de Théodose ? Lisez la vie de St. Almaque (Vies des Saints, etc., trad. de l'anglais d'*Alban Buttler*, tom. I, p. 30.)

(M.)

Si l'on suit bien le raisonnement de Plutarque, si l'on fait attention à la manière dont il rattache dans ce chapitre la première partie de son discours à la seconde, par une particule ayant la valeur de *car*, on ne pourra douter qu'il ne s'agisse ici d'exécutions réelles.

---

(1) *Morituri vos salutant.*

(2) Les lecteurs feront bien de lire sur ce même endroit de Plutarque la note de Vauvilliers, dont je ne me suis aperçu qu'après avoir terminé cet ouvrage (Édit. de Cussac, tom. XVI, IVe des Œuvres morales, p. 486). J'ai eu le plaisir de me trouver assez d'accord avec lui.

Si l'on adopte l'opinion contraire, on sera peut-être surpris de l'épithète que Plutarque donne ici aux comédiens en général (Κακούργους), qu'Amyot traduit faiblement par *des gens qui ne valent rien*, ce qui pourra paraître dur à certaines personnes; mais les anciens sont faits ainsi : les Athéniens seuls exceptés (et même pas tout à fait exceptés), ils font peu de grâce à l'état de comédien. *C'est une misérable profession*, dit Cicéron (de Orat.). La jurisprudence romaine en avait placé l'exercice parmi les causes légitimes d'exhérédation. Si mimos sequitur. Je ne finirais pas si je voulais accumuler les autorités de tout genre qui ont flétri dans tous les siècles et le théâtre et les hommes qui s'y dévouaient. Je me borne à observer que l'importance accordée à cette classe d'hommes, au théâtre en général, mais surtout au théâtre lyrique, est une mesure infaillible de la dégradation morale des nations. Ce thermomètre n'a jamais trompé. Que si quelque comédien s'élève au-dessus de sa profession par des vertus faites pour étonner la scène, il faut bien se garder de le décourager : adressons-lui au contraire ce compliment si flatteur que Roscius obtint de Cicéron il y a deux mille ans, et qui n'est pas du tout usé, *vos talents vous rendent aussi digne d'être comédien que votre caractère vous rendrait digne de ne pas l'être.* Mais sans nous occuper davantage des phénomènes, observons que tout gouvernement fera bien, en accordant ce qui convient à l'amusement public, de méditer les maximes suivantes d'un lettré chinois : « Les spectacles sont des » espèces de feu d'artifice d'esprit, qu'on ne peut voir que dans la » nuit du désœuvrement. *Ils avilissent et exposent* ceux qui les tirent, » fatiguent les yeux délicats du sage; occupent dangereusement les » âmes oisives; mettent en danger les femmes et les enfants qui les » voient de trop près; donnent plus de fumée et de mauvaise odeur » que de lumière; ne laissent qu'un dangereux éblouissement et cau- » sent souvent d'horribles incendies. »

(Mém. concern. les Chinois; par les missionn. de Pékin; in-4.°, tom. VIII, p. 227.)

(N.)

Chemine droit au chemin de justice,
Très-grand mal est aux hommes l'injustice (Amyot).

Le mot grec *Hybris*, qui n'a point d'analogue dans notre langue, renfermant les trois idées *d'injure, de violence* et *d'immoralité*, il n'est rendu que bien faiblement par celui *d'injustice*. D'ailleurs mal-

gré la double signification du mot *diké*, qui peut signifier également *justice* et *supplice* (car le supplice est une justice), j'ose croire qu'il n'y a point de doute sur la préférence due à la version de Xylandre, adoptée par M. Wittenbach. *Perge ad supplicium l valdè est damnosa libido.* Amyot est tout à fait malheureux dans la première traduction qu'il a faite de ce passage (Vie de Cimon, chap. XI), où la même histoire est racontée.

(O.)

Plat. de Leg. X. Op., tom. IX, p. 108, ed. Bip. *Si ascendero in cœlum, tu illic es, si descendero in infernum, ades* (Ps. CXXXVIII, 8). Ailleurs il lui est arrivé de dire que *si Dieu n'a pas présidé à la fondation d'une cité, elle ne peut échapper aux plus grands maux;* ce qui rappelle encore un autre passage des psaumes : *Nisi Dominus ædificaverit domum, etc. Nisi Dominus custodierit civitatem, etc.* (Ps. CXXVI, 1, 2. Plat., ibid., de Leg. IV. Op., tom. VIII, p. 181). On a conclu de là que Platon avait lu nos livres saints. On pourrait porter le même jugement de Plutarque, en réfléchissant sur ce passage : *Où fuira-t-il ? Où trouvera-t-il une terre ou une mer sans Dieu? O malheureux! dans quel abîme te cacheras-tu ? etc.* (*Plut. de Superst.*). Edit. Steph. Paris, 1624; in-fol., p. 166. D.). Ce sont des présomptions qui ont leur poids parmi les autres.

(P.)

On voit que par le mot *Enfer* (ʼΑΔΗΣ), Platon n'entend qu'un lieu de tourments expiatoires, *lugentes campos;* désignant ensuite, par ce *lieu encore plus terrible* (ἀγριώτερον), notre *Enfer* proprement dit, il établit cette distinction des supplices temporaires ou éternels, en d'autres endroits de ses OEuvres et notamment dans sa République (lib. X, tom. VII, p. 325); et dans le Gorgias (tom. IV, p. 168, 169). Il est bien vrai que quoique la plus haute antiquité ait cru à l'*Enfer* et au *Purgatoire*, ces deux idées n'étaient néanmoins ni générales, ni dogmatiques, elles ne pouvaient être distinguées clairement par deux mots opposés et exclusifs l'un de l'autre : quelquefois cependant l'opposition entre *le Hadès* et le Tartare parait incontestable (*Plat., ibid.*, p. 326). Mais ailleurs Platon les confond et place dans le même lieu, c'est-à-dire dans le Tartare, des peines à temps et des peines éternelles (*ibid., in Gorg.*, p. 170). Ces variations, comme on voit, ne touchent point le fond de la doctrine. Au reste, si

Platon menace le crime en si beaux termes, il n'est pas moins admirable lorsqu'il console le juste. *Jamais*, dit-il, *les dieux ne perdent de vue celui qui se livre de toutes ses forces au désir de devenir juste et de se rendre par la pratique de la vertu semblable à Dieu, autant que la chose est possible à l'homme. Il est naturel que Dieu s'occupe sans cesse de ce qui lui ressemble. Si donc vous voyez le juste sujet à la pauvreté, à la maladie, ou à quelque autre de ces choses qui nous semblent des maux, tenez pour sûr qu'elles finiront par lui être avantageuses ou pendant sa vie ou après sa mort* (Id., de Leg. X, tom. VII, p. 502). On croit lire St. Augustin ou Bourdaloue. Observons bien cette expression : *Jamais les dieux ne perdent de vue celui qui s'efforce de se rendre semblable* A DIEU (1). Platon s'est-il exprimé ainsi à dessein ? ou bien n'a-t-il fait qu'obéir au mouvement d'une âme *naturellement chrétienne* ? — Comme on voudra.

(Q.)

ΜΕΛΛΕΙ ΤΟ ΘΕΙΟΝ Δ'ΕΣΤΙ ΤΟΙΟΥΤΟΝ ΦΥΣΕΙ. *Eurip. Orest.* V. 420. J'avoue l'impuissance où je me trouve de traduire ces vers d'une manière tolérable. Il faudrait que la décence permît de dire : *Dieu est fait ainsi*. Le bon Amyot a dit en deux vers (ou deux lignes), *de jour en jour s'il dilaye et diffère, telle est de Dieu la manière ordinaire* (*Ibid., de Serâ num. vind.*, c. II). S. Chrysostôme a dit dans le même sens : *Dieu qui fait tout ne fait rien brusquement* (Serm. IV, in Epist. ad Colos., ad v. 25). Et Fénélon a remarqué la leçon que nous donne l'Ecriture sainte, lorsqu'elle nous apprend que Dieu accomplit l'ouvrage de la création en six jours (OEuvr. spirit., tom. I. Lettre sur l'Infini, quest. IIe). *Mais pourquoi donc ces lenteurs ? pourquoi ne créa-t-il pas l'univers comme la lumière ?* — Pourquoi ? — Parce qu'il est Dieu.

Il est lent dans son œuvre, et telle est sa nature.

(R.)

M. Wittenbach a cru devoir observer ici que tout le raisonnement de Plutarque, dans ce chapitre, suppose plus d'esprit que de justesse

---

(1) Οὐ γὰρ δὲ ὑπό γε ΘΕΩΝ ποτὲ ἀμελεῖται ὅς ἂν προθυμεῖσθαι ἐθέλη...... εἰς ὅσον δυνατὸν ἀνθρώπῳ, ὁμοιοῦσθαι ΘΕΩ. Plat., ibid.

(*multa hic acutiùs quàm verè dicta sunt*). « Car, dit-il, ce rai-
» sonnement n'est concluant que suivant l'opinion des hommes, mais
» il ne saurait s'appliquer à Dieu auquel les actions de chaque indi-
» vidu sont connues. » (*Ibid., in anim.*, p. 75.) J'ose croire que cet habile homme se trompe évidemment, et que lui-même a prononcé le mot qui le condamne en avouant que le raisonnement de Plutarque est juste *dans l'opinion des hommes*, car c'est précisément de l'opinion des hommes qu'il s'agit ici. Sans doute Dieu qui connait les actions de tous les hommes ne sera pas embarrassé de rendre à chacun *selon ses œuvres*, mais sans doute aussi Dieu qui est auteur de la société, est de même l'auteur de cette morale qui résulte des associations politiques. Si donc une ville est coupable *comme ville*, il faut qu'elle soit punie *comme ville;* autrement les hommes diraient : *Cette ville qui a commis tant de crimes prospère cependant, etc.* L'Écriture sainte est remplie de menaces faites et même de châtiments exécutés sur les nations, *comme nations*. N'y avait-il pas quelques honnêtes gens à Tyr, et tous ses habitants étaient-ils également coupables lorsque Dieu disait à cette ville : « Je te renverserai de fond en comble; tes
» murs, tes monuments ne seront plus que des débris lavés par la va-
» gue; le pêcheur y viendra sécher ses filets, » etc. (Ezech. XXVI, v. 14 et seq.). Et lorsque après vingt-trois siècles un missionnaire assis *sur les bords où fut Tyr*, rêvait profondément et se rappelait le passage du Prophète, en voyant un pêcheur étendre son filet sur des débris sculptés, à demi plongés dans les eaux, aurait-il éprouvé le même sentiment s'il avait songé par hasard dans son cabinet aux châtiments temporels qui purent jadis tomber individuellement sur quelques souverains ou administrateurs de Tyr? Ne subtilisons jamais contre le sens commun ni contre la Bible. (*Huet a décrit avec une rare élégance cette scène du missionnaire, quelque part dans sa démonstration évangélique.*)

(S.)

Οἵη περ Φύλλων γενεή, τοιήδε καὶ ἀνδρῶν
Φύλλα τὰ μεν τ'ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δε Θ'ΰλη
Τηλεθύωσα φύει, ἔαρος δ'επιγίγνεται ὥρη (F. ὥρη pour ὥρα)
Ὡς ἀνδρῶν γενεή· ἡ μεν φύει, ἡ δ'ἀπολήγει. c.-à-d.

Les hommes se succèdent comme les feuilles des bois. Le souffle de l'hiver répand sur la terre ces feuilles desséchées; mais bientôt la forêt reverdissante en pousse de nouvelles, car l'heure du prin-

temps arrive de nouveau. Tel est aussi le sort des humains. Une génération est produite et l'autre disparaît. Iliad. VI, 146, 149.

Nous lisons dans l'Ecclésiastique : *Toute chair se fane comme l'herbe et comme les feuilles qui croissent sur les arbres verts. Les unes naissent et les autres tombent : ainsi dans cette génération de chair et de sang, les uns meurent et les autres naissent.* Eccl. XIX, 18, 19.

L'auteur de l'Ecclésiastique fut un Juif helléniste, ainsi que son petit-fils qui traduisit l'ouvrage en grec. Il est donc assez probable qu'en écrivant ce passage, il avait en vue celui d'Homère. S. Paul a cité mot à mot un hémistiche d'Aratus, écrivain bien inférieur à Homère, et bien moins connu (Act. XVII, 28). Il a cité aussi Ménandre et Épiménide (I. Cor. XV, 33; Tim. I, 12).

(T.)

C'est une bien faible raison, dit ici M. Wittenbach, à mon très-grand regret, *uniquement fondée sur la superstition humaine*; ou, ce qui serait le plus triste, *uniquement propre à nourrir la superstition humaine* (car l'expression latine se laisse traduire ainsi (1); et il cite Cicéron qui a donné comme les autres dans cette rêverie (*de Amic.* IV). On peut remarquer ici un nouvel exemple de ce petit artifice dont j'ai parlé dans la préface de cet écrit. Pour se donner plus beau jeu (en supprimant une idée intermédiaire qui forme néanmoins le nerf de l'argument) on a l'air de supposer que le dogme de l'immortalité se déduit immédiatement des honneurs rendus aux morts : ce n'est point du tout cela. Ces honneurs sont donnés seulement comme une preuve de la croyance universelle, et cette croyance universelle est donnée à son tour comme l'une des nombreuses preuves du dogme. *Majores nostri mortuis tam religiosa jura non tribuissent, si nihil ad illos pertinere arbitrarentur* (Cic., ibid.). Or l'on attaquera tant qu'on voudra l'argument qui s'appuie sur l'élan éternel de l'homme vers l'éternité, jamais on ne l'affaiblira. La bouche menteuse peut bien le repousser, *mais le cœur révolté s'obstine à l'écouter.* Dieu qui nous a créés n'a pu mentir à l'intelligence, en plaçant dans elle un instinct tout à la fois invincible et trompeur.

---

(1) *Levis sanè est ratio, et quæ ad hominum tantùm valeat superstitionem* (Animadv., p. 79).

J'éprouve un chagrin profond, une douleur légitime bien étrangère à toute passion, lorsque je vois des hommes, d'ailleurs si estimables et que j'honore dans un sens comme mes maîtres, déplorablement en garde contre les traditions les plus vénérables; contre toute idée spirituelle; contre l'instinct de l'homme. Je m'écrie tristement : TANTUS AMOR NIHILI (1) ! — Mais nous la reverrons la superbe alliance de la Religion et de la science; ils reviendront ces beaux jours du monde où toute science remontait à sa source. Nous pouvons tous hâter cette époque, moins cependant par des syllogismes que par des vœux.

(U.)

Le traducteur français et anonyme du livre des Lois (Amsterdam, 1769; 2 vol. in-8°, tom. I, p. 373.), rend ainsi ce morceau : ***En effet la Divinité qui préside au commencement de nos actions les fait réussir, lorsqu'à chacune de nos entreprises nous lui rendons les honneurs qu'elle mérite.*** Voilà comme on traduit, mais surtout voilà comme on traduit Platon. Ce grand philosophe a deux ennemis terribles; l'ignorance et la mauvaise foi : l'une ne l'entend pas et l'autre craint qu'il ne soit entendu. Je crois au reste que l'expression ***dans notre essence la plus intime***, est un équivalent juste de ἐν ἀνθρώποις ἱδρυμένη, qui signifie que ce principe et ce Dieu ***réside, repose, est établi*** dans l'homme comme une statue sur son piédestal.

(V.)

M. Wittenbach accumule ici beaucoup d'érudition pour établir que l'histoire de Thespésius est un conte comme celle de ***Her*** dans la république de Platon. Je penche vers la même supposition; cependant il eût été bien, pour plus d'exactitude, de citer le passage de Plutarque, qu'on vient de lire : ***Je réciterai donc ce conte (si c'est un conte)***; en général toute l'antiquité ***invente***. Pour elle le plus brillant attribut du génie est celui de FAIRE, et rien par elle n'est mis au-dessus du FAISEUR (poëte). Les ***trouveurs*** du moyen âge présentent la même idée; car chaque nation, en passant de la barbarie à la civilisation, répète les mêmes phénomènes, quoique d'une manière qui va en s'affaiblissant. De là vient encore, pour le dire en passant, la multitude des ouvrages pseudonymes chez les anciens : c'était pour eux de la

(1) ***Quel amour du néant!*** (Polignac.)

poésie et rien de plus. Se mettre à la place d'un personnage connu, et dire ce qu'il aurait dit suivant les apparences, n'avait pour eux rien d'immoral. Ils ne pensaient seulement pas à cacher cette supposition : mais parce qu'on lisait peu, qu'on écrivait encore moins et que les monuments intermédiaires ont péri, nous prenons bonnement ces hommes pour des faussaires, parce que nous ignorons ce que tout le monde savait autour d'eux, ou ce que personne ne s'embarrassait de savoir. Mais pour revenir à l'objet principal de cette note, chez toutes les nations du monde, avant que *le raisonner tristement s'accrédite*, on a aimé donner à l'instruction une forme dramatique, parce qu'en effet il n'y a pas de moyen plus puissant pour la rendre plus pénétrante et ineffaçable : on a donc fait partout des *légendes*, c'est-à-dire des histoires *à lire* pour l'instruction commune. L'aventure de Thespésius est une *légende* grecque dont il faut surtout méditer le but et la partie dogmatique. On a beaucoup écrit contre quelques-unes de nos *légendes* latines : c'est fort bien fait sans doute, mais ce n'est point assez : il faudrait encore écrire contre la vérité du Télémaque et même contre celle de *l'Enfant prodigue*.

Hume a déclaré que dans ce traité des *Délais de la Justice divine*, Plutarque s'était tout à fait oublié. Cet ouvrage, dit le philosophe anglais, *présente des idées superstitieuses et des visions extravagantes* (Essays, etc. London, 1758, in-4°, p. 251). Hume, comme on voit, n'aimait pas l'Enfer. — Il ne faut pas disputer des goûts ; mais c'est toujours un grand honneur pour le bon Plutarque, d'avoir su avec sa pénétrante histoire de Thespésius, émouvoir la bile paresseuse de Hume, au point de le rendre tout à fait injuste.

(W.)

Il semble d'abord que pour l'honneur de Plutarque il faut entendre la seconde partie de ce passage, des *ennemis de l'État;* car dans notre manière actuelle de voir, c'est une singulière preuve de conversion que d'être devenu ennemi implacable ; cependant rien n'est plus douteux ; et si l'on veut douter davantage, ou pour mieux dire, si l'on veut ne plus douter, on peut lire Platon dans le *Ménon* (Op., édit., Bipont., tom. IV, p. 330, 331).

En s'élevant plus haut dans l'antiquité grecque, on trouve que le plus fameux des poëtes lyriques, remarquable surtout par ses sentiments religieux et par les sentences morales dont il a semé ses écrits, demande comme la perfection du caractère humain, *d'aimer tendre-*

ment et de haïr sans miséricorde (Pind. Pyth. II, 153, 155).

Trompés par la plus heureuse habitude, nous regardons souvent la morale évangélique comme *naturelle*, parce qu'elle est *naturalisée;* c'est une grande erreur. La *charité* est un mystère pour le cœur de l'homme, comme la *trinité* en est un pour son esprit : ni l'une ni l'autre ne pouvaient être connues, ni par conséquent avoir de nom avant l'époque de la révélation. Alors seulement on put savoir « *que* » *la charité est incompatible avec la haine d'un seul homme, fût-il* » *de tous les hommes le plus odieux et le plus méchant*; vérité jus- » qu'alors ouvertement combattue par le cœur humain qui, après l'of- » fense, ne trouvait rien de si raisonnable que la haine, ni de si juste » que la vengeance. De nouvelles lumières ont produit de nouveaux » sentiments. »

(Ligny, Hist. de la Vie de J.-C.; Paris, Crapelet, 1804, in-4°, tom. I, p. 226.)

(X.)

Il y a ici une obscurité qui appartient à l'auteur et qu'il est, je pense, impossible de faire disparaître entièrement. Si l'on entend le mot Γραμμὴν au pied de la lettre, on ne sait plus ce qu'a voulu dire Plutarque; mais il paraît que ce mot de *ligne* doit être pris pour la ligne du pourtour, *terminatrice* de l'ombre. Amyot, à qui le vague était permis, a dit: *Il se levait quand et lui ne sais quelle ombrageuse et obscure linéature.* Xylandre dit dans l'édition de M. Wittenbach, comme dans les anciennes : *Animadvertit sibi comitari appendicis loco obscuram quamdam et umbrosam lineam.* Ce sont des mots français ou latins mis à la place des grecs; et il s'agit toujours de traduire (1).

(Y.)

Observez les traditions antiques et universelles sur cet abîme épouvantable *d'où l'espoir est banni, lui qu'on trouve en tout lieu* (Milton, I, 66, 67) où *l'on ne peut ni vivre ni mourir* (Alcoran, ch. LXXXVII.). Plutarque appelle ces malheureux, pour qui il n'y a plus d'espérance, *absolument incurables* (πάμπαν ἀνιάτους). C'est une expression de

(1) Le texte dit : *Εἶδεν ἑαυτῷ μέν τινα συνά ωρουμένην ἀμυδράν (τινα) καὶ σκιώδη γραμμήν.* J'ai exprimé le sens qui m'a paru le plus naturel.

Platon. (*In Gorg.*, v. la note 31.) *Ceux-là, dit-il, étant incurables, souffriront éternellement des supplices épouvantables.* Ἄτε ἀνίατοι ὄντες..... τὰ μέγιςα καὶ ὀδυνηρότατα καὶ φοβερώτατα πάθη πάσχοντας τὸν ἀεὶ χρόνον. κ. τ. λ. Quant à ceux dont les crimes ne sont pas incurables, ils ne souffrent que pour le bien dans ce monde et dans l'autre, n'y ayant pas d'autre moyen d'expiation que la douleur (Ibid., p. 168).

(Z.)

Ce vice étant le plus cher à la nature humaine, il en coûte infiniment aux écrivains modernes, surtout à ceux d'une certaine classe en Europe, de citer et de traduire rondement ces passages pénétrants, où l'on voit le bon sens et les traditions antiques parfaitement d'accord avec cet impitoyable christianisme. Je pourrais en citer des exemples remarquables; mais, pour me borner au passage de Plutarque que j'examine dans ce moment, j'observe que le nouvel éditeur se contente de dire, dans la traduction latine qu'il a adoptée, *que le bleu annonce l'intempérance dans les plaisirs* (1); mais l'on ne trouve plus ces expressions fatigantes: Κακὸν οἷα δεινὸν οὖσα, *c'est un vice terrible;* ni le Μολις ἐκτέτριπται, *et qui est effacé bien difficilement.* Xylandre avait déjà supprimé ces deux passages dans sa traduction: (*édit. Stephan.*, in-fol., Paris, 1624, tom. II, p. 265), et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il les remplace par un astérisque, comme s'il y avait là une lacune dans le texte. (M. Wittenbach a justement fait disparaître ce signe menteur.) Amyot, au contraire, traduit avec complaisance, comme un évêque: *Là où il y a du bleu, c'est signe que là a été escurée l'intempérance et dissolution ez voluptez, à bien long-temps et à grand'peine; d'autant que c'est un mauvais vice.* Le dernier éditeur d'Amyot supprime de même ces derniers mots, *c'est un mauvais vice;* et il affirme *qu'il faut* lire ainsi (Paris, Cussac, 1802, tom. IV, p. 490, 491). Pour moi, je persiste à croire *qu'il faut* traduire Plutarque.

(AA.)

Γένεσις, c'est-à-dire, Νεῦσις ἐπὶ γῆν. Cette étymologie, sur laquelle on peut disputer, est répétée dans un fragment conservé par Stobée

---

(1) *Cœruleus color intemperantiæ circa voluptates.* (Pigmentum.)

(Serm. CIX.) et attribué à Thémistius, mais que M. Wittenbach revendique, par de bonnes raisons, en faveur de Plutarque (*Anim.*, p. 134). Peu importe, au reste, à la morale, que la conscience des hommes ait construit le mot pour la pensée, ou qu'elle ait cherché dans la pensée l'origine du mot : la conscience a toujours parlé.

(BB.)

Amyot s'est évidemment trompé en faisant disparaître le cratère même. Le texte dit mot à mot, *que le cratère laissa échapper le brillant de toutes les couleurs, excepté celui du blanc ;* mais cet excellent traducteur a eu raison de passer sous silence ἀφανίσθεντος μαλλὸν του μετέχοντος ; car ce passage ne présente aucun sens satisfaisant. La traduction latine me semble encore plus répréhensible. *Ut proprius accessit, crater obscuritatis coloribus floridissimum retinuit absquè albedine colorem.* C'est, ce me semble, un contre-sens manifeste. Le sens que j'ai exprimé est *commode*, et il présente de plus une vérité physique, puisqu'il est certain que le mélange de toutes les couleurs, dans le cratère, devait produire le blanc.

(CC.)

Allégorie visible, et allusion à quelque doctrine des mystères de Bacchus. Le triangle divin est fameux dans l'antiquité. Il fut consacré à Delphes, et jamais il n'y a eu de religion où le nombre trois n'ait joué un rôle mystérieux. Après le déluge universel, connu de même et célébré par tous les hommes, l'Arche qui portait Deucalion et Pyrrha s'arrêta, suivant les traditions grecques (qui n'avaient qu'un jour), sur le mont *Parnasse*, mot purement indien. (Voyez les recherches asiatiques, in-4°, tom. VII, p. 494 et suiv.) Tous les temples avaient péri dans cette catastrophe, excepté celui de Thémis, *quæ tunc oracla tenebat.* « La déesse, inondée de la lumière qui partait du triangle » sacré, la versa à son tour sur ce mont privilégié, et l'y fixa, etc., etc. » (J'entends ici l'Hiérophante.) Mais comme il y a dans tout l'univers un principe qui corrompt tout, cet oracle, qui aurait dû demeurer sur le Parnasse, descendit à *Delphes*, dont le nom est la traduction du sanscrit *ioni* (M. Wilford, dans les recherches asiat. loc. cit. tom. VII, pag. 502.) Ce que la Pythie annonçait elle-même toutes les fois qu'elle entrait en inspiration ; en sorte que Plutarque nous avertit lui-même de *fuir ces coupables orgies*, etc.

(DD.)

Cette idée n'appartient point en particulier à Pindare : tous les anciens ont cru que les serpents naissaient à la manière de Typhon. (*Plut. de Is. et Osir.* XII.) L'erreur était fondée sur une expérience vulgaire ; car si l'on souffle dans la peau d'un serpent, elle se gonfle et retient l'air comme un ballon, tant qu'elle demeure fermée par le haut. Les naturalistes ont expliqué depuis longtemps cette merveille apparente. Au reste, en supposant la vérité du fait, la métamorphose qui se préparait est une allusion assez juste au plus grand crime de Néron.

(EE.)

On regrette qu'à la fin de cet incomparable traité Plutarque déroge, à ce point, au goût et au bon sens qui le distinguent. Parce que Néron avait protégé les Grecs, qui lui fournissaient les meilleurs musiciens et les meilleurs comédiens, ce n'était pas une raison pour adresser un compliment à ce monstre. L'imagination refuse de voir Néron changé en cygne : c'est un solécisme contre le sens commun, et même contre la morale. A l'égard du compliment fait à la nation grecque, quel peuple marquant n'a pas dit : *Je suis le premier ?* Il n'y a point d'instrument pour mesurer cette supériorité. S'il n'y avait dans le monde ni graphomètres, ni baromètres, qui empêcherait différents peuples de soutenir que leurs montagnes sont les plus hautes de l'univers ? — J'observe seulement qu'il faut posséder le *Ténériffe*, le *Cimboraço*, etc., pour avoir cette prétention : les autres nations seraient ridicules, même à l'œil nu.

FIN DES NOTES.

POURQUOY

LA

JUSTICE DIVINE

DIFFÈRE QUELQUEFOIS

LA PUNITION DES MALÉFICES.

TRAITÉ DE PLUTARQUE,

TRADUIT PAR AMYOT.

Après qu'Épicurus eut ainsy parlé, devant que pas un de nous luy eust peu respondre, nous nous trouvasmes tout au bout de la gualerie, et lui s'en allant, nous planta-là. Et nous, esmerveillez de son estrange façon de faire, demourasmes un peu de temps sans parler ny bouger de la place, à nous entre-reguarder l'un l'austre, jusques à ce que nous nous meismes de rechef à nous promeiner comme devant.

Et lors Patrocles le premier se prist à dire : *Et bien,* seigneurs, *que vous en semble? laisserons-nous-là ceste dispute, ou si nous respondrons en son absence aux raisons qu'il a alléguées, comme s'il estoit present?* Timon adoncques prenant la parole, *voire-*

mais, dict-il, *si quelqun après nous avoir tiré et assené s'en allait, encores ne serait-il pas bon de laisser son traict dedans nostre corps : car on dict bien que Brasidas ayant esté bleçé d'un coup de javeline à travers le corps, arracha luy-mesme la javeline de sa playe, et en donna si grand coup à celuy qui la luy avoit lancée, qu'il l'en tua sur le champ : mais quant à nous il n'est pas question de nous venger de ceulx qui aurayent osé mettre en avant parmy nous auscuns propos estrangers et faulx, ains nous suffit de les rejecter arriere de nous, avant que nostre opinion s'y attache.*

Et qu'est-ce, dis-je alors, qui vous a plus esmeu de ce qu'il a dict? car il a dict beaucoup de choses peslemesle, et rien par ordre, ains a ramassé un propos deçà, un propos de là, contre la providence divine, la deschirant comme en courroux, et l'injuriant par le marché. Adoncques Patrocles : Ce qu'il a allégué, dict-il, de la longueur et tardité de la justice divine à punir les meschants, m'a semblé une objection fort vehemente : et, à dire la vérité, ces raisons-là m'ont quasi imprimé une opinion toute austre que je ne l'avoye, et toute nouvelle : vray est que de longue main je sçavois maulvais gré à Euripides de ce qu'il avoit dict :

De jour à jour il dilaye et differe,
Tel est de Dieu la maniere de faire.

Car il n'est point seant de dire que Dieu soit paresseux à chose quelconque, mais encores moins à punir les meschants, attendu qu'eulx-mesmes ne sont pas

paresseux ny dilayants à mal faire, ains soubdainement et de grande impétuosité sont poulsez par leurs passions à mal faire. Et toustefois quand la punition suit de près le tort et l'injure receuë, comme dict Thucydides, il n'y a rien qui si tost bousche le chemin à ceulx qui trop facilement se laissent aller à mal faire.

Car il n'y a delaý de payement qui tant affoiblisse d'espérance, ne rende si failly de cœur celuy qui est offensé, ne si insolent et si audacieux celuy qui est prompt à oultraiger, que le delay de la justice : comme au contraire les punitions qui suyvent et joignent de près les malefices aussy-tost qu'ils sont commeis, empeschent qu'à l'advenir on n'en commette d'austres, et reconfortent davantage ceulx qui ont esté oultraigez : car quant à moy, le dire de Bias, après que je l'ay repensé plusieurs fois, me fasche, quand il dict à un certain meschant homme : *Je n'ay pas paour que tu ne sois puny de la meschanceté, mais j'ay paour que je ne le voye pas.* Car de quoy servit aux Messeniens la punition d'Aristocrates, qui les ayant trahis en la bataille de Cypre, ne feut descouvert de sa trahison de plus de vingt ans après, durant lesquels il feut tousiours roy d'Arcadie, et depuis en ayant esté convaincu, il feut puny? mais cependant ceulx qu'il avoit faict tuer, n'estoyent plus en ce monde. Et quel reconfort apporta aux Orchomeniens qui avoyent perdu leurs enfants, leurs parents, et amys, par la trahison de Lyciscus, la maladie qui long-temps depuis luy advint et luy mangea tout le corps, encores que luy-mesme trempant et baignant ses pieds dedans la riviere, jurast et maugreast qu'il

pourrissoit pour la trahison qu'il avait meschamment et malheureusement commeise? Et à Athenes les enfants des enfants des pauvres malheureux Cyloniens qui avoyent esté tuez en franchise des lieux saincts, ne purent pas veoir la vengeance qui depuis par ordonnance des dieux en feut faicte, quand les excommuniez qui avoyent commeis tel sacrilege feurent bannys, et les os mesmes des trespassez jectez hors des confins du païs. Et pourtant me semble Euripides estre impertinent, quand pour divertir les hommes de mal faire il allegue de telles raisons,

Pas ne viendra la justice elle-mesme,
N'en ayes ja de paour la face blesme,
D'un coup d'estoc le foye te percer,
Ny austre avec pire que toy bleçer,
Muette elle est, et à punir tardifve
Les malfaisants, encores s'il arrive.

Car au contraire, il est vray-semblable que les meschants n'usent point d'austres persuasion, ains de celles-là mesmes, quand ils se veulent poulser et encourager eulx-mesmes à entreprendre hardiment quelques meschancetez, se promettants que l'injustice represente incontinent son fruict tout meur et tout prest, et la punition bien tard et long-temps après le plaisir du malefice. Patrocles ayant dict ces paroles, Olympicque prenant le propos : Mais davantage, dict-il, Patrocles, voyez quel inconvenient il arrive de ceste longueur et tardité de la justice à punir les meffaicts, car elle faict que l'on ne croit pas que ce soit par providence divine qu'ils sont punis. Et le mal qui advient aux meschants, non pas incontinent

qu'ils ont commeis les malefices, mais long-temps après, est par eulx reputé malheur, et l'appellent une fortune, et non pas une punition, dont il advient qu'il n'en reçoipvent auscun prouffit, et n'en deviennent de rien meilleurs : pource qu'ils sont bien marrys du malheur qui leur est presentement arrivé, mais ils ne se repentent point du malefice qu'ils ont auparavant commeis.

Car tout ainsy comme en chantant un petit coup ou un poulsement qui suit incontinent l'erreur et la fauste aussy-tost qu'elle est faicte, la corrige et la r'habille ainsy qu'il faust, là où les tirements, reprinces et remises en ton, qui se font après quelque temps entre-deux, semblent se faire plus tost pour quelque austre occasion, que pour enseigner celuy qui a failly, et à ceste cause ils attristent et n'instruisent point : aussy la malice qui est reprimée et releivée par soubdaine punition à chasque pas qu'elle choppe ou qu'elle bronche, encores que ce soit à peine, si est-ce qu'à la fin elle pense à soy, et apprend à s'humilier et à craindre Dieu, comme un severe justicier qui a l'œil sur les œuvres et sur les passions des hommes, pour les chastier incontinent et sans delay, là où ceste justice-là, qui si lentement et d'un pied tardif, comme dict Euripides, arrive aux meschants, par la longueur de ses remises et de son incertitude vague et inconstante, ressemble plus-tost au cas d'adventure qu'au desseing de providence, tellement que je ne puis entendre quelle utilité il y ayt en ces moulins des dieux que l'on dict mouldre tardisvement, attendu qu'ils rendent la justice obscurcie, et la crainte des malfaicteurs effacée.

Ces paroles ayant estez dictes je demouray pensif en moy-mesme. Et Timon, voulez-vous, dict-il, que je mette aussy le comble de la doupte à ce propos, ou si je laisseray premierement combattre à l'encontre de ces oppositions-là? Et quel besoing est-il, dis-je adoncques, d'adjouster une troisiesme vague pour noyer et abysmer du tout ce propos davantage, s'il ne peust refuter les premieres objections, et s'en despestrer? Premierement doncques, pour commencer, par maniere de dire, à la deesse Vesta, par la reverence et crainte retenue des philosophes academicques envers la Divinité, nous desclarons que nous ne pretendons en parler, comme si nous en sçavions certainement ce qui en est.

Car c'est plus grande presomption à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy-dieux, que ce n'est pas à un homme ignorant de chanter et de vouloir disputer de la musicque, ou à un homme qui ne feut jamais en camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant de pouvoir bien comprendre, nous qui sommes ignorants de l'art, la fantasie du sçavant ouvrier, par quelque legere conjecture seulement : car ce n'est pas à faire à celuy qui n'a point estudié en l'art de medecine, de deviner et conjecturer la raison du medecin, pour laquelle il a coupé plus-tost, et non plus-tard, le membre de son patient, ou pourquoy il ne le baigna pas hier, mais aujourd'huy.

Aussy n'est-il pas facile ny bien asseuré à un homme mortel de dire austre chose des dieux, sinon qu'ils sçavent bien le temps et l'opportunité de donner

la medecinc telle qu'il faust au vice et à la malice, et qu'ils baillent la punition à chasque malefice, tout ainsy qu'une drogue appropriée à guarir chasque maladie : car la mesure à les mesurer toutes n'est pas commune, ne n'y a pas un seul ny un mesme temps propre à la donner : car que la medecine de l'ame, qui s'appelle *droict* et *justice*, soit l'une des plus grandes sciences du monde, Pindare mesme après infinis austres le tesmoigne, quand il appelle seigneur et maistre de tout le monde *Dieu*, le très-bon et parfaict ouvrier, comme estant l'autheur de la justice, à laquelle il appartient definir et determiner quand et comment, et jusques où il est raisonnable dc chastier et punir un chascun des meschants : et dict Platon que Minos, qui estoit fils de Jupiter, estoit en ceste science disciple de son père : voulant par cela nous donner à entendre qu'il n'est pas possible de bien se desportcr en l'exercice de la justice, ne bien juger de celuy qui s'y desporte ainsy qu'il appartient, qui n'a apprins et acquis ceste science.

Car les loyx que les hommes establissent, ne contiennent pas tousiours ce qui cst simplement le plus raisonnable, ne qui semble tousiours et à tous estre tel, ains y a auscuns de leurs mandements qui semblcnt estre fort dignes de mocquerie, comme en Lacedæmone les ephorcs, aussy-tost qu'ils sont instalez en leur magistrat, font publicr à son de trompe, que personne ne porte moustaches, et que l'on obeysse volontairement aux loyx, afin qu'elles ne leur soyent point dures : et les Romains quand ils affranchissent quelques cerfs, et les vendicquent en liberté, ils leur jectent sur le corps quelque sion de verge : et quand

ils font leurs testaments, ils instituent auscnns leurs heritiers, et vendent leurs biens à d'austres, ce qui semble estre contre toute raison : mais encores plus estrange et plus hors de toute raison semble estre celuy de Solon, qui veult que celuy des citoyens qui en une sedition civile ne se sera attaché et rengé à l'une des parts, soit infame : bref, on pourrait ainsy alleguer plusieurs absurditez qui sont contenues ès loyx civiles, qui ne sçauroit et n'entendroit bien la raison du legislateur qui les a escriptes, et l'occasion pourquoy.

Si doncques il est si mal-aysé d'entendre les raisons qui ont meu les hommes à ce faire, est-ce de merveille si l'on ne sçait pas dire des dieux, pourquoy ils punissent l'un plus-tost, et l'autre plus-tard? Toutesfois ce que j'èn dis, n'est pas pour un pretexte de fuyr la lice, ains plus-tost en demander pardon, affin que la raison reguardant à son port et refuge, plus hardiment se soubsleive et se dresse par vraysemblables arguments à l'encontre de ceste difficulté. Mais considerez premierement, que selon le dire de Platon, Dieu s'estant meis devant les yeulx de tout le monde, comme un patron et parfaict exemplaire de tout bien, influe à ceulx qui peuvent suyvre sa divinité, l'humaine vertu, qui est comme une conformation à luy : car la nature de l'univers estant premierement toute confuse et desordonnée, eut ce principe-là, pour se changer en mieulx, et devenir *monde* par quelque conformité et participation de l'idée de la vertu divine : et dict encores ce mesme personnage, que la nature a allumé la veue en nous, affin que par la contemplation et admiration des corps

celestes qui se meuvent au ciel, nostre ame apprist à le chérir, et s'accoutumant à aymer ce qui est beau et bien ordonné, elle devinst ennemye des passions desreiglées et désordonnées, et qu'elle fuyst de faire les choses temerairement et à l'adventure, comme estant cela la source de tout vice et de tout péché : car il n'y a fruiction plus grande que l'homme peust recepvoir de Dieu, que par l'exemple et l'imitation des belles et bonnes proprietez qui sont en luy, se rendre vertueux.

Voylà pourquoy lentement et avecques traict de temps il procède à imposer chastiement aux meschants, non qu'il ayt auscun doubte ne crainte de faillir ou de s'en repentir s'il les chastioit sur le champ, mais affin de nous oster toute bestiale precipitation et toute hastifve vehemence en nos punitions, et nous enseigner de ne courir pas snz incontinent à ceulx qui nous auront offensez lors que la cholere sera plus allumée, et que le cœur en boudra et battra le plus fort en courroux, oultre et par dessuz le jugement de la raison, comme si c'estoit pour assouvir et rassasier une grande soif ou faim : ains en ensuyvant sa clemence et sa coustume de dilayer, mettre la main à faire justice en tout ordre, à loisir, et en toute sollicitude, ayant pour conseiller le temps, qui bien peu souvent se trouvera accompaigné de repentance : car, comme disoit Socrates, il y a moins de dangier et de mal à boire par intemperance de l'eau toute trouble, que non pas à assouvir son appetit de vengeance sur un corps de mesme espece et mesme nature que le nostre, quand on est tant troublé de cholere et que l'on a le discours de la raison saisy de

courroux et occupé de fureur, avant qu'il soit bien rassys et du tout purifié.

Car il n'est pas ainsy, comme escript Thucydides, que la vengeance plus près elle est de l'offense, plus elle est dans sa bienséance : mais au contraire, plus elle en est esloignée, plus près elle est du debvoir. Car, comme disoit Melanthius :

> Quand le courroux a deslogé raison,
> Il faict maint cas estrange en la maison.

Aussy la raison faict toutes choses justes et moderées, quand elle a chassé arriere de soy l'ire et la cholere : et pourtant y en a-t-il qui s'appaisent et s'addoulcissent par exemples humains, quand ils entendent raconter, que Platon demoura longuement le baston leivé sur son valet : ce qu'il faisoit, disoit-il, pour chastier sa cholere. Et Architas en une sienne maison des champs, ayant trouvé quelque fauste par nonchalance, et quelque desordre de ses serviteurs, et s'en ressentant esmeu un peu trop, et courroucé asprement contre eulx, il ne leur feit austre chose, sinon qu'il leur dict en s'en allant : *Il vous prend bien de ce que je suis courroucé.*

S'il est doncques ainsy, que les propos notables des anciens, et leurs faicts racontez, repriment beaucoup de l'aspreté et vehemence de la cholere, beaucoup plus est-il vray-semblable que nous voyants comme Dieu mesme qui n'a crainte de rien, n'y repentance auscune de chose qu'il face, néanmoins tire en longueur ses punitions, et en dilaye le temps, en seront plus reservez et plus retenus en telles choses, et esti-

meront que la clémence, longanimité et patience est une divine partie de la vertu, laquelle par punition en chastie et corrige peu, et punissant tard en instruict et admoneste plusieurs. Et second lieu, considerons que les punitions de justice, qui se font par les hommes, n'ont rien davantage que le contr'eschange de douleur, et s'arrestent à ce poinct, que celui qui faict du mal en souffre, et ne passent point oultre, ains abboyants, par manière de dire, après les crimes et forfaicts, comme font les chiens, les poursuyvent à la trace.

Mais il est vray-semblable que Dieu, quand il prend à corriger une ame malade de vice, reguarde premierement ses passions, pour veoir si, en les pliant un peu, elles se pourroyent point retourner et fleschir à penitence, et qu'il demoure longuement avant que d'inferer la punition de ceulx qui ne sont pas de tout poinct incorrigibles, et sans auscune participation de bien, mesmement quand il considere quelle portion de la vertu l'ame a tirée de luy lorsqu'elle a esté produicte en estre, et combien la generosité est en elle forte et puissante, non pas foible ne languissante; et que c'est contre sa propre nature quand elle produict des vices, par estre trop à son ayse, ou par contagion de hanter maulvaise compaignie : mais puis quand elle est bien et soigneusement pansée et medecinée, elle reprend aysément sa bonne habitude; à raison de quoy Dieu ne haste point esgualement la punition à tous; ains ce qu'il cognoist estre incurable, il l'oste incontinent de ceste vie, et le retranche comme estant bien dommageable aux autres, mais encores plus à soy-mesme, d'estre tousiours attaché à vice et à meschanceté. Mais ceulx en

qui il est vray-semblable que la meschanceté s'est empreincte, plus par ignorance du bien que par volonté propensée de choisir le mal, il leur donne temps et respit pour se changer : toutesfois, s'ils y perseverent, il leur tend aussy à la fin leur punition ; car il n'a point de paour qu'ils luy eschappent. Et qu'il soit vray, considerez combien il se faict de grandes mutations ès mœurs et vies des hommes ; c'est pourquoy les Grecs les ont appelées partie *Tropos,* et partie *Ethos ;* l'un pour ce qu'elles sont subjectes à changement et à mutation ; l'austre pour austant qu'elles s'engendrent par accoustumance, et demourent fermes quand elles sont une fois imprimées.

Voilà pourquoy j'estime que les anciens appellerent jadis le roy Cecrops *double ;* non pas comme auscuns disent, pource que d'un bon, doulx et clement roy, il devint aspre et cruel tyran, comme un dragon ; mais au contraire, pource que du commencement ayant esté pervers et terrible, il devint depuis fort gracieux et humain seigneur. Et s'il y a de la doubte en celuy-là, bien sommes-nous asseurez, pour le moins, que Gelon et Hieron, en la Sicile, et Pisistratus, fils de Hippocrates, ayants acquis leurs tyrannies violentement et meschamment, en userent depuis vertueusement ; et estants arrivez à la domination par voyes illegitimes et injustes, ont esté depuis bons et utiles princes et seigneurs; les uns ayants introduict de bonnes loyx en leur païs, et faict bien cultiver et labourer les terres, et rendu leurs citoyens et subjects bien conditionnez, honnestes et aimants à travailler ; au lieu qu'auparavant ils ne demandoyent qu'à jouër et à rire, sans rien faire que grande chere. Qui plus

est, Gelon ayant très-vertueusement combattu contre les Carthaginois, et les ayant deffaicts en une grosse bataille, comme ils le requissent de paix, il ne la leur voulut oncques octroyer, qu'ils ne meissent entre les articles et capitulations de la paix, que jamais plus ils n'immoleroyent leurs enfans à Saturne.

Et en la ville de Megalopolis, Lydiadas ayant usurpé la tyrannie, au milieu de sa domination s'en repentit, et se feit conscience du tort qu'il tenoit à son païs: tellement qu'il rendit les loys et la liberté à ses citoyens, et depuis mourut en combattant vaillamment à l'encontre des ennemys, pour la deffense de sa patrie.

Or, si quelqu'un d'adventure eust faict mourir Miltiadas cependant qu'il estoit tyran en la Chersonese, ou qu'un austre eust appelé en justice Cimon, de ce qu'il entretenoit sa propre sœur, et l'en eust faict condemner d'inceste; ou Themistocle, pour les insolences et desbauches extresmes qu'il faisoit en sa jeunesse publicquement en la place, et l'en eust faict bannir de la ville, comme depuis ont fait Alcibiades pour semblable excez de jeunesse, n'eust-on pas perdu les glorieuses victoires de la plaine de Marathon, de la riviere d'Eurymedon, de la coste d'Artemise, là où, comme dict le poëte Pindare:

Ceulx d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la grecque liberté?

Les grandes natures ne peuvent rien produire de petit, ny la vehemence et force actifve qui est en

icelles ne peust jamais demourer oyseuse, tant elle est vifve et subtile, ains branslent tousiours en mouvement continuel, comme si elles flottoyent en tourmente, jusques à ce qu'elles soyent parvenuës à une habitude de mœurs constante, ferme et perdurable.

Tout ainsy doncques comme celuy qui ne se cognoistra pas gueres en l'agriculture et au faict du labourage, ne prisera pas une terre laquelle il verra pleine de brossailles, de meschants arbres et plantes sauvages, où il y aura beaucoup de bestes, beaucoup de ruisseaux, et consequemment force fange; et au contraire toutes ces marques-là et austres semblables donneront occasion de juger à qui s'y cognoistra bien la bonté et force de la terre : aussy les grandes natures des hommes mettent hors dès leur commencement plusieurs estranges et maulvaises choses, lesquelles nous, ne pouvants supporter, pensons qu'il faille incontinent coupper et retrancher ce qu'il y a d'aspre et de poignant. Mais celuy qui en juge mieulx, voyant de là ce qu'il y a de bon et de généreux, attend l'aage et la saison qui sera propre à favoriser la vertu et la raison, auquel temps celle forte nature sera pour exhiber et produire son fruict. Mais à tant est-ce assez de cela.

Au reste, ne vous semble-t-il pas qu'il y a quelques-uns d'entre les Grecs qui ont à bon droict transcrit et receu la loy d'Egypte, laquelle commande, s'il y a auscune femme enceinte qui soit atteincte de crime pour lequel elle doibve justement mourir, qu'on la guarde jusques à ce qu'elle soit deslibvrée. *Oui certes*, respondirent-ils tous. Et bien doncques,

dis-je, s'il y a auseun qui n'ayt pas des enfants dans le ventre, mais bien quelque bon conseil en son cerveau, ou quelque grande entreprise en son entendement, laquelle il soit pour produire cn esvidenee, et la conduire à effect avecques le temps, en descouvrant quelque mal caché et latent, ou bien en mettant quelque bon advis et conseil utile et salutaire en avant, ou en inventant quelque necessaire expedient, ne vous semble-t-il pas que celuy faict mieulx, qui differe l'cxecution de la punition jusques à ce quc l'utilité en soit venüe, que celuy qui l'anticipe et va au-devant? Car quant à moi, certainement il me semble ainsy : *Et à nous aussy,* respondict Patrocles.

Il est ainsy : car voyez si Dionysius eust esté puny de son usurpation dès le commencemcnt de sa tyrannie, il ne feust demouré pas un Grec habitant en toute la Sicile, parce que les Carthaginois l'eussent occupée, qui les en eussent tous chassez : comme austant en feust-il adveneu à la ville d'Apollonie, d'Anactorium, et à toute la peninsule des Leucadiens, si Periander eust esté puny, que ce n'eust esté bien long-temps après : ct quant à moy je pense que la punition de Cassander feut differée jusqu'à ce que par son moyen la ville de Thebes feust entierement rebastie et repeuplée. Et plusieurs des estrangiers qui saisirent ce temple où nous sommes, du temps de la guerre sacrée passerent avecques Timoleon en la Sicile, là où, après qu'ils eussent deffaicts en bataille les Carthaginois, et aboly plusieurs tyrannies, ils perirent tous meschammcnt, commc meschants qu'ils estoyent : car Dieu quelquefois se sert d'auseuns

meschants comme de bourreaux, pour en punir d'austres encores pires, et puis après il les destruict eulx-mesmes, comme il faict, à mon advis, de la pluspart des tyrans.

Et tout ainsy que le fiel de la beste sauvage, qui s'appelle hyaine, et la presure du veau marin, et austres parties des bestes venimeuses, ont quelque propriété utile aux maladies; aussy Dieu, voyant des citoyens qui ont besoing de morsure et de chastiment, leur envoye un tyran inhumain, ou un seigneur aspre et rigoureux, pour les chastier, et ne leur oste jamais ce travail-là, qui les tourmente et qui les fasche, qu'il n'ayt bien purgé et guary ce qui estoit malade.

Ainsy feut baillé pour telle medecine Phalaris aux Agrigentins, et Marius aux Romains; et Apollo mesme respondict aux Sicyoniens, que leur cité avoit besoing de maistres fouëttant qui les fouëttassent à bon escient, quand ils voulurent oster par force aux Cleoneïens un jeune garson nommé Teletias, qui avoit esté couronné en la feste des jeux pythicques, voulant dire qu'il estoit de leur ville et leur citoyen; et le tirerent si fort à eux, qu'ils le demembrerent. Et depuis ils eurent Orthagoras pour tyran, et après luy Myron, et Cleisthenes, qui les tindrent de si court qu'ils les guarderent bien de faire des insolents et des fols : mais les Cleoneïens, qui n'eurent pas une pareille medecine, par leur folie sont venus à néant. Et vous voyez qu'Homere mesme dict en un passage :

Le fils en toute espèce de valeur,
Plus que le père, est de beaucoup meilleur.

Iliad. liv. XV.

Combien que le fils de ce Copreus ne feit jamais acte memorable ne digne d'un homme d'honneur ; là où la postérité d'un Sisyphus, d'un Autolycus et d'un Phlegias, a flory en gloire et honneur parmy les roys et plus grands seigneurs. Et à Athenes, Pericles estoit yssu d'une maison excommuniée et mauldicte ; et à Rome, Pompeius, surnommé *le Grand*, estoit fils d'un Strabon, que le peuple romain avoit en si grande haine, que quand il feust mort il en jecta le corps à terre de dessuz le lict où l'on le portoit, et le foula aux pieds.

Quel inconvenient doncques y a-il, si en plus en moins que le laboureur ne couppe jamais le ramage espineux que premierement il n'ayt cueilly l'asperge, ny ceulx de la Libye ne bruslent jamais la tige et le branchage du ladalon, qu'ils n'en ayent devant recueilly et amassé la gomme aromaticque ; aussy Dieu ne couppe pas par le pied la souche de quelque illustre et royale famille qui soit meschante et malheureuse, devant qu'il en soit né quelque bon et prouffitable fruict qui doibt sortir : car il eust mieulx valu pour ceulx de la Phocide, que dix mille bœufs et austant de chevaulx d'Iphitus fussent morts, et que ceulx de Delphes eussent encore perdu plus d'or et d'argent, que ny Ulysses ny Æsculapius n'eussent point esté nez, et les austres au cas pareil qui estant nez de parents vicieux et meschants, ont esté gents de bien, et grandement prouffitables au public. Et ne debvons-nous pas estimer qu'il vault mieulx que les punitions se facent en temps et en la manière qu'il appartient, que non pas à la haste et tout sur le champ, comme feut celle de Callippus, Athenien, qui faisant sem-

blant d'estre amy de Dion, le tua d'un coup de dague, de laquelle lui-mesme depuis feut tué par ses propres amys; et celle de Mitius, Argien, lequel ayant esté tué en une esmotion et sedition populaire, depuis en pleine assemblée de peuple, qui estoit assemblé sur la place pour veoir jouër des jeux, une statue de bronze tomba sur le meurtrier qui l'avoit tué, et le massacra : et semblablement aussy celle de Bessus, Pæonien, et d'Ariston, Oëteyen, deux colonnels de gents de pied, comme vous le debvez bien sçavoir, Patrocles. *Non-fais certes,* dict-il, *mais je le vouldrois bien apprendre.*

Cestuy Aristod avoit emporté de ce temple les bagues et joyaux de la royne Eriphyle, qui de long-temps estoyent guardez en ce temple par octroy et congé des tyrans qui tenoyent ceste ville, et les porta à sa femme, et luy en feit un present; mais son fils estant entré en querelle pour quelque occasion avecques sa mere, meit le feu dedans sa maison, et brusla tout ce qui estoit dedans. Et Bessus ayant tué son pere, feut un bien long-temps sans que personne en sçeust rien, jusques à ce qu'un jour, estant allé soupper chez quelques siens hostes, il percea du fer de sa picque et abbatit le nid d'une arondelle, et tua les petits qui estoyent dedans; et comme les assistants luy dissent : Dea, capitaine, comment vous amusez-vous à faire un tel acte, où il y a si peu de propos? *Si peu de propos,* dict-il? *et comment, ne crie-t-elle pas ordinairement à l'encontre de moy, et tesmoigne faulsement que j'ay tué mon pere?* Ceste parole ne tomba pas en terre, ains feut bien recueillie des assistants, qui en estant fort esbahys, l'allerent incon-

tinent deceler au roy, lequel en feit si bonne inquisition que le faict feut averé, et Bessus puny de son parricide. Mais quant à cela, dis-je, nous le discourons, supposant, comme il a esté proposé et tenu pour confessé, que les meschants ayent quelque delay de punition; mais au demourant, il fault bien prester l'aureille au poëte Hesiode, qui dict, non pas comme Platon, que la peine suit le peché et la meschanceté, ains qu'elle luy est esguale d'aage et de temps, comme celle qui naist ensemble en une mesme terre et d'une mesme racine.

Maulvais conseil est pire à qui le donne.

Et ailleurs :

Qui à austruy mal ou perte machine,
A son cœur propre il procure ruine.

L'on dict que la mouche cantharide a en soymesme quelque partie qui sert contre sa poison de contre-poison, par une contrarieté de nature : mais la meschanceté engendrant elle-mesme ne sçay quelle desplaisance et punition, non point après que le delict est commeis, mais dès l'instant mesme qu'elle le commet, cómmence à souffrir la peine de son malefice; et chasque criminel que l'on punit, porte dehors, sur ses épaules, sa propre croix : mais la meschanceté d'elle-mesme fabricque ses tourments contre elle-mesme, estant merveilleuse ouvriere d'une vie miserable, qui, avecque honte et vergogne, a de grandes frayeurs, des perturbations

d'esprit terribles, et des regrets et inquietudes continuelles.

Mais il y a des hommes qui ressemblent proprement aux petits enfants, lesquels voyants bien souvent baller et jouer de gents qui ne valent rien, sur les eschaffaulx où l'on jouë quelques jeux, vestus de sayes de drap d'or et de grands manteaux de pourpre, couronnez de couronnes, les ont en estime et admiration, comme les reputans bien-heureux jusques à ce qu'ils voyent à la fin qu'on les vient percer, les uns à coups de javeline, les austres fouëtter, ou bien qu'ils voyent sortir le feu ardent de ces belles robbes d'or-là, si précieuses et si riches. Car, à dire vray, plusieurs meschants qui tiennent les grands lieux d'aucthorité et les grandes dignitez, ou qui sont extraicts des grandes maisons et lignées illustres, on ne cognoist pas qu'ils soyent chastiez et punis, jusques à ce que l'on les voye massacrer ou precipiter; ce que l'on ne debvroit pas appeller *punition* simplement mais *achevement et accomplissement de punition.*

Car ainsy comme Herodicus de Selibrée, estant tombé en la maladie incurable de phthisie, qui est quand on crache le poulmon, feut le premier qui conjoignit à l'art de la medecine celle des exercices ; et comme dict Platon, en ce faisant il allongea sa mort, et à luy et à tous les austres malades atteincts de pareille maladie : aussy pouvons-nous dire que les meschants qui eschappent le coup de la punition presente, sur le champ payent la peine deuë à leurs malefices; non enfin après long-temps, mais par plus long-temps, et non pas plus lente, mais plus longue : et ne sont pas finalement punis après qu'ils sont en-

veillis ; ains, au contraire ils enveillissent en estant toute leur vie punis : encores quand j'appelle long-temps, je l'entends au reguard de nous ; car au reguard des dieux, toute durée de la vie humaine, quelque longue qu'elle soit, est un rien, et austant que l'instant de maintenant.

Et qu'un meschant soit puny de son forfaict trente ans après qu'il l'a commeis, est austant comme s'il estoit gehenné ou pendu sur les vespres, et non pas dès le matin : mesmement quand il est detenu et enfermé en vie, comme en une prison, dont il n'y a moyen de sortir n'y de s'enfuyr ; et si cependant ils font des festins, qu'ils entreprennent plusieurs choses, qu'ils facent des presents et des largesses ; voire et qu'ils s'esbattent à plusieurs jeux, c'est ne plus ne moins que quand les criminels qui sont en prison jouënt aux osselets ou aux dez, ayants tousiours le cordeau dont ils doibvent estre estranglez, pendu au-dessuz de leur teste : austrement on pourroit dire que les criminels condamnez à mort, ne sont point punis pendant qu'ils sont detenus aux fers en la prison, jusques à ce qu'on leur ayt couppé la teste; ny celuy qui a, par sentence des juges, avallé le breuvage de ciguë, pource qu'il demoure encores vif quelque espace de temps après, attendant qu'une poisanteur de jambes luy vienne, et qu'un gelement et extinction de tous les sentiments le surprenne, s'il est ainsy que nous ne voulions estimer ny appeller punition sinon le dernier poinct et article d'icelle, et que nous laissions en arriere les passions, les frayeurs, les atteintes de la peine, les regrets et repentances, dont chascun meschant est travaillé en sa conscience,

qui seroit tout austant quc si nous disions que le poisson encores qu'il ayt avallé l'hameçon, n'est point prins, jusques à ce que nous le voyons couppé par pièces, et rousty par les cuisiniers.

Car tout meschant qui commet un malefice, est aussy-tost prisonnier de la justice comme il l'a commeis, et qu'il a avallé l'hameçon de la doulceur et du plaisir qu'il a prins à le faire; mais le remords de la conscience luy en demoure imprimé, qui le tire et le gehenne,

Comme le thun de course vehemente,
De la grand'mer traverse la tourmente.

Car ceste audace, temerité et insolence-là, qui est propre au vice, est bien puissante et prompte jusques à l'effet et execution des malefices; mais puis après, quand la passion, comme le vent, vient à luy deffaillir, elle demoure foible et basse, subjecte à infinies frayeurs et superstitions; de sorte que je trouve que Stesichorus a feinct un songe de Clitæmnestra, conforme à la vérité et à ce qui se faict coustumierement, en telles paroles :

Arriver j'ai veu en mon somme
Un dragon à la teste d'homme :
Dont le roy, comme il m'a paru,
Plisthenidas est apparu.

Car, et les visions des songes, et les apparitions de fantosmes en plein jour, les responses des oracles, les signes et prodiges celestes, et bref tout ce que l'on estime qui se faict par la volonté de Dieu, am-

meine de grands troubles et de grandes frayeurs à ceulx qui sont ainsy disposez; comme l'on dict qu'Apollodorus, en dormant, songea quelquefois qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et luy estoit advis que son cœur, du dedans de la marmite, murmuroit en disant: *Je te suis cause de tous ces maulx;* et d'un austre costé luy feut advis qu'il voyoit ses filles toutes ardentes de feu, qui couroyent à l'entour de luy.

Et Hipparchus, le fils de Pisistratus, un peu devant sa mort, songea que Venus luy jectoit du sang au visage de dedans une fiole. Et les familiers de Ptolomeus, celuy qui feut surnommé *la Fouldre,* en songeant penserent veoir que Seleucus l'appelloit en justice devant les loups et les vautours, qui estoyent les juges, et que luy distribuoit grande quantité de chair aux ennemys.

Et Pausanias, estant en la ville de Bysance, envoya querir par force Cleonice, jeune fille de honneste maison et de libre condition, pour l'avoir à coucher la nuict avecques luy; mais estant à demy endormy quand elle vint, il s'esveilla en sursault, et luy feut advis que c'estoyent quelques ennemys qui le venoyent assaillir pour le faire mourir; tellement qu'en c'est effroy il la tua toute roide : depuis luy estoit ordinairement advis qu'il la voyoit, et entendoit qu'elle luy disoit :

Chemine droict au chemin de justice,
Très-grand mal est aux hommes l'injustice.

Et comme ceste apparition ne cessa point de s'apparoir toutes les nuicts à luy, il feut à la fin contraint

d'aller jusques en Heraclée, où il y avoit un temple auquel on evocquoit les ames des trepassez ; et là, ayant faict quelques sacrifices de propitiations, et luy ayant offert les effusions funebres que l'on respand sur les sepultures des morts, il feit tant qu'il la feit venir en sa presence, là où elle luy dict que quand il serait arrivé à Lacedæmone, il auroit repos de ses maulx : et de faict, il n'y feut pas plus tost arrivé qu'il y mourut. Tellement que si l'ame n'a sentiment auscun après le trepas, et que la mort soit le but et la fin de toute retribution et de toute punition, l'on pourroit dire à bon droict des meschants qui sont promptement punis, et qui meurent incontinent après leurs meffaicts commeis, que les Dieux les traictent trop mollement et trop doulcement.

Car si le long temps et la longue durée de vie n'apporte austre mal aux meschants, au moins peust-on dire qu'ils ont celuy-là, que ayants cogneu et adveré par espreuve et par experience, que l'injustice est chose infructueuse, sterile et ingrate, qui n'apporte fruit auscun, ne rien qui merite que l'on en face estime, après plusieurs grands labeurs et travaulx qu'elle donne, le remords de cela leur met l'ame sans-dessuz-dessoubs : comme on list que Lysimachus, estant forcé par la soif, livra sa propre personne et son armée aux Getes ; et après qu'il eust beu, estant prisonnier il dict : *O Dieux ! que je suis lasche, qui pour une volupté si courte me suis privé d'un si grand royaulme ?* combien qu'il soit bien difficile de resister à la passion d'une necessité naturelle.

Mais quand l'homme, pour la convoitise de quelque argent, ou par envie de la gloire ou de l'auctorité et

credit de ses concitoyens, ou pour le plaisir de la chair, vient à commettre quelque cas meschant et execrable, et puis avecque le temps que l'ardente soif et fureur de sa passion est passée, qu'il veoit qu'il ne luy en est rien demouré que les villaines et perilleuses perturbations de l'injustice, et rien d'utile ny de necessaire ou delectable, nest-il pas vray-semblable que bien souvent luy revient ce remords en l'entendement, que par vaine gloire ou par volupté deshonneste il a remply toute sa vie de honte, de deffiance et de dangier? Car ainsi comme Simonides souloit dire, en se joüant, qu'il trouvoit tousiours le coffre de l'argent plein, et celuy des graces et benefices vuide; aussy les meschants, quand ils viennent à considerer le vice et la meschanceté en eulx-mêmes, à travers une volupté qui a peu de vain plaisir present, ils la trouvent destituée d'esperance et pleine de frayeurs, de regrets, d'une soubvenance fascheuse, et de souspeçon de l'advenir, et de deffiance pour le present : ne plus ne moins que nous oyons dire à Ino par les theatres, se repentant de ce qu'elle a commeis :

> Làs que fussé-je, amies, demourante
> En la maison d'Athamas florissante,
> Comme devant, sans y avoir commeis
> Ce qu'à effect malheureux je y meis!

Aussy il est vray-semblable que l'ame de chasque criminel et meschant rumine en elle-mesme, et discourt en ce poinct : Comment pourrois-je, en chassant arriere de moy le soubvenir de tant de meffaicts que j'ai commeis, et le remords d'iceulx, recommencer à

meiner toute une austre vie? Pource que la meschancheté n'est point asseurée, ferme, ny constante, ny simple en ce qu'elle veult ; si d'adventure nous ne voulions maintenir que les meschants feussent quelques sages philosophes, ains faust estimer que là où il y a une avarice ou une coucupiscence de volupté extresme, ou une envie excessifve logée avecques une aspreté et malignité, là, si vous y prenez de près guarde, vous trouverez aussy une superstition cachée, une paresse au labeur, une crainte de la mort, une soubdaineté legere à changer d'affections, une vaine gloire procedant d'arroguance.

Ils redoubtent ceulx qui les blasment ; ils craignent ceulx qui les loüent, sçachants bien qu'ils leur tiennent tort en ce qu'ils les trompent, et comme estants grands ennemys des meschants, d'austant qu'ils loüent si affectueusement ceulx qu'ils cuident estre gents de bien : car au vice, ce qu'il y a d'aspre, comme au maulvais fer, est pourry, et ce qui y est dur est facile à rompre. Et pourtant, apprenants en un long temps à se mieulx cognoitre tels qu'ils sont, quand ils se sont bien cogneus, ils se desplaisent à eulx-mesmes, et s'en hayssent, et ont en abomination leur vie. Car il n'est pas vray-semblable que si le meschant, ayant rendu un depost qui auroit esté deposé entre ses mains, ou plegé un sien familier, ou faict quelque largesse avecques honneur et gloire au public de son païs, s'en repent incontinent, et est marry de l'avoir faict, tant sa volonté est muable et facile à se changer ; de manière qu'il y en a qui, ayant l'honneur d'estre receus de tout le peuple en plein theatre, avecques applaudissements de mains, incontinent

gemissent en eulx-mesmes, parce que l'avarice se tourne incontinent au lieu de l'ambition : que ceulx qui sacrifient les hommes pour usurper quelques tyrannies, ou pour venir au-dessuz de quelques conspirations, comme feit Apollodorus, ou qui font perdre les biens à leurs amis, comme Glaucus, fils de Epicydes, ne s'en repentent point et ne s'en hayssent point eulx-mesmes, et ne soyent desplaisants de ce qu'ils ont faict.

Car quant à moy, je pense, s'il est licite de ainsy le dire, que tous ceulx qui commettent telles impietez, n'ont besoing d'auscun dieu ny d'auscun homme qui les punisse, parce que leur vie seule suffit assez, estant corrompue et travaillée de tout vice et toute meschanceté. Mais advisez si desormais ce discours ne s'estend point plus avant en durée que le temps ne permet. Adoncques Timon respondict : Il pourroit bien estre, dict-il, eu esguard à la longueur de ce qui suit après et qui reste encores à dire; car quant à moy, j'ameine sur les renes, comme un nouveau champion, la derniere question, d'austant qu'il me semble avoir esté suffisamment desbattu sur les precedentes. Et pensez que nous austres, qui ne disons mot, faisons la mesme plaincte que faict Euripides, reprochant librement aux dieux que

Sur les enfants les faustes ils rejectent,
Et les pechez que leurs pères commettent.

Car soit que ceulx mesmes qui ont commeis la fauste en ayant esté punis, il n'est plus besoing d'en punir d'austres qui n'ont point offensé, attendu qu'il ne

seroit pas raisonnable de chastier deux fois ceulx mesmes qui auroyent failly; soit que, ayant obmeis par negligence à faire la punition des meschants qui ont faict les offenses, ils la veulent long-temps après faire payer à ceulx qui n'en peuvent mais, ce n'est pas bien faict de vouloir par injustice r'habiller leur negligence.

Comme l'on raconte d'Æsope que jadis il vint eu ceste ville avecques bonne somme d'or, envoyé de la part du roy Crœsus, pour y faire de magnificques sacrifices au dieu Apollo, et distribuer à chasque citoyen quatre escus. Il advint qu'il entra en quelque differend à l'encontre de ceulx de la ville, et se courroucea à eulx de maniere qu'ayant faict les sacrifices, il envoya le reste de l'argent en la ville de Sardis, comme n'estants pas les habitants de Delphes dignes de jouyr de la liberalité du roy : dequoy eulx estants indignez luy meirent suz qu'il estoit sacrilege de retenir ainsy cest argent sacré; et de faict, l'ayant condemné comme tel, le precipiterent du hault en bas de la roche que l'on appelle Hyampie.

Dequoy le dieu feut si fort courroucé, qu'il leur envoya sterilité de la terre et diverses sortes de maladies estranges, tellement qu'ils furent à la fin contraincts d'envoyer par toutes les festes publicques et assemblées generales des Grecs, faire proclamer à son de trompe s'il y avoit auscun de la parenté d'Æsope qui voulust avoir satisfaction de sa mort, qu'il vinst, et qu'il l'exigeast d'eulx telle comme il vouldroit, jusques à ce qu'à la troisiesme generation il se presenta un Samien, nommé Idmon, qui n'estoit auscunement parent d'Æsope, ains seulement de ceulx qui

premierement l'avoyent acheptе́ en l'isle de Samos, et les Delphiens luy ayant faict quelque satisfaction, furent deslibvrez de leurs calamitez; et dict-on que depuis ce temps-là le supplice des sacrileges feut transferé de la roche d'Hyampie à celle de Nauplie. Et ceulx mesmes qui aiment le plus la memoire d'Alexandre-*le-Grand,* entre lesquels nous sommes, ne peuvent approuver ce qu'il feit en la ville des Branchides, laquelle il ruina toute, et en passa tous les habitants au fil de l'espée, sans discretion d'aage ny de sexe, pour austant que leurs ancetres avoyent anciennement livré par trahison le peuple de Milet.

Et Agathocles, le tyran de Syracuse, lequel en riant se mocqua de ceulx de Corfou, qui luy demanderent pour quelle occasion il fourrageoit leur isle : *Pour austant,* dict-il, *que vos ancestres jadis reçurent Ulysse.* Et semblablement comme ceulx de l'isle d'Ithace se plaignissent à luy de ce que ses souldards prenoyent leurs moutons : *Et votre roy,* leur dict-il, *estant jadis venu en la nostre, ne print pas seulement nos moutons, mais davantage creva l'œil à notre berger.* Ne vous semble-t-il pas doncques qu'Apollo a encores plus grand tort que tous ceulx-là de perdre et ruiner les Pheneates, ayant bouché l'abysme où se souloyent perdre les eaux qui maintenant noyent tout leur païs, pour austant qu'il y a mille ans, comme l'on dict que Hercules, ayant enleivé aux Delphiens le trepié à rendre les oracles, l'emporta en leur ville à Phenée, et d'avoir respondu aux Sybarites que leurs miseres cesseroyent quand ils auroyent appaisé l'ire de Juno Leucadienne par trois mortalitez? Il n'y a pas encores long-temps que les

Locriens ont desisté et cessé d'envoyer tous les ans de leurs filles à Troye,

Où les pieds nuds, sans auscune vesture,
Sans voile auscun ny honneste coeffure,
Ne plus ne moins qu'esclaves, tout le jour,
Dès le matin elles sont sans sejour,
A ballier de Pallas la déesse
Le temple sainct, jusques en leur veillesse,

en punition de la luxure d'Ajax : comment est-ce que cela sçauroit estre ne raisonnable ne juste, veu que nons blasmons mesme les Thraces de ce que l'on dict, que jusques aujourd'huy ils frisent leurs femmes au visage, en vengeance de la mort d'Orpheus : et ne loüons pas non plus les barbares qui habitent au long du Pô, lesquels, à ce que l'on dict, portent encores le deuil, et vont vestus de noir, à cause de la ruine de Phaëthon? car c'est à mon advis chose encores plus sotte et digne de mocquerie, si ceulx qui feurent du temps de Phaëthon ne se soucioyent point austrement de sa cheute que ceulx qui sont venus depuis cinq ou six aages après son accident, ayent commencé à changer de robbes et en porter le deuil; mais toutesfois en cela il n'y auroit que la sottise seule, et rien de mal n'y de dangier ou inconvenient davantage: mais quelle raison y a-il, que le courroux des dieux s'estant caché sur le poinct du meffaict, comme font auscunes rivieres, se monstrant puis après contre d'austres se termine en extresmes calamitez? Si-tost qu'il eut un peu entre-rompu son propos, craignant qu'il n'alleguast encores plus d'inconvenients et de plus grands, je luy demandai sur le

champ : *Et bien,* dis-je , *estimez-vous que tout cela soit vray ?* Et luy me respondict, encores que le tout ne feust pas vray , ains partie seulement , tousiours pourtant demoure la mesme difficulté.

A l'adventure donc que ceulx qui ont une bien grosse et bien forte fiebvre, endurent et sentent tousiours au dedans une mesme ardeur, soit qu'ils soyent peu ou prou couverts et vestus , toutesfois pour les consoler un peu , et leur donner quelque allegement , encores leur faust-il diminuer la couverture , mais si tu ne veulx , à ton commandement ; toutesfois je te dis bien , que la pluspart de ces exemples-là ressemblent proprement aux fables et contes faicts à plaisir. Mais au demourant rameine un peu en ta mémoire la feste que l'on a celebrée n'a gueres à l'honneur de ceulx qui ont austrefois reçeu les dieux en leurs maisons , et de celle honnorable portion que l'on met à part, et que par la voix du herault on publie , que c'est pour les descendants du poëte Pindare : et te souvienne comment cela te sembla fort honnorable et agreable. Et qui est celuy, dict-il , qui ne prendroit plaisir à veoir la preference d'honneur ainsy naïvement, rondement , et à la vieille mode des Grecs, attribuée ? s'il n'avoit , comme dict le mesme Pindare ,

Le cœur de metail noir et roide
Forgé avecques flamme froide.

Je laisse aussy , dis-je , le cri public semblable à celuy-là qui se faict en la ville de Sparte , après le canticque Lesbien , en l'honneur et soubvenance de l'ancien Terpander ; car il y a mesme raison.

Mais vous qui estes de la race de Philtiades, dignes d'estre preferez à tous austres, non-seulement entre les Bœotiens, mais aussy entre les Phoceïens, à cause de vostre ancestre Daïphantus, vous me secondastes et favorisastes quand je mainteins aux Lycomiens et Satilayens, qui prochassoyent d'avoir l'honneur et la prerogatifve de porter couronnes deuëes par nos statuts aux Heraclides, que tels honneurs et telles prerogatifves debvoyent estre inviolablement conservées et guardées aux descendants de Herculcs, en recognoissance des biens qu'il avoit par le passé faicts aux Grecs, sans en avoir eu de son vivant digne loyer ny recompense. Tu nous as, dict-il, meis sur une dispute fort belle et merveilleusement bien seante à la philosophie.

Or laisses doncques, luy dis-je, amy, je te prie, ceste vehemence d'accuser, et ne te courrouce pas, si tu veois que quelqucs-uns pour estre nez de maulvais et meschants parents sont punis : ou bien ne t'esjouys doncques pas, et ne louë pas, si tu veois aussy que la noblesse soit honnorée. Car si nous advoüons que la recompense de vertu se doibve raisonnablement continuer en la postérité, il faust aussi consequemment que nous estimions que la punition ne doibt pas faillir ne cesser quand et les meffaicts, ains reciprocquement selon le debvoir, courir suz les descendants des malfaicteurs. Et celui qui veoit volontiers les descendants de Cimmon honnorez à Athènes, et au contraire se fasche et a desplaisir de veoir ceulx de la race de Lachares ou d'Ariston bannis et deschassez, celuy-là est par trop lasche et trop mol, ou pour mieulx dire, trop hargneux et querelleux envers les

dieux, se plaignant d'un costé, s'il veoit que les enfants d'un meschant et malheureux homme prosperent : et se plaignant de l'austre costé au contraire, s'il veoit que la posterité des meschants soit abbaissée, ou bien du tout effacée : et accusant les dieux, si les enfants d'un meschant homme sont affligez, tout austant comme si c'estoyent ceulx d'un homme de bien ; mais quant à ces raisons-là, fais compte que ce soyent comme des barrieres ou remparts à l'encontre de ces trop aspres repreneurs et accusateurs-là.

Mais au demourant reprenons de rechef le bout de notre peloton de filet, comme en un lieu tenebreux, et où il y a plusieurs tours et destours, qui est la matière des jugements des dieux, et nous conduisons avecques crainte retenue tout doulcement à ce qui est plus probable et plus vray-semblable : attendu que des choses que nous faisons et que nous manions nous-mesmes, nous n'en sçaurions pas assurément dire la certaine verité. Comme, pourquoy est-ce que nous faisons tenir assis, les pieds trempants dedans l'eau, les enfants qui sont nez de peres qui meurent eticques ou hydropicques, jusques à ce que les corps de leurs peres soyent entierement consommez du feu, d'austant que l'on a opinion que par ce moyen ces maladies-là ne passent point aux enfants, et ne parviennent point jusques à eulx.

Et pourquoy c'est, que si une chevre prend en sa bouche de l'herbe qui se nomme *Eryngium,* le chardon à cent testes, tout le trouppeau s'arreste, jusques à ce que le chevrier vienne oster ceste herbe à la chevre qui l'a en la gueule ; et d'austres proprietez

occultes, qui par attouchements secrets et passages de l'un à l'austre, font des effects incroyables, tant en soubdaineté qu'en longueur de distance : mais nous nous esbahissons de la distance et intervalle des temps, et non pas des lieux, et neantmoins il y a plus d'occasion de s'esbahir et esmerveiller, comment d'un mal ayant commencé en Æthiopie, la ville d'Athenes a esté remplie, de maniere que Pericles en est mort, et Thucydides en a esté malade, que non pas si les Phociens et les Sybarites, ayant commeis quelques meschancetez, la punition en soit tombée sur leurs enfants et leurs descendants; car ces proprietez occultes-là ont des correspondances des derniers aux premiers, et des secrettes liaisons, desquelles la cause, encores qn'elle nous soit incogneuë, ne laisse pas de produire ses propres effects.

Mais à tout le moins y a-t-il raison de justice toute apparente et prompte à la main, quant aux publicques vengeances surannées des villes et citez, parce que la ville est une mesme chose et continuée, ne plus ne moins qu'un animal, lequel ne sort point de soy-mesme pour les mutations d'aages, ny ne devient point austre et puis austre, pour quelque succession de temps qu'il y ayt, ains est tousiours conforme et propre à soy-mesmes, recepvant tousiours ou la grace du bien ou la coulpe du mal, de tout ce qu'elle faict ou qu'elle a faict en commun, tant que la société qui la lie maintient son unité; car de faire d'une ville plusieurs, ou bien encores innumerables en la divisant par intervalles de temps, c'est austant comme qui vouldroit faire d'un homme plusieurs pour austant que maintenant il seroit viel, ayant esté para-

vant jeune, et encores plus avant, garçon ; ou, pour mieulx dire, cela ressembleroit proprement aux ruses d'Epicharmus, dont a esté inventé et meis en avant la maniere d'arguer des sophistes, qu'ils appellent *l'argument croissant.*

Car celuy qui a pieça emprunta de l'argent, ne le doibt pas maintenant, attendu que ce n'est plus luy, et qu'il est devenu un austre ; et celuy qui feut hier convié à soupper, y vient aujourd'hui sans mander, attendu qu'il est devenu un austre, combien que aages facent encores de plus grandes differences en un chascun de nous, qu'elles ne font ès villes et citez; car qui aurait veu la ville d'Athenes il y a trente ans, la recognoistroit encores toute telle aujourd'huy qu'elle estoit alors, et les mœurs, les mouvements, les jeux, les façons de faire, les plaisirs, les courroux et deplaisirs du peuple qui est à présent, ressemblent totalement à ceulx des anciens. Là ou d'un homme, si l'on est quelque temps sans le veoir, quelque familier ou amy que l'on luy soit, à peine peust-on recognoistre le visage : mais quant aux mœurs qui se müent et changent facilement par toute raison, toute sorte de travail où d'accident, ou mesme de loy, il y a de si grandes diversitez que ceulx qui s'entrevoyent et se hantent ordinairement en sont tous esmerveillez : ce neantmoins l'homme est tousiours tenu et reputé pour un mesme, depuis sa naissance jusques à sa fin, et au cas pareil la ville demoure tousiours une mesme : à raison de quoy nous jugeons estre raisonnable qu'elle soit participante du blasme de ses ancestres, ne plus ne moins qu'elle se sent aussy de la gloire et de la puissance d'iceulx,

ou bien nous ne nous donnerons guarde que nous jecterons toutes choses dedans la riviere de Hieraclitus, en laquelle on dicte que l'on ne peust jamais entrer deux fois, d'austant quelle mue et change la nature de toutes choses.

Or s'il est ainsy, que la ville soit tousiours une chose mesme continuée, austant en doibt-on estimer d'une race et lignée, laquelle despend d'une mesme souche, produisant ne sçay quelle force et communication de qualitez, qui s'entend sur tous les descendants. Car ce qui est engendré n'est pas comme ce qui est produict en estre par artifice, et est incontinent separé de son ouvrier, d'austant qu'il est faict par luy et non pas de luy : là où au contraire ce qui est engendré et faict de la substance de celuy qui engendre, tellement qu'il emporte avecques soy quelque chose de luy, qui à bon droict est ou puny ou honnoré mesme en luy.

Et si ce n'estoit que l'on penseroit que je me joüasse, et que je ne le disse pas à bon escient, j'asseurerois volontiers que les Atheniens feirent plus grand tort à la statue de Cassander quand ils la fondirent, et semblablement les Syracusains au corps de Dionysius, quand après sa mort ils le feirent porter hors de leurs confins, que s'ils eussent bien chastié leurs descendants ; car la statue de Cassander ne tenoit rien de sa nature, et l'ame de Dionysius avoit de longtemps abandonné son corps : là où un Nysæus, un Apollocrates, un Antipater et un Philippus, et pareillement tous austres enfants d'hommes vicieux et meschants, retiennent la principale partie de leurs peres, et celle qui ne demoure point oisifve sans rien faire, ains

celle dequoy ils vivent et se nourrissent, dequoy ils negocient et discourent par raison, et ne doibt point sembler estrange ny mal-aisé à croire, si estants yssus d'eulx ils retiennent les qualitez et inclinations d'eulx.

En somme, dis-je, tout ainsy comme en la medecine, tout ce qui est utile est aussy juste et honneste, et se mocqueroit-on de celuy qui diroit que ce feust injustice, quand une personne a mal en la hanche, de luy cauteriser le poulce; et là où le foye est apposthumé, de scarifier le petit ventre; et là où les bœufs ont les ongles des pieds trop molles, oindre les extresmitez de leurs cornes : austant meriteroit d'estre mocqué et reprins celuy qui estimeroit qu'il y eust ès punitions austres choses de juste que ce qui peust guarir et curer le vice : et qui se courrouceroit si on applicquoit la medecine aux uns pour servir de guarison aux austres, comme font ceulx qui ouvrent la veine pour alleger le mal des yeulx, celuy-là sembleroit ne veoir rien plus oultre que son sens, et se soubviendroit mal qu'un maistre d'eschole bien souvent, en fouëttant un de ses escholiers, tient en office tous les austres; et un grand capitaine, en faisant mourir un souldard de chasque dizaine, rameine tous les austres à la raison : ainsi non-seulement à une partie par une austre partie, mais à toute l'ame par une austre ame s'impriment certaines dispositions d'empirements ou d'amendements, plus-tost que à un corps par un austre corps, pource que là ès corps il est force qu'il se face une mesme impression et mesme alteration; mais icy l'ame estant bien souvent meinée par imagination à craindre ou à s'asseurer, s'en trouve ou pis ou mieulx.

Comme je parlois encores, Olympicque m'interrompant mon propos : *Par ces tiens propos*, dict-il, *tu supposes un grand subject à discourir, c'est à sçavoir, que l'ame demoure après la separation du corps.* Ouy bien, dis-je, par cela mesme que vous nous concedez maintenant, ou plus-tost que vous nous avez cy-devant concedé : car nostre discours a esté poursuivy dès le commencement jusques à ce poinct, sur ceste presupposition, que Dieu nous distribue à chascun selon que nous avons merité. *Et comment*, dict-il, *estimes-tu qu'il s'ensuive necessairement, si les dieux contemplent les choses humaines, et disposent de toutes choses icy-bas, que les ames en soyent du tout immortelles, ou qu'elles demourent longuement en estre après la mort?* Non vrayement, dis-je, beau sire; mais Dieu est de si basse entremeise, et a si peu à faire, que combien que nous n'ayons rien de divin en nous, ne rien qui luy ressemble auscunement, ne qui soit ferme ne durable, ains que nous allions dessechants, fenants et perissants, ne plus ne moins que les feuilles des arbres, comme dict Homere, en peu de temps : neant-moins il faict ainsy grand cas de nous, ne plus ne moins que les femmes qui nourrissent et entretiennent des jardins d'Adonis, comme l'on dict, dedans des fragiles pots de terre, aussy faict-il lui nos ames de durée d'un jour, par maniere de dire, verdoyantes dedans une chair mollastre, et non capable d'une forte racine de vie, et qui puis après s'esteignent pour la moindre occasion du monde. Mais en laissant les austres dieux, si bon te semble, considere un peu le nostre, j'entends celuy qui est reclamé en ce lieu.

Si aussy-tost qu'il sçait que les ames sont desliées, ne plus ne moins que quelque fumée ou quelque brouillas qui exhale hors du corps, il ne faict pas incontinent offrir force oblations et sacrifices propitiatoires pour les trespassez; et si ne demande pas de grands honneurs et de grandes venerations à la memoire des morts, et si le faict pour nous abuser et deçevoir, nous qui y adjoustons foy. Car quant à moy, je ne concederay jamais que l'ame perisse et ne demoure après la mort, si l'on ne vient emporter premierement le trepié propheticque de la Pythie, comme l'on dict que feit jadis Hercules, et du tout destruire l'oracle pour ne plus rendre de telles responses qu'il en a renduës jusques à nos temps, semblables à celles que jadis il donna à Corax le Naxien, à ce que l'on dict,

C'est une grande impiété de croire
Que l'ame soit mortelle ou transitoire.

Alors Patrocles : Et qui estoit, dict-il, ce Corax qui eut ceste response? Car je n'ay rien entendu, ni de l'un ni de l'austre. Si avez bien, dis-je, mais j'en suis cause, ayant prins le surmon au lieu du propre nom. Car celui qui tua Archilochus en bataille, s'appelloit Callondes, et estoit surnommé *Corax ;* lequel ayant esté la premiere fois rejecté par la prophetisse Pythie, comme meurtrier qui avait occis un personnage sacré aux Muses : et depuis, ayant usé de quelques requestes et prieres envers elle, avecques quelques raisons dont il pretendoit justifier son faict, à la fin il luy feut ordonné par l'oracle qu'il allast en la maison de Tettix, et que là il appaisast par oblations et sa-

crifices l'ame d'Archilochus. Or ceste maison de Tettix estoit la ville de Tenarus : car on dict que Tettix Candiot, estant jadis arrivé à ce promontoire de Tenarus avecques une flotte de vaisseaux, y bastit une ville auprès du lieu où l'on avoit accoustumé de conjurer et evocquer les ames des trespassez.

Semblablement aussy ayant esté respondu à ceulx de Sparte qu'ils trouvassent moyen d'appaiser l'ame de Pausanias, ils envoyerent querir jusques en Italie des sacrificateurs et des exorcisateurs qui sçavoyent conjurer les ames, lesquels, avecques leurs sacrifices, chasserent son esprit hors du temple. C'est doncques une mesme raison, dis-je, qui confirme et prouve que le monde est regy par la providence de Dieu ensemble, et que les ames des hommes demourent encores après la mort, et n'est pas possible que l'un subsiste si l'on oste l'austre. Et s'il est ainsy que l'ame demoure après la mort, il est plus vraysemblable et plus equitable que lors les retributions de peine ou d'honneur luy soyent renduës : car durant tout le temps qu'elle est en vie, elle combat; et puis après, quand elle a achevé tous ses combats, alors elle reçoipt ce qu'elle a en sa vie mérité. Mais quant aux honneurs ou punitions qu'elle reçoipt en l'austre monde, estant seule et separée du corps, cela ne nous touche de rien, à nous austres qui sommes vivants; car ou l'on n'en sçait rien, ou on ne les croit pas : mais celles qui se font sur les enfants et sur les descendants, d'austant qu'elles sont apparentes et cogneuës de ceulx qui sont en ce monde, elles retiennent et repriment plusieurs meschants hommes d'executer leurs maulvaises volontez.

Au reste, qu'il soit vray qu'il n'y ayt point de plus ignominieuse punition, ne qui touche plus les cœurs au vif, que de veoir ses descendants et dependants affigez pour soy, et que l'ame d'un meschant homme, ennemy des dieux et des loyx, après sa mort, voyant non ses images et statuës, ou austres honneurs abbattus, ains ses propres enfants, ses amys et parents ruinez et affligez de grandes miseres et tribulations, et estants griefvement punis pour elle, ne voulust pas plus-tost perdre tous les honneurs que l'on sçauroit faire à Jupiter que de tourner à estre de rechef injuste ou abandonné à luxure; je vous en pourrois reciter un conte qui me feut faict il n'y a pas fort long-temps, si ce n'estoit que je craindrois qu'il ne vous semblast que ce feust une fable controuvée à plaisir : au moyen de quoy il vault mieulx que je ne vous allegue que des raisons et arguments fondez en verisimilitude. *Non pas cela*, dict adoncques Olympicque; *mais recites-nous le conte que tu dis*. Et comme les austres aussy me requissent tous de mesme : Laissez-moy, dis-je, desduire premierement les raisons vraysemblables à ce propos, et puis après, si bon vous semble, je vous reciteray aussy le conte; au moins si c'est un conte. Car Bion dict que si Dieu punissoit les enfants des meschants, il seroit austant digne de mocquerie comme le medecin qui, pour la maladie du pere ou grand-pere, applicqueroit sa medecine au fils ou à l'arriere-fils; mais ceste comparaison fault, en ce que les choses sont en partie semblables, et en partie aussy diverses et dissemblables; car l'un estant medecinal ne guarit pas la maladie et indisposition de l'austre, ny jamais homme qui eust

la fiebvre ou le mal des yeulx, n'en feut guary pour veoir user d'un onguent, ou applicquer emplastre à un austre : mais au contraire les punitions des meschants pour ceste occasion, se font publicquement devant tous, pource que l'effect de justice administrée avecques raison est de retenir les uns par le chastiment et punition des austres. Mais ce en quoy la comparaison de Bion se rapporte et conforme à la dispute proposée, n'a pas esté entendu par luy; car souvent est-il advenu qu'un homme tumbé en une dangereuse maladie, et non pas pourtant incurable, par son intemperance puis après et dissolution, a tellement laissé aller son corps en abandon, que finalement il en est mort : et que puis après son fils, qui n'estait pas actuellement surprins de la mesme maladie, ains seulement y avoit quelque disposition, un bon medecin, ou quelque sien amy, ou quelques maistres des exercices, s'en estant apperçeu, ou bien un bon maistre qui a eu soin de luy, l'a rengé à une maniere de diette austere, en luy ostant toute superfluité de viandes, toutes pastisseries, toutes yvrongneries, et toute accointance de femme ; et luy faisant user souvent de medecines, et fortifier son corps par continuation de labeur et d'exercices, a dissipé et faict esvanouïr un petit commencement d'une grande maladie, en ne luy permettant pas de prendre plus grand accroissement.

N'est-il pas ainsy que nous admonestons ordinairement ceulx qui sont nez de pere ou mere maladifs, de prendre bien guarde à eulx, et de ne negliger pas leur disposition, ains de bonne heure et dès le commencement tascher à chasser la racine de celles maladies nées avecques eulx, qui est facile à jecter dehors

et à surmonter quand on y pourvoit de bonne heure? Il n'est rien plus vray, respondirent-ils tous. Nous ne faisons doncques pas chose impertinente, mais necessaire; ne sotte, mais utile, quand nous ordonnons aux enfants de ceulx qui sont subjects au hault mal, ou à la manie et alienation d'esprit, ou à la goutte, des exercices du corps, des diettes et regimes de vie, et des medecines, non pource qu'ils soyent malades, mais de paour qu'ils ne le soyent : car un corps né d'un austre maleficié, est digne, non de punition auscune, mais de medecine et d'estre soigneusement bien pansé; laquelle diligence et sollicitude, s'il se trouve auscun qui, par lascheté ou delicatesse, appelle *punition*, d'austant qu'elle prive la personne de voluptez, ou qu'elle lui donne quelque poincture de douleur ou de peine, il le faut laisser là pour tel qu'il est; et s'il est expédient de prendre guarde et de medeciner soigneusement un corps qui sera issu et descendu d'un austre maleficié et guasté, sera-il moins raisonnable d'aller au-devant d'une similitude de vice héréditaire, qui commence à germer ès mœurs d'un jeune homme, et à poulser dehors, ains attendre et le laisser croistre jusques à ce que, se respandant par ses passions, il vienne à estre en veuë de tout le monde, comme dict le poëte Pindare :

Le fruict que son cœur insensé
A par-soy aurait propensé?

Ne vous semble-il point qu'en cela Dieu, pour le moins, soit aussy sage comme le poëte Hesiode, qui nous admoneste et conseille :

Semer enfants guarde bien que tu n'ailles
En retournant des tristes funérailles,
Mais au retour des festins gracieux
Faicts en l'honneur des habitants des cieux.

voulant conduire les hommes à engendrer des enfants lorsqu'ils sont guays, joyeux et desliberez : comme si la generation ne recepvoit pas l'impression de vice et de vertu seulement, ains aussy de joye et de tristesse, et de toutes austres qualitez.

Toutesfois, cela n'est pas œuvre de sapience humaine, comme pense Hesiode, de sentir et cognoistre les conformitez ou diversitez des natures des hommes descendants avecques leurs devanciers, jusques à ce qu'estant tumbez en quelques grandes forfaictures, leurs passions les descouvrent pour tels qu'ils sont. Car les petits des ours, des loups, des singes et de semblables animaulx, monstrent incontinent leur inclination naturelle dès leur jeunesse, d'autant qu'il n'y a rien qui les desguise ne qui les masque.

Mais la nature de l'homme venant à se jecter en des accoustumances, en des opinions et en des loyx, couvre bien souvent ce qu'elle a de maulvais, imite et contrefaict ce qui est bon et honneste, tellement que ou elle efface et eschappe du tout la tare et macule de vice, qui estoit néc avecques elle, ou bien elle la cache pour bien long-temps, se couvrant du voile de ruse et de finesse : de maniere que nous n'appercevons pas leur malice, jusques à ce que nous soyons atteincts comme d'un coup ou d'une morsure de chasque crime, encores à grande peine : ou pour mieulx dire, nous nous abusons, en ce que nous cuydons qu'ils soyent

devenus injustes lors seulement qu'ils commettent injustice, ou dissolus quand ils font quelque insolence, et lasches de cœur quand ils s'enfuyent de la bataille, comme si quelqu'un avoit opinion que l'aiguillon du scorpion s'engendrast lors premier en luy quand il en picque, et le venin ès viperes quand elles mordent : qui seroit grande simplesse de le penser ainsy. Car chasque meschant ne devient point tel alors qu'il apparoist, mais il a en soy dès le commencement le vice et la malice imprimez : mais il en use lorsqu'il en a le moyen, l'occasion et la puissance, comme le larron de desrobber, et le tyrannicque de forcer les loyx.

Mais Dieu, qui n'ignore point l'inclination et nature d'un chascun, comme celuy qui veoit et cognoist plus l'ame que le corps, ny n'attend point, ou que la violence vienne à main-mise, ny l'impudance à la parole, ny l'intemperance à abuser des parties naturelles, pour la punir, à cause qu'il ne prend pas vengeance du meschant pource qu'il en ayt reçeu auscun mal, ny ne se courrouce point contre le briguand ravisseur pource qu'il ayt esté forcé; ny ne hayt l'adultere pource qu'il luy ayt faict auscune injure : ains punit par maniere de medecine celui qui est subject à commettre adultere, celuy qui est avaricieux, celuy qui ne faict compte de transgresser les loyx, ostant bien souvent le vice ne plus ne moins que le mal caduc, avant que l'accez en prenne.

Nous nous courroucions n'a gueres de ce que les meschants estoyent trop tard et trop lentement punis, et maintenant nous trouvons maulvais de ce que Dieu reprime et chastie la maulvaise disposition et

vicieuse inclination d'auscuns, avant qu'ils ayent commencé à forfaire, ne considerant pas que l'advenir bien souvent est pire et plus à redoubter que le present; et ce qui est caché et couvert, que ce qui est apparent et descouvert : et ne pouvants pas discourir et juger pourquoy il est meilleur d'en laisser auscuns en repos encores après qu'ils ont peché, et prevenir les austres avant qu'ils puissent executer le mal qu'ils ont propensé, ne plus ne moins que les medecines et drogues medecinales ne conviennent pas à auscuns estants malades, et sont utiles à d'austres qui ne sont pas actuellement malades, ains sont en plus grand dangier que les austres.

Voylà pourquoy les dieux ne tournent pas sur les enfants toutes les faustes des parents; car s'il advient qu'il naisse un bon enfant d'un maulvais pere, comme par maniere de dire, un fils fort et robuste d'un pere maladif, celuy-là est exempt de la peine de la race, comme estant hors de la famille de vice, mais aussy le jeune homme qui se conformera à la malice hereditaire de ses parents, sera tenu à la punition de leur meschanceté, comme au payement des debtes de la succession. Car Antigonus ne feut point puny pour les pechez de son pere Demetrius, ny, entre les meschants, Phyleus pour Augeas, ny Nestor pour Neleus; car ils estoyent bien yssus de meschants peres : mais quand à eulx ils estoyent gents de bien. Mais tous ceulx de qui la nature a aimé, reçeu et praticqué ce qui venoit de la parenté, la justice divine a aussy puny en eulx ce qu'il y avait de similitude de vice et de peché.

Car tout ainsy comme les verruës, porreaux, seings

et taches noires qui sont ès corps des peres, ne comparoissants point ès corps des enfants, recommencent à sortir et apparoir puis après en leurs fils et arrierefils : et y eust une femme grecque qui, ayant enfanté un enfant noir, et en estant appelée en justice, comme ayant conçcu cest enfant de l'adultere d'un Maure, il se trouva que elle estoit en la quatriesme ligne descendue d'un Æthiopien. Et comme ainsy feust que l'on tenoit pour certain que Python le Nisibien estoit extraict de la race et lignée des Semez, qui ont esté les premiers seigneurs et fondateurs de Thebes, le dernier de ses enfants, qui mourut il n'y a pas longtemps, avoit rapporté la figure de la lance en son corps, qui estoit la marque naturelle de celle lignée-là anciennement, estant après si long intervalle de temps ressourse et revenuë, comme du fond au-dessuz, celle similitude de race : aussy bien souvent les premieres generations, c'est-à-dire les premiers descendants, cachent, et par maniere de dire, enfondrent quelques passions ou conditions de l'ame qui sont affectées à une lignée; mais puis après la nature les boute hors en quelques austres suivants, et représente ce qui est propre à chasque race, austant en la vertu comme au vice.

Après que j'eus achevé ce propos, je me teu. Et Olympicque se print à rire, en disant : Nous ne loüons pas ton discours, affin que tu l'entendes, comme estant suffisamment prouvé par demonstration, de paour qu'il ne semble que nous ayons mèis en oubly le conte que tu nous a promis de faire; mais alors donnerons-nous notre sentence, quand nous l'aurons aussy entendu. Parquoy je recommençay à

suyvre mon propos en ceste sorte : Thespesius, natif de la ville de Soli en Cilicie, familier et grand amy de Protogenes, qui a icy longuement esté avecques nous, ayant vescu les premiers ans de son aage en grande dissolution, en peu de temps perdit et despendit tout son bien, au moyen de quoy estant reduict ja par quelque temps à extresme necessité, il devint meschant, et se repentant de sa folle despense commençea à chercher tous moyens de recouvrer des biens : ne plus ne moins que font les luxurieux qui bien souvent ne font compte de leurs femmes espousées, et ne les guardent pas cependant qu'ils les ont, puis quand ils les ont laissées, ou qu'elles sont remariées à d'austres, ils les vont solliciter pour tascher à les corrompre meschamment.

Ainsy n'espargnant voye du monde prouveu qu'elle tournast à plaisir ou à prouffit pour lui, en peu de temps il assembla non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte et d'infamie : mais ce qui plus encores le diffama, feut une response que l'on luy apporta de l'oracle d'Amphilochus, là où il avoit envoyé demander s'il vivroit mieulx au reste de sa vie qu'il n'avoit faict par le passé, et l'oracle luy respondict, *qu'il seroit plus heureux quand il seroit mort.* Ce qui luy advint en certaine maniere bien-tost après; car estant tumbé d'un certain lieu hault la teste devant, sans qu'il y eust rien d'entamé, du coup de la cheutte seulement il s'esvanouit, ne plus ne moins que s'il eust esté mort; et trois jours après, comme l'on estoit à preparer ses funerailles, il se revint, et en peu de jours s'estant remeis suz et retourné en son bon sens, il feit un estrange et incroyable changement de sa vie ; car tous

ceulx de la Cilicie luy portent tesmoignage qu'ils ne cogneurent oncques homme de meilleure conscience en tous affaires et negoces qu'ils eurent à desmesler ensemble, ne plus devot et religieux envers les dieux, ne plus certain à ses amys, ne plus fascheux à ses ennemys, de maniere que ceulx qui l'avoyent de long-temps cogneu familierement, desiroyent fort sçavoir de luy quelle avoit esté la cause de si grande et si soubdaine mutatiou, estimants qu'un si grand amendement de vie si dissoluë ne pouvoit pas estre advenu fortuitement, comme il estoit veritable, ainsy que luy-mesme le raconta au susdict Protogenes, et aux austres siens familiers amys, gents de bien et d'honneur comme luy.

Car quand l'esprit feut hors de son corps, il se trouva du commencement, ne plus ne moins que feroit un pilote qui seroit jecté hors de son navire au fond de la mer, tant il se trouva estonné de ce changement, mais puis après s'estant releivé petit à petit, il luy feut advis qu'il commençea à respirer entierement, et à reguarder tout à l'antour de luy, l'ame s'estant ouverte comme un œil, et ne voyoit rien de ce qu'il souloit veoir auparavant, sinon des astres et estoilles de maguitude très-grande, distantes l'une de l'austre infiniment, jectants une lueur de couleur admirable et de force et roideur grande; tellement que l'ame estant portée sur ceste lueur, comme sur un chariot, doulcement et uniement, ainsi que sur une mer calme, alloit soubdainement par-tout où elle vouloit, et laissant à part grand nombre de choses qu'il avoit veuës, il disoit qu'il avoit veu que les ames de ceulx qui mouroyent devenoyent en petites

bouteilles de feu, qui montoyent de bas en hault à travers l'air, lequel s'ouvroit devant elles, et que petit à petit lesdictes bouteilles venoyent à se rompre, et les ames en sortoyent ayants forme et figure humaine; au demourant fort agiles et legeres, et se mouvoyent, non pas toutes d'une mesme sorte, ains les unes saultcloyent d'une legereté merveilleuse, et jallissoyent à droicte ligne contre-mont; les austres tournoyent en rond comme des bobines ou fuseaux ensemble, tantost contre-mont, tantost contre-bas, de sorte que le mouvement estoit meslé et confus, qui ne s'arrestoit qu'à grande peine et après un bien long temps.

Or n'en cognoissoit-il point la plus-part, mais en ayant apperçeu deux ou trois de sa cognoissance, il s'efforçea de s'en approcher et parler à elles; mais elles ne l'entendoyent point, et si n'estoyent point en leur bon sens, ains comme estourdies et transportées, refuyoyent toute veuë et tout attouchement, errantes çà et là à par elles, du commancement, et puis en rencontrants d'austres disposées tout de mesme, elles s'embrassoyent et se conjoignoyent avecques elles, en se mouvant çà et là sans auscun jugement, et jectants ne sçay quelles voix non articulées ne distinctes, comme des cris meslez de plainctes et d'espouventement : les autres parvenues en la plus haulte extremité de l'air estoyent plaisantes et guayes à veoir, et tant gracieuses et courtoises que souvent elles s'approchoyent les unes des austres et se destournoyent au contraire de ces austres tumultuantes, donnants à entendre qu'elles estoyent faschées quand elles se serroyent en elles-mesmes, et quelles estoyent joyeuses et

contentes quand elles s'estendoyent et s'eslargissoyent.

Entre lesquelles il dict qu'il en veit une d'un sien parent, combien qu'il ne la cognoissoit pas bien certainement, d'austant qu'il estoit mort, luy estant encores en son enfance; mais elle s'approchant de luy le salua en lui disant : *Dieu te guarde, Thespesien ;* de quoy luy s'esbahissant luy respondict qu'il n'estoit pas Thespesien, et qu'il s'appelloit Arideus : *Ouy bien,* dict-elle, *par cy devant, mais cy après tu seras appellé Thespesien, car tu n'es pas encores mort, mais par cette permission de la destinée tu es venu icy avecques la partie intelligente de ton ame, et quand au reste de ton ame, tu l'a laissé attaché comme un anchre à ton corps; et affin que tu le sçaches dès maintenant pour cy après, prends guarde à ce que les ames des trespassez ne font point d'umbre, et ne cloënt et n'ouvrent point les yeulx.*

Thespesien oyant ouy ces paroles se recueillit encores davantages à discourir en soy-mesme, et reguardant çà et là autour de luy, apperçeut qu'il se leivoit quand et luy ne sçay quelle umbrageuse et obscure lineature; mais que ces austres ames-là reluysoyent tout à l'entour d'elles, et estoyent pas le dedans transparentes, non pas toutesfois toutes esgualement; car les unes rendoyent une couleur unie et esguale partout comme faict la pleine lune quand elle est plus claire, et les austres avoyent comme des escailles ou cicatrices esparses çà et là par intervalles, et des austres qui estoyent merveilleusement hydeuses et estranges à veoir, mouchetées de taches noires, comme sont les peaux des serpents : les austres qui avoyent des legeres frisures et esgratigneures au visage.

Si disoit ce parent-là de Thespesien (car il n'y a point de dangier d'appeller les ames du nom qu'avoyent les hommes en leur vivant) qu'Adrastia, fille de Jupiter et de Necessité, estoit constituée au plus hault, par dessuz tous, vengeresse de toute sorte de crimes et pechez, et que des malheureux et meschants il n'y en eut jamais un, ny grand ny petit, qui par ruse ou par force se peust oncques saulver d'estre puny. Mais une sorte de supplice et de peine convient à une geoliere et executrice (car il y en a trois), et une austre à une austre, d'austant qu'il y en a une legere et soubdaine, qui se nomme Pœne, laquelle execute le chastiement de ceulx qui dès ceste vie sont punis en leur corps et par leur corps d'un certain doulx moyen, qui laisse aller impunies plusieurs faustes legeres, lesquelles meriteroyent bien quelque petite purgation. Mais ceulx où il y a plus à faire, comme de guarir et curer un vice, Dieu les commet à punir après la mort à l'austre executrice, qui se nomme Dice.

Et ceulx qui sont de tout poinct incurables, Dice les ayant repoulsez, la troisième, et la plus cruelle des ministres et satellites de Adrastia qui s'appelle Erinnys, court après et les persecute, fuyants et errants ça et là en grande misere et grande douleur, jusques à tant qu'elle les attrappe et precipite en un abysme de tenebres indicible. Et quant à ces trois sortes de punitions, la première ressemble à celle dont on use entre quelques nations barbares; car en Perse ceulx qui sont punis par justice on prend leurs haults chappeaux pointus et leurs robbes, que l'on pelle poil après poil, et les fouëtte-t'on devant eulx,

et eulx ayants les larmes aux yeulx crient et prient que l'on cesse : aussy les punitions qui se font en ceste vie par le moyen des corps ou des biens, n'atteignent point aigrement au vif, ny ne touchent, ny ne penetrent point jusques au vice mesme, ains sont la pluspart d'icelles imposées par opinion, et selon le jugement du sens naturel exterieur.

Mais s'il y en a quelqu'un qui arrive par deçà sans avoir esté puny et bien purgé par delà, Dice le prenant tout nud en son ame toute descouverte, n'ayant dequoy couvrir, ny cacher ou pallier et desguiser sa meschanceté, ains estant veu par-tout, de tous costez, et de tous, elle le monstre premierement à ses parents, gents de bien, s'ils ont d'adventure esté tels, comme il est abominable et indigne d'estre descendu d'eulx : et s'ils ont esté meschants, eulx et luy en sont de tant plus griefvement tourmentez en les voyant, et estant veu par eulx en son tourment, où il est puny et justicié bien long-temps, tant qu'un chascun de ses crimes et pechez soit effacé par douleurs et tourments, qui en aspreté et vehemence surpassent d'austant plus les corporels, que ce qui est au vrai est plus à certes que ce qui apparoist en songe, et les marques et cicatrices des pechez et des vices demourent aux uns plus, aux austres moins.

Et prends bien guarde, dict-il, aux diversitez de couleurs de ces ames de toutes sortes; car ceste couleur noirastre et sale c'est proprement la teincture d'avarice et de chicheté; et celle rouge et enflambée est celle de cruauté et de malignité : là où il y a du bleu, c'est signe que de là a esté escurée l'intemperance et dissolution ès voluptez à bien long temps et

avecques grande peine, d'austant que c'est un maulvais vice; le violet tirant sur le livide procede d'envie.

Ne plus ne moins doucques que les seiches rendent leur encre, aussy le vice par delà changeant l'ame et le corps ensemble, produict diverses couleurs; mais au contraire par deça, ceste diversité de couleurs est le signe de l'achevement de purification : puis quand toutes ces teinctures-là sont bien effacées et nettoyées du tout, alors l'ame devient de sa naïfve couleur qui est celle de la lumière; mais tant que auscune de ces couleurs y demoure, il y a tousiours quelque retour de passions, d'affections, qui leur apporte un eschauffement et un battement de poulx, aux unes plus debiles, et qui s'estcinct et passe plustost et plus facilement, aux austres qui s'y prend à bon escient; et d'icelles ames les unes, après avoir esté chastiées par plusieurs et plusieurs fois, recouvrent à la fin leur habitude et disposition telle qu'il appartient : les austres sont telles que la vehemence de leur ignorance et l'appetit de volupté les transporte ès corps des animaux; car la foiblesse de leur entendement, et la paresse de speculer et discourir par raison les faict incliner à la partie actifve d'engendrer, laquelle se sentant destituée de l'instrument luxurieux, desire coudre ses concupiscences avecques la jouyssance, et se souslcver par le moyen du corps; car par deça il n'y a rien du tout, si ce n'est une umbre, et par maniere de dire un songe de volupté, laquelle ne vient point à perfection.

Luy ayant tenu ces propos, il le mèina bien viste, mais par un espace infini, toutesfois à son ayse et doulcement, sur les rais de la lumière, ne plus ne

moins que si c'eussent esté des aisles, jusques à ce qu'estant arrivé en une grande fondriere, tendant tousiours contre-bas, il se trouva lors destitué et delaissé de celle force qui l'avait là conduict et ameiné, et voyoit que les austres ames se trouvoyent aussy tout de mesme; car se resserrants comme font les oyseaux quand ils volent en bas, elles tournoyent tout à l'entour de ceste fondriere, mais elles n'osoyent entrer dedans; et estoit la fondriere semblable aux speloncques de Bacchus, ainsy tapissée de feuillages de ramées et de toutes sortes de fleurs, et en sortoit une doulce et souëfve haleine, qui apportoit une fort plaisante odeur et temperature de l'air, telle comme le vin sent à ceulx qui ayment à le boire : de sorte que les ames, se repaissants et festoyants de ces bonnes odeurs, en estoyent toutes esjouyes et s'en-entrecaressoyent, tellement qu'à l'entour de ce creux-là, tout en rond, il n'y avait que passe-temps, jeux et risées, et chansons, comme de gents qui joüoyent les uns avecques les austres, et se donnoyent du plaisir tant qu'ils pouvoyent : si disoit, que par là Bacchus estoit monté en la compagnie des dieux, et que depuis il y avoit conduict Semelé, et que le lieu s'appelloit *le lieu de Lethé,* e'est-à-dire, d'oubliance : et pourtant ne voulut-il pas que Thespesien, qui en avoit bien bonne envie, s'y arrestast; ains l'en retira par force, luy donnant à entendre et luy enseignant que la raison et l'entendement se dissoult et se fond par ceste volupté, et que la partie irraisonnable se ressentant du corps, en estant arrousée et acharnée, luy rameinoit la memoire du corps, et de ceste soubvenance naissoit le desir et la cupidité qui la tiroit à genera-

tion, que l'on appelloit ainsy, c'est-à-dire, un consentement de l'ame aggravée et appesantie par trop d'humidité.

Parquoy ayant traversé une austre pareille carriere de chemin, il luy feut advis qu'il apperçeut une grande couppe, dedans laquelle venoyent à se verser des fleuves, l'un plus blanc que l'escume de la mer ou que neige, et l'austre rouge comme l'escarlate que l'on apperçoit en l'arc en ciel, et d'austres qui de loing avoyent chascun leurs lustres et teinctures differentes : mais quand ils en approcherent de près; ceste couppe s'esvanouït et ces differentes couleurs des ruisseaux disparurent, exceptée la couleur blanche; et là veit trois demons assis ensemble, en figure triangulaire, qui mesloyent ces ruisseaux ensemble à certaines mesures. Or disoit ceste guide des ames, que Orpheus avait penetré jusques-là quand il estoit venu après sa femme, et qu'ayant mal retenu ce qu'il y avoit veu, il avoit semé un propos faulx entre les hommes, c'est à sçavoir que l'oracle qui estoit en la ville de Delphes, estoit commun à Apollo et à la nuict : car Apollo n'a rien qui soit de commun avecques la nuict, mais cest oracle-cy, dict-il, est bien commun à la lune et à la nuict, toutesfois il ne perce nulle part jusques à la terre, ny n'a auscun siege fiché ny certain, ains est par-tout vague et errant parmy les hommes par songes et apparitions : c'est pourquoy les songes meslez, comme tu veois, de tromperie et de verité, de diversité et de simplicité, sont semez par tout le monde : mais quant à l'oracle d'Appollo tu ne l'as point veu, ny ne le pourrois veoir, pource que la terre sterile de l'ame ne peust

saillir, ny s'esleiver plus hault, ains penche contre-bas, estant attachée au corps et quant et quant il tascha, en m'approchant, de me monstrer la lumiere et clarté du trepié à travers le sein de la deesse Themis, laquelle, comme il disoit, alloit percer au mont de Parnasse, et ayant grande envie et faisant tout son effort pour la veoir, il ne peust pour sa trop grande splendeur; mais bien ouyt-il en passant la voix haultaine d'une femme qui en vers disoit entre austres choses le temps de la mort de luy, et disoit ce dæmon que c'estoit la voix de la Sibylle, laquelle tournoyant dedans la face de la lune chantoit les choses à advenir, et desirant en ouyr davantage, il feut repoulsé par l'impetuosité du corps de la lune, et ainsy en ouyt-il bien peu, comme l'accident du mont Vesuvien et de la ville de Pozzol, qui debvoyent estre bruslez de feu, et si y avoit une petite clause de l'empereur qui lors regnoit, qu'estant homme de bien, il laisseroit son empire par maladie.

Après cela ils passerent oultre jusques à veoir les peines et tourments de ceulx qui estoyent punis : là où du commencement ils ne veirent que toutes choses horribles et pitoyables à veoir : car Thespesien, qui ne se doubtoit de rien moins, y rencontra plusieurs de ses amys, parents et familiers, qui y estoyent tourmentez, lesquels souffrants des peines et supplices douloureux et infames, se lamentoyent à luy et l'appeloyent en criant; finalement il y veit son propre pere sourdant d'un puits profond, tout plein de playes et de picqueures, lui tendant les mains, et qui maulgré luy estoit contrainct de rompre le silence, et forcé par ceulx qui avoyent la superintendance desdites

punitions, de confesser hault et clair qu'il avoit esté meschant, meurtrier à l'endroict de certains estrangiers qu'il avoit eu logez chez lui, et sentant qu'ils avoyent de l'or et de l'argent, les avoit faict mourir par poison, dequoy il n'auroit jamais esté rien sçu par delà, mais par deçà en ayant esté convaincu, il auroit desia payé partie de la peine et le meinoit-on pour en souffrir le demourant.

Or n'osoit-il pas supplier ny interceder pour son pere, tant il estoit estonné et effroyé, mais voulant s'enfuyr et s'en retourner, il ne veit plus auprès de luy ce gracieux sien et familier guide, qui l'avoit conduict du commencement, ains en apperceut d'austres hydeux et horribles à veoir, qui le contraignoyent de passer oultre, comme estant necessaire qu'il traversast : si veit ceulx qui notoirement à la veuë d'un chascun avoyent esté meschants, ou qui en ce monde en avoyent esté chastiez, estre par de là moins douloureusement tourmentez, non tant comme les autres, comme ayants esté debiles et imparfaicts en la partie irraisonnable de l'ame et subjects aux passions et concupiscences : mais ceulx qui s'estants desguisez et revestus de l'apparence et reputation de vertu au dehors, avoyent vescu en meschanceté couverte et latente au dedans, d'austres qui leur estoyent à l'entour les contraignoyent de retourner au dehors ce qui estoit au dedans, et se reboursant et renversant contre la nature, ne plus ne moins que les scolopendres marines, quand elles ont avallé un hameçon, se retournent elles-mesmes, et en escorchant les austres et les desployant, ils faisoyent veoir à descouvert comme ils avoyent esté vicicz au dedans et pervers,

ayants le vice en la partie raisonnable et principale de l'homme.

Et dict avoir veu d'austres ames attachées et entrelacées les unes avecques les austres deux à deux ou trois à trois, ou plus, comme les serpents et vipères, qui s'entre-mangeoyent les unes les austres, pour la rancune qu'elles avoyent les unes contre les austres, et la soubvenance des pertes et injures qu'elles avoyent receuës ou souffertes, et qu'il y avoit des lacs suivants de rang les unes des austres, l'un d'or tout bouïllant, l'austre de plomb, qui estoit fort froid et l'austre fort aspre, de fer, et qu'il y a des dæmons qui en ont la superintendance, lesquels, ne plus ne moins que les fondeurs, y plongeoyent ou en retiroyent les ames de ceulx qui par avarice et cupiditez d'avoir, avoyent esté meschants. Car quand elles estoyent bien enflambées et renduës transparentes à force d'estre bruslées par le feu, dedans le lac d'or fondu, ils les plongeoyent dedans celuy de plomb, là où après qu'elles estoyent gelées et renduës dures comme la gresle, derechef ils les transportoyent dedans celuy de fer, là où elles devenoyent hydeusement noires, et estant rompues et brisées à cause de leur roideur et dureté, elles changeoyent de formes, puis derechef ils les remettoyent dedans celuy de l'or, souffrants des douleurs intolerables en ces diverses mutations.

Mais celles, dict-il, qui lui faisoyent plus de pitié et qui plus miserablement que toutes les austres estoyent tourmentées, c'estoyent celles qui pensoyent desia estres eschappées, et que l'on venoit reprendre et remettre aux tourments, et estoyent celles pour

les pechez desquelles la punition estoit tumbée sur leurs enfants ou austres descendants : car quand quelqu'une des ames de ces descendants-là les rencontroit ou leur estoit ameinée, elle s'attachoit à elles en courroux, et crioit à l'encontre, en monstrant les marques des tourments et douleurs qu'elle enduroit, en les leur reprochant, et les austres taschoyent à s'enfuyr et à se cacher, mais elles ne pouvoyent, car incontinent les bourreaux couroyent après qui les rameinoyent au supplice, criants et se lamentants, d'austant qu'elles prevoyoyent bien le tourment qu'il leur convenoit endurer.

Oultre, disoit qu'il en veit quelques-unes, et en bon nombre, attachées à leurs enfants, et ne se laissants jamais, comme les abeilles, ou les chauves-souris, murmurantes de courroux pour la soubvenance des maulx qu'elles avoyent endurez pour l'amour d'eulx. La derniere chose qu'il y veit feut les ames qui s'en retournoyent en une seconde vie, et qui estoyent tournées et transformées à force en d'austres animaulx de toutes sortes, par ouvriers à ce deputez, qui avecques certains outils et coups forgeoyent ausunes des parties, et en tordoyent d'austres, en effaçoyent et ostoyent du tout, affin qu'ils feussent sortables à austres vies et austres mœurs : entre lesquelles il veit l'ame de Neron, affligée desia bien griefvement d'ailleurs de plusieurs austres maulx, et percée de part en part avecques clous tous rouges de feu, et comme les ouvriers la prinssent en main pour la transformer en forme de vipere, là où, comme dict Pindare, le petit devore sa mere, il dict que soubdainement il s'alluma une grande lumiere, et que

d'icelle lumiere il sortit une voix, laquelle commanda qu'ils la transfigurassent en une austre espèce de beste plus doulce, en forgeant un animal palustre, chantant à l'entour des lacs et des marais, car il a esté puni des maulx qu'il a commeis : mais quelque bien lui est aussy deu par les dieux, pour austant que de ses subjects il a affranchy de tailles et tributs le meilleur peuple et le plus aimé des dieux, qui est celuy de la Grèce.

Jusques ici doncques il disoit avoir esté seulement spectateur, mais quand ce vint à s'en retourner, il feut en toutes les peines du monde pour la paour qu'il eut : car il y eut une femme de face et de grandeur admirable, qui luy dict : *Viens-çà, affin que tu ayes plus ferme memoire de tout ce que tu as veu ;* et luy approcha une petite verge toute rouge du feu, comme celle dont usent les peinctres, mais un austre l'en enguarda, et lors il se sentit soubdainement tiré, comme s'il eust esté soufflé par un vent fort et violent dedans une sarbacane, tant qu'il se retrouva dedans son corps, et estant revenu et ressuscité de dedans le sepulchre mesme.

FIN DU TOME SECOND.

EXTRAIT

DES OBSERVATIONS INSÉRÉES DANS LES ÉDITIONS D'AMYOT, DE 1785 ET DE 1802,

ET AUXQUELLES M. DE MAISTRE RENVOIE.

(C'est par erreur que les renvois n'ont été indiqués que pour l'édition de 1785.)

Renvoi de la page 148 *à la Note.*

Il y a dans le texte, que les Messéniens furent défaits à la bataille de Cypre. M. Vauvilliers remarque avec raison qu'il ne pouvait être question de Cypre dans une guerre des Messéniens et des Lacédémoniens, c'est-à-dire de deux peuples habitant l'intérieur du Péloponèse. Il est inconcevable que cela n'ait pas arrêté Amyot. M. de Maistre a adopté la correction de Xilander, qui consiste à lire ταφρῳ, au lieu de κυπρῳ.

Renvoi de la page 212 *à la Note.*

Ce qui est dit dans cette note nous paraît bien suffisant. M. Clavier, dans l'édition de 1802, émet l'opinion adoptée ici par M. de Maistre, sans plus la justifier.

Renvoi de la page 221 *à la Note.*

La remarque à laquelle M. de Maistre renvoie n'appartient point à

M. Vauvilliers, mais à M. Clavier, dernier éditeur. En voici un extrait :

Comme les commentateurs n'ont rien dit sur ce passage, dont l'explication tient à un usage des Romains assez peu connu, je crois devoir entrer dans quelques détails. On sait qu'ils faisaient servir à leurs amusements les supplices mêmes des criminels, et que les voir déchirer par des bêtes féroces était un des plaisirs ordinaires des jeux du Cirque. Mais ceci fait allusion à un raffinement de barbarie dont on trouve quelques traces dans les anciens et que je ne puis qu'indiquer ici. Ils faisaient remplir, dans des pantomimes tragiques, par des criminels destinés à la mort, des rôles tels que celui d'Hercule sur le mont OEta ; de Creüse, lorsque Médée la fit périr ; de Prométhée sur le mont Caucase ; et ils se donnaient le plaisir de voir ces événements représentés avec une horrible vérité. Nous voyons dans Martial, *Spectaculorum libro*, ep. 7, un certain Lauréolus jouer le rôle de Prométhée, excepté qu'il était déchiré par un ours, au lieu de l'être par un vautour ; ep. 11 ; un autre représenter Orphée déchiré par les Bacchantes, le rôle de ces dernières était joué par des ours. Tertullien dit à ce sujet dans son Apologétique, ch. XV : « Vos dieux mêmes sont » souvent représentés par des criminels. » *Et ipsos deos vestros noxii sæpè induunt.* Il cite à ce sujet Athys, dieu de Pessinonte, mutilé sur le théâtre ; Hercule qui brûle tout vivant, etc. M. Clavier croit, comme M. de Maistre, que c'est de quelque représentation pareille que parle Plutarque ; et que ce sont ces robes que Juvénal entend désigner par les mots *tunica molesta*, sat. VIII, v. 235.

FIN.

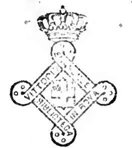


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES EN VENTE.

DISCOURS sur les rapports entre la science et la religion révélée, prononcés à Rome par Nicolas Wiseman, docteur en théologie, principal du collége anglais et professeur de l'université de Rome, traduits en français; 2 vol. in-8°, avec beaucoup de planches. 6 00

DES DOCTRINES NOUVELLES de l'abbé de La Mennais, par M. l'abbé Gerbet; 1 vol. in-18. 1 00

VÉRITÉ CATHOLIQUE, ou vue générale de la religion, considérée dans son histoire et dans sa doctrine, par M. Nault, ancien procureur-général; 1 vol. in-18. 1 00

LES OPUSCULES DE MUZZARELLI, théologien de la sainte pénitencerie de Rome; 6 beaux et forts volumes d'environ 500 pages chacun, contenant la collection complète des 42 opuscules. 14 00

TABLEAU POÉTIQUE DES FÊTES CHRÉTIENNES, par le vicomte Walsh; 3 beaux vol., ornés de 12 vignettes sur acier, eaux-forts gravées à l'école royale de Bruxelles. 3 00

LES PENSÉES DE BLAISE PASCAL, édition publiée par l'auteur des Annales du moyen âge; 2 vol., avec un beau portrait. 2 00

LES OPUSCULES DE MALEBRANCHE; 1 vol. avec portrait. 0 80

MOISE ET LES GÉOLOGUES MODERNES, ou le récit de la Bible comparé aux théories nouvelles des savans, par M. Victor de Bonald; 1 vol. 1 25

TABLEAU DES CATACOMBES DE ROME, par M. Raoul-Rochette. Un fort vol. enrichi de notes et orné de sept planches. 1 80

L'AVEUGLE DE LA MONTAGNE, par M. de Nélis, évêque d'Anvers. Un vol. avec une jolie figure. 1 00

LETTRES DE WILLIAM COBBETT aux ministres de l'Église d'Angleterre et d'Irlande; 1 vol. » 75

HISTOIRE DES ORDRES RELIGIEUX, par M. Henrion; 1 vol. grand in-8° sur deux colonnes, avec 8 planches. 6 00

